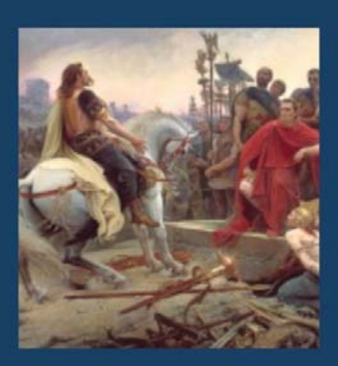
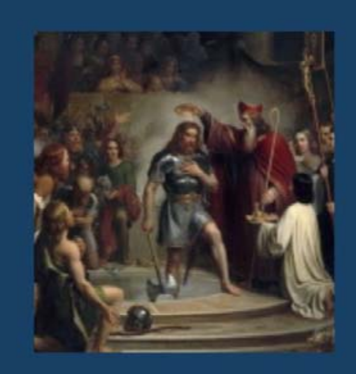
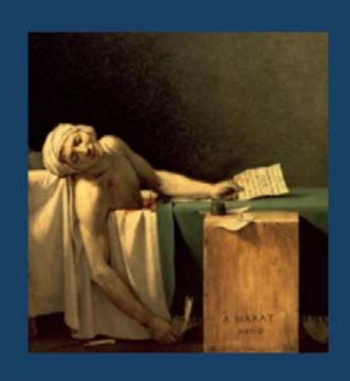
L'HISTOIRE DE FRANCE

racontée aux enfants







L’histoire de France
racontée aux enfants

Texte adapté pour la jeunesse

… adaptation de Jacques Prieur

… d’après Jacques Bainville et Édouard Trogan

… illustré par Jacques Marie Gaston Onfray de Breville, dit JOB



Jeanne d'Arc, lors de la prise d'Orléans, le 8 mai 1429 : « Entrez, alors, car la ville est à vous. »
Illustration de William Rainey

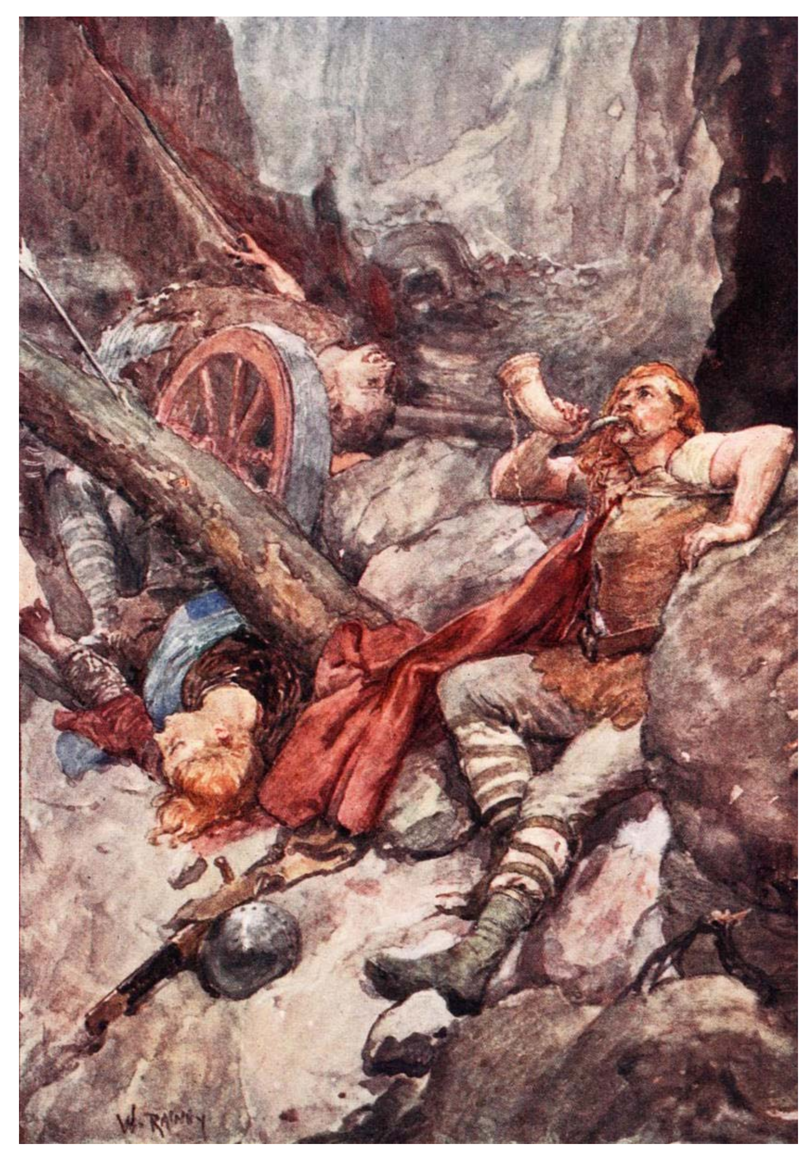
Images de la couverture : François Ier, Jean Clouet - Jeanne d'Arc, Harold Hume Piffard - La Liberté guidant le peuple, Eugène Delacroix - Vercingétorix jette ses armes aux pieds de Jules César, Lionel Noël Royer - Le baptême de Clovis , François Louis Dejuinne - Famille de paysans dans un intérieur, Louis le Nain - La morts de Marat, Jacques Louis David - Tranchée de première ligne - Groupe de poilus devant l'entrée d'un abri, Paul Castelnau - Bonaparte franchissant le Grand Saint-Bernard, Jacques Louis David.



Bayard fait chevalier François Ier à Marignan, en septembre 1515. Prenant son épée, il dit :
« S'il vous plaît Dieu, Monsieur, qu'en guerre vous ne preniez jamais la fuite. »
Illustration de William Rainey

Ouvrages dont sont issues les illustrations et les textes ayant inspirés ce livre :

- ***Petite histoire de France, de Jacques Bainville, illustré par JOB, 1930***
- ***Les mots historiques du pays de France, d'Édouard Trogan, illustré par JOB, 1915***
- ***Illustrations de William Rainey : The Story of France, de Mary MacGregor, 1920***
- ***Autres illustrations de JOB : Le Grand Napoléon des petits enfans, 1893 ; Le Bon Roy Henry, 1894 ; France, son histoire, 1895 ; Louis XI, 1905 ; Napoléon, 1921***



Bataille de Roncevaux, le 15 août 778. Encore une fois, Roland souffla dans son cor d'ivoire.
Illustration de William Rainey

SOMMAIRE

Préface de l'auteur

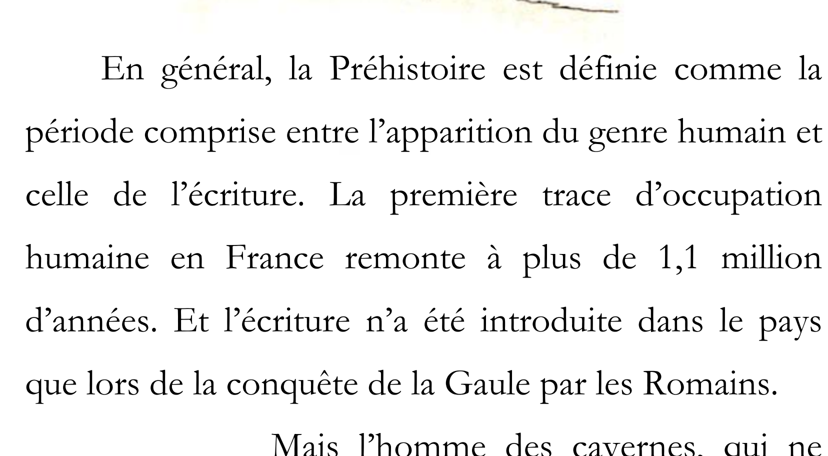
Lorsque Jacques Bainville écrit ses lignes, nous sommes en 1930. La France sort de la guerre 1914-1918, particulièrement meurtrière, qui vient de l'opposer à l'Allemagne ; et le souvenir de la défaite de 1870, et de l'occupation allemande qui s'en suivi, subsiste dans la mémoire collective. C'est pourquoi, mais aussi pour des faits historiques antérieurs qui ont émaillé l'Histoire, que l'Allemand est présenté, dans cet ouvrage, comme l'ennemi éternel de la France.

De même, bien que la séparation de l'Église et de l'État ait été actée par la loi de 1905, la France, en 1930, reste très attachée à ses origines chrétiennes. On retrouve donc, fort logiquement, cet attachement tout au long du récit.

Le texte d'origine est enrichi de nombreuses illustrations issues des livres imagés par JOB, d'une présentation de ce qui caractérise la Préhistoire vis-à-vis de l'Histoire, d'encadrés intitulés « Ils ont dit… » reprenant les paroles célèbres rapportées dans le livre d'Édouard Trogan, « Les mots historiques du pays de France », et enfin des encadrés « Sur les chemins de l'Histoire », présentant des lieux, le plus souvent peu connus, où il est possible d'aller, encore aujourd'hui, à la rencontre de la mémoire de l'Histoire de France.

Sur toutes les illustrations issues du livre « France : son histoire », de Georges Montorgueil, figure une petite fille symbolisant la France.

Introduction : de la Préhistoire à l'Histoire



En général, la Préhistoire est définie comme la période comprise entre l'apparition du genre humain et celle de l'écriture. La première trace d'occupation humaine en France remonte à plus de 1,1 million d'années. Et l'écriture n'a été introduite dans le pays que lors de la conquête de la Gaule par les Romains.

Mais l'homme des cavernes, qui ne connaissait donc pas l'écriture, avait un autre moyen pour transmettre ses connaissances à ses enfants et aux autres membres de sa communauté : il utilisait les parois rocheuses des grottes qu'il habitait, pour y représenter les animaux rencontrés, ou les techniques de chasse utilisées.

Pour s'exprimer, il gravait, utilisait du charbon de bois ou des pigments naturels, tirait parti de la forme de la paroi : creux, bosses, découpes naturelles.

C'est pourquoi on appelle cela un art : l'art pariétal, du latin *parietis* : « parois de rocher ». Les plus anciennes parois peintes connues en France, sont datées de 35 000 ans.



Les hommes des cavernes protègent leur famille de l'attaque d'un mammouth.

Sur les chemins de l'Histoire : les grottes ornées, en Périgord

Si l'on veut contempler facilement de magnifiques œuvres de l'art pariétal - je veux dire sans devenir spéléologue ou archéologue -, il faut se rendre en Périgord. De Périgueux, on rejoindra la plus célèbre d'entre elles : Lascaux. Puis on ira aux Eyzies-de-Tayac, où l'on pourra visiter trois autres grottes : Font-de-Gaume et les deux Combarelles, ainsi que plusieurs abris sous roche. Enfin, on poussera l'aventure jusque dans le Lot, à Cabrerets, pour y découvrir la grotte du Pech Merle.

Pensez à emmener une tenue adaptée : dans les grottes, il fait 12 à 13 degrés, aussi bien en été qu'en hiver.

1 - Vercingétorix et Jules César

Les Gaulois allaient parfois guerroyer dans des pays lointains. Ils prirent même la grande ville de Rome, en 390 avant Jésus Christ. Les Romains furent épouvantés comme s'ils avaient vu entrer des sauvages. Beaucoup s'enfuirent, mais les vieux sénateurs étaient restés chez eux, assis sur leurs chaises, pour donner l'exemple du courage. Les Gaulois étaient si naïfs, qu'ils prirent ces vieillards pour des statues. L'un d'eux, afin de s'en assurer, tira la barbe d'un sénateur, qui lui donna un coup de bâton. Alors les Gaulois les tuèrent tous…

Ils ont dit…

Les Gaulois, vainqueurs, obligèrent les Romains à leur payer une grosse somme d'or que l'on devait peser dans une balance, et ils utilisèrent de faux poids. Comme les Romains se plaignaient, le chef gaulois Brennus jeta son épée dans la balance et prononça, en latin, le terrible mot *Vae Victis* : "Malheur aux vaincus !".





Un druide gaulois, grimpant dans un chêne pour cueillir du gui avec sa serpe, découvre une petite fille, qui symbolise la France, au moment de sa naissance.

De longues années passèrent ensuite, pendant lesquelles les Gaulois vécurent sans soucis, croyant bien qu'ils seraient toujours les maîtres chez eux. Ils aimaient beaucoup les fêtes, les grands repas, la poésie et les chansons. Leurs prêtres s'appelaient les druides. Ils cueillaient le gui dans les arbres, en grande cérémonie. C'est en souvenir des druides que l'on vend encore aujourd'hui du gui dans les rues, et que nous en mettons dans nos maisons.

Les Gaulois n'auraient jamais cessé d'être les plus forts s'ils avaient été unis. Malheureusement pour eux, ils avaient l'habitude de se quereller et même de se battre entre eux. C'est pourquoi ils perdirent leur liberté.

Ils avaient, de l'autre côté du Rhin, des voisins très batailleurs et très méchants, qui s'appelaient alors les Germains, et que nous appelons les Allemands. Les barbares de Germanie profitèrent des disputes des Gaulois pour envahir la Gaule.

C'était le moment que les Romains attendaient : « Nous arrivons, dirent-ils aux Gaulois. Nous allons vous aider à chasser vos ennemis. »

Les Romains firent, en effet, ce qu'ils avaient promis. Seulement, quand ils furent entrés en Gaule, ils n'en sortirent plus. Et ils entreprirent de conquérir tout le pays.

Sur les chemins de l'Histoire : Bibracte, capitale des Éduens

En plein centre de la Bourgogne se cache l'un des joyaux du patrimoine français : Bibracte, la plus grande et la plus riche des villes fortifiées de l'époque Gauloise.

Les Éduens, peuple gaulois, avaient établi leur capitale, Bibracte, sur le Mont Beuvray, l'un des sommets les plus hauts du Morvan, dominant ainsi les passages entre tous les grands bassins fluviaux entourant la Bourgogne.

Pensez à vous équiper de bonnes chaussures de marche, ou de baskets, et profitez d'une journée en pleine nature, au cœur d'une forêt de 1000 hectares.



Jules César et son armée envahissent la Gaule.

C'est ce que fît un grand chef qui s'appelait Jules César. Il avança avec ses soldats bien disciplinés, qui savaient creuser des trous dans la terre pour s'abriter et qui lançaient de loin leurs javelots. Avec toute leur bravoure, les Gaulois venaient se briser contre les légions de Jules César, et chacune de leurs tribus, ou provinces, se faisait écraser séparément.

Ils s'aperçurent alors qu'ils seraient infailliblement battus et réduits en esclavage s'ils restaient divisés, et ils décidèrent d'obéir à un seul roi qui s'appelait Vercingétorix. Mais il était déjà trop tard. Jules César avait conquis la moitié de la Gaule. Il marcha à la rencontre de Vercingétorix, qui fut battu après une lutte acharnée et dut chercher un refuge dans la Ville d'Alésia, devant laquelle les Romains vinrent établir un siège.

Sur les chemins de l'Histoire : le MuséoParc Alésia, en Bourgogne

Toujours en Bourgogne, au nord de Bibracte, en Côte d'Or, sur les lieux de la bataille d'Alésia, se trouve Le MuséoParc Alésia.

Les vestiges de la ville gallo-romaine sont nombreux : sanctuaire, théâtre, forum fermé par une basilique, îlots d'habitations dont subsistent de très belles caves, ainsi que le monument d'Ucuétis, qui est l'un des vestiges les plus monumentaux de la ville gallo-romaine d'Alésia., caractérisé par une cour et une salle souterraine creusée dans la roche.

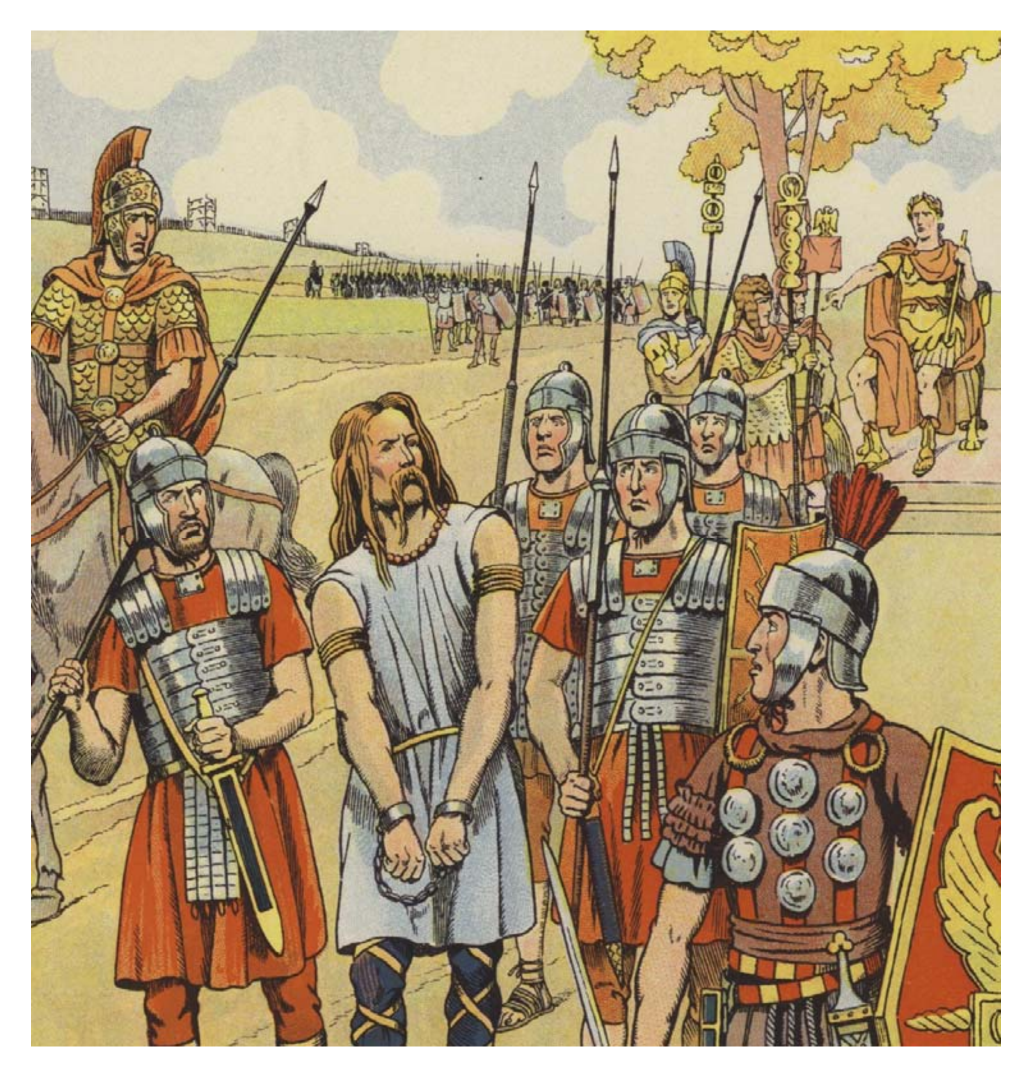
Non loin de là, la statue monumentale de Vercingétorix domine la vallée.

Et un musée moderne, interactif et ludique, permet aux petits et aux plus grands de découvrir la vie quotidienne des habitants d'Alésia à l'époque gallo-romaine, mais aussi de comprendre le métier d'archéologue.

Pensez à porter de bonnes chaussures pour la visite des vestiges de la ville.

En vain, les autres Gaulois essayèrent de délivrer leur chef. Comprenant que la résistance était inutile, Vercingétorix monta sur son plus beau cheval et alla jeter ses armes aux pieds de Jules César, pour montrer qu'il se rendait. Jules César ne fut pas plus généreux que ne l'avait été Brennus, en son temps. Il emmena Vercingétorix à Rome, le mit en prison, et, au bout de six années, il le fit étrangler.

C'était au tour des Romains de dire : « Malheur aux vaincus ! »



Vercingétorix se rend à Jules César.

2 - Attila

Par la suite, les Gaulois tentèrent plusieurs fois de se révolter, mais ce fut inutilement. Un certain Sabinus voulut recommencer ce qu'avait fait Vercingétorix. Il ne fut pas plus heureux. Son armée ayant été mise en déroute, il vécut neuf ans caché dans un souterrain avec sa femme Éponine et ses enfants. Les Romains, l'ayant découvert, le condamnèrent à mort, et Éponine demanda à être exécutée avec lui.

Alors les Gaulois comprirent qu'il ne servirait à rien de résister davantage. Leur pays était devenu une colonie romaine où l'on n'était pas malheureux. Les vainqueurs leur avaient appris toutes sortes de choses qu'ils ne connaissaient pas, par exemple à construire de belles maisons de pierre au lieu de cabanes en bois. Et la Gaule commença à se couvrir de monuments presque aussi beaux que ceux de Rome.

Sur les chemins de l'Histoire : les vestiges gallo-romains

De ces monuments, « presque aussi beaux que ceux de Rome », certains existent encore aujourd'hui. C'est dans le sud-est de la France que l'on va pouvoir admirer les plus beaux d'entre eux :

- Le Pont du Gard : le plus haut pont-aqueduc romain connu.
- Les Arènes de Nîmes : l'amphithéâtre romain le mieux conservé au monde.
- Les Arènes d'Arles : plus grandes encore, mais moins bien conservées.
- Vaison-la-Romaine : le plus grand site gallo-romain de France.
- Le Théâtre antique d'Orange.
- Le Temple d'Auguste et de Livie, à Vienne (Isère).
- La Maison carrée, à Nîmes : un temple de marbre.

Dans le sud-est, en été, le soleil est ardent : pensez crème solaire et chapeau !

En même temps, les Gaulois oublièrent leur langue pour parler celle des vainqueurs, le latin, d'où est sorti le français que nous parlons aujourd'hui. Et, au bout de quelques années, ils furent si bien habitués à Rome, qu'on les appela les Gallo-Romains.

Ils avaient abandonné leurs druides, et le rite cruel des sacrifices humains. Ils adoraient les mêmes dieux que les Romains et les Grecs. Mais, quand le christianisme parut, beaucoup reconnurent tout de suite que c'était la vraie religion, et l'embrassèrent avec ardeur. Il y eut parmi eux des saints et des martyrs.

À Lyon, sainte Blandine, une humble servante, émerveilla tout le monde par son courage et sa foi. Elle fut livrée dans le cirque à un taureau furieux qui la jeta en l'air avec ses cornes jusqu'à ce qu'elle mourût, sans avoir jamais renié son Christ. Ces exemples émurent les Gallo-Romains, qui, peu à peu, se firent tous baptiser.

Cependant, derrière le Rhin, il y avait toujours ces insupportables Germains, ou Allemands, qui rêvaient d'entrer dans cette Gaule où il y avait tant de richesses, et où l'on vivait dans l'abondance.

Derrière ces Germains s'agitait une foule de peuplades, Goths, Wisigoths, Austrogoths, Vandales, Huns, d'autres encore, qui n'étaient pas moins avides de bonnes terres, de pillage et de butin.

Tout alla bien tant que Rome fut forte. Elle avait élevé sur les frontières de la Gaule une grande muraille, avec des tours de place en place, pour surveiller les Barbares et pour les empêcher d'entrer. Mais un jour vint où la surveillance se relâcha et où l'Empire romain, attaqué de tous côtés, n'eut plus assez de soldats pour défendre le passage du Rhin.

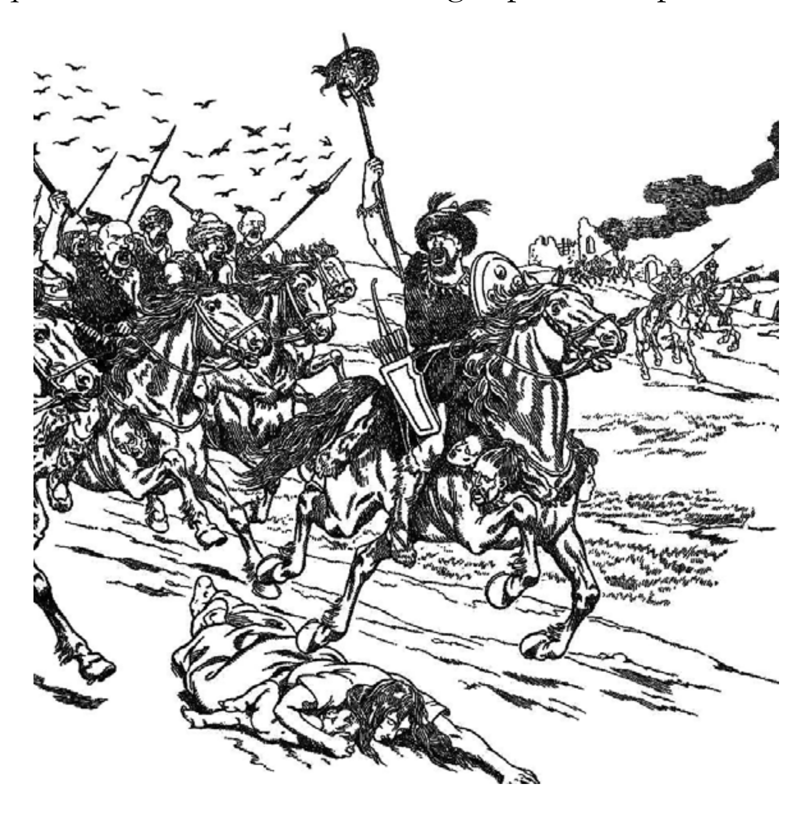
Les invasions commencèrent. Plusieurs fois, les Barbares, ayant pénétré jusqu'au cœur de la Gaule, dévastant tout sur leur passage, furent reconduits chez eux l'épée dans les reins. Mais, à la fin, la digue creva partout. L'Empire romain, débordé, succomba.

Alors une nuée de Barbares s'abattit sur notre pays. Il en venait de tous les côtés et de toutes les races. Incapables de résister, les Gallo-Romains s'enfermaient dans les villes. Et comme personne ne gouvernait plus, comme il n'y avait plus de chefs, ils se groupaient autour de leurs évêques, qui s'efforçaient de les protéger.

Ce fut une époque sombre et désolée, où personne n'était sûr de retrouver sa maison ni de garder la vie sauve.

De ces invasions, la plus terrible fut celle des Huns, qui venaient du fond de l'Asie, montés sur leurs petits chevaux. Avec leur peau noire et leurs grandes oreilles, ils ressemblaient à des diables ou à des ogres. Ils ne faisaient même pas cuire leur viande et la mangeaient crue après l'avoir écrasée sous leur selle. On appelait Attila, leur roi, "le fléau de Dieu". Et l'on disait que l'herbe ne poussait plus là où il était passé.

Cette fois, au lieu de se laisser aller à l'épouvante, les Gallo-Romains eurent l'énergie du désespoir. Ils mirent à leur tête un bon général, Aétius. Et ils furent aidés par d'autres Barbares, les Francs, qui, meilleurs et plus civilisés que les autres, étaient devenus leurs amis. Il y eut une immense bataille aux Champs catalauniques, en Champagne. Cent soixante mille hommes y périrent. Enfin, Attila fut vaincu et il s'enfuit avec ce qu'il lui restait de ses Huns, au galop de leurs petits chevaux.



Ils avaient brûlé, eux aussi, beaucoup de maisons et laissé beaucoup de ruines. Mais Paris avait été épargné. Une pieuse femme, sainte Geneviève, avait veillé sur la ville et passé de longs jours en prières pour que les Parisiens ne fussent pas massacrés. C'est pourquoi sainte Geneviève est devenue la patronne de Paris. La fête de sainte Geneviève est célébrée le 3 janvier. Chaque année, une procession des reliques de la Sainte a lieu en cette période, à Paris. Le 26 novembre aussi, elle est fêtée par les gendarmes, qui célèbrent en ce jour leur protectrice.



Sainte Geneviève pendant le siège de Paris, en 451, repousse l'invasion des Huns.

3 - Clovis et les Francs

Les Francs, qui venaient de s'allier avec les Gallo-Romains pour chasser Attila et ses horribles diables noirs, étaient aussi des Barbares, mais beaucoup moins méchants que les autres.

Ils habitaient la Belgique, et, à force de vivre près de la Gaule romaine, l'envie leur vint de s'y installer. C'étaient des guerriers très braves. Ils avaient un roi qui était toujours pris dans la même famille, celle de Mérovée, d'où le nom de Mérovingiens qui fut donné à ses successeurs. Le petit-fils de Mérovée s'appelait Clovis, et c'est lui qui fonda le premier royaume de France.

Les Francs étaient encore païens. Ils adoraient le dieu Odin et ils croyaient qu'après la mort le bon guerrier allait dans un endroit de délices appelé Walhalla, où il passait l'éternité à se battre et à faire de bons repas. Mais Clovis avait déjà de l'amitié pour les chrétiens, et c'est ainsi qu'il put devenir le roi de la Gaule après avoir été celui d'un tout petit canton.

Un jour qu'il s'était avancé jusqu'à Soissons, et comme ses Francs avaient beaucoup pillé, saint Rémi, évêque de Reims, lui réclama un vase précieux enlevé d'une église. Clovis voulut lui faire plaisir. Et, l'usage des Francs étant que le butin fût mis en commun et tiré au sort, Clovis demanda à ses soldats de lui donner le vase pour sa part. Tous y consentirent, sauf un, qui brisa le vase d'un coup de hache, en disant à Clovis :

« Tu n'auras pas plus que les autres, mais seulement ce que le sort t'accordera »

Clovis ne dit rien, mais il n'oublia pas l'affront qu'il avait reçu. L'année suivante, en passant ses troupes en revue, il reconnut le soldat qui avait cassé le vase.

« Personne n'a des armes aussi mal tenues que les tiennes, » lui dit-il.

En même temps, il lui arracha ses armes et les jeta à terre. Et comme le soldat se baissait pour les ramasser, Clovis lui fendit la tête d'un coup de sa francisque, l'arme préférée des Francs, en s'écriant : « Souviens-toi du vase de Soissons ! »

Ensuite, nul n'osa plus lui désobéir.



Clovis lui fendit la tête d'un coup de sa francisque.

Cependant Clovis avait épousé une princesse qui était chrétienne et qui s'appelait Clotilde, aussi fut-il bien accueilli des Gallo-Romains. Amiens, Beauvais, Rouen et enfin Paris lui ouvrirent leurs portes. Et bientôt il rendit un grand service en repoussant une invasion des Alamans. C'est à cette occasion que lui-même se fit chrétien. Comme il livrait une grande bataille aux Germains, dans un lieu appelé Tolbiac, il vit un moment ses soldats reculer, et, regardant le ciel, il prononça ces mots :

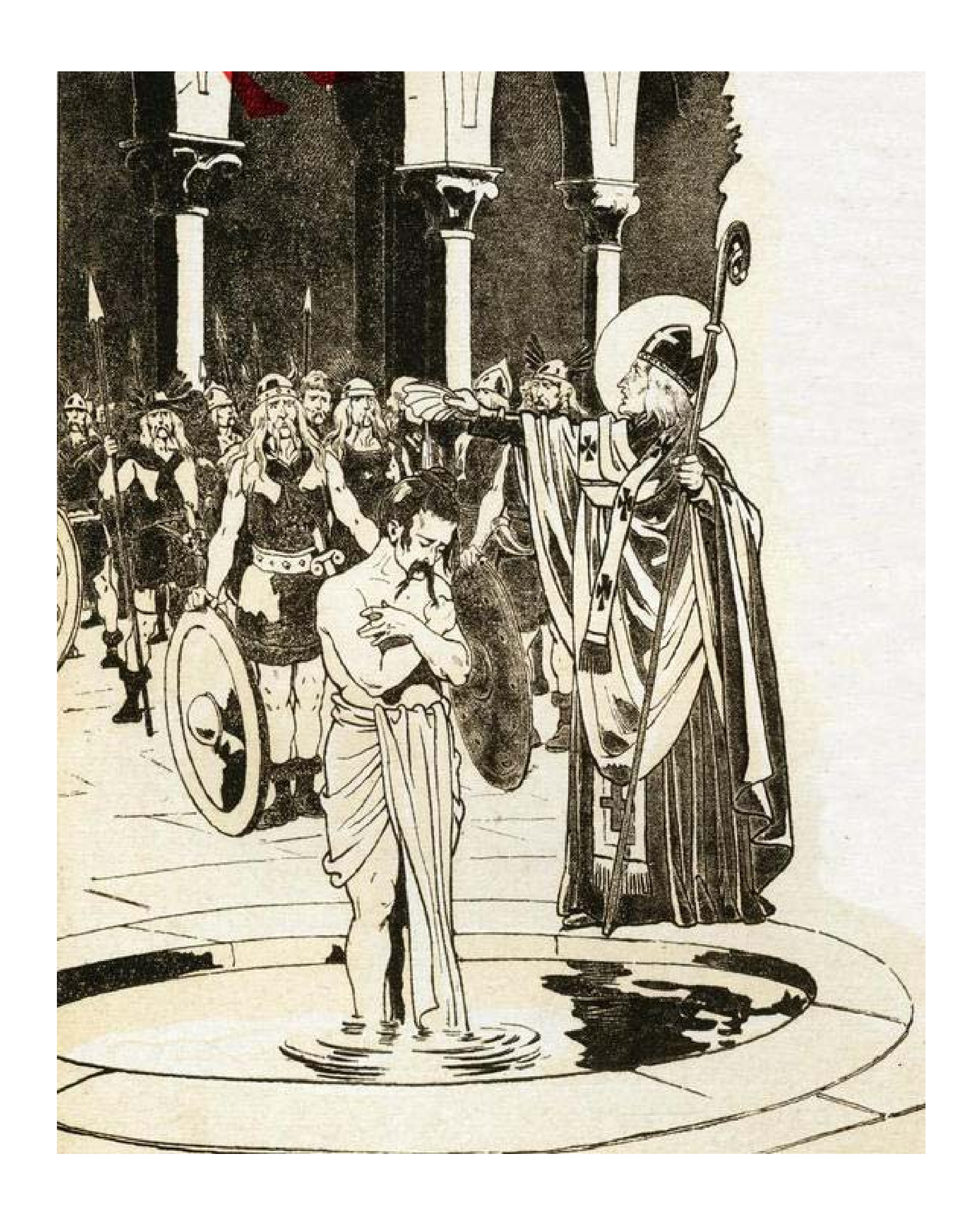
« Ô dieu de Clotilde, donne-moi la victoire et je croirai en toi, je recevrai le baptême. »

Il fut exaucé. Les Alamans furent mis en fuite. Clovis tint parole, et, avec trois mille de ses compagnons, il reçut le baptême des mains de saint Rémi.

On vit ce farouche guerrier s’agenouiller devant l’évêque.

« Courbe la tête, fier Sicambre, dit alors saint Rémy, adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré. »

Ensuite il fut sacré roi avec l’huile bénite de la sainte ampoule de Reims, qui, depuis, a été mise, le jour du sacre, sur le front de tous les rois de France. Clovis en fut le premier, et c’est de la nation des Francs que notre pays prit alors son nom.



Devenu catholique, Clovis eut si bonne réputation, que toute la France - c’est ainsi qu’elle s’appellera désormais - voulut l’avoir pour roi. En peu de temps, il fut le seul maître, depuis le Rhin jusqu’aux Pyrénées. Et il choisit pour capitale Paris.

Si Clovis régnait sur tous les Français, ce n'était pas encore le cas pour tous les Francs qui habitaient la Belgique, et dont chaque tribu avait son roi. Il détrôna un à un ces petits princes et réunit leurs domaines au sien.

Plus tard, on a raconté qu'il les avait fait périr et même qu'il en avait, de sa propre main, tué plusieurs. Il n'est pas certain que toutes ces histoires que l'on attribue à Clovis soient vraies. Mais s'il fut un grand roi, il était resté, tout de même, un peu barbare.

Sur les chemins de l'Histoire : le musée des sacres à Reims

Après Clovis, c'est à la cathédrale de Reims qu'une trentaine de futurs rois de France ont reçu l'onction du sacre.

La cathédrale, l'une des réalisations majeures de l'art gothique en France, se visite, y compris les tours et ses parties hautes, offrant une vue imprenable sur la ville.

Attenant à la cathédrale se trouve le palais du Tau. Cet édifice a été longtemps la résidence de l'archevêque de Reims, et le lieu de séjour des rois à l'occasion de leur sacre. Le Centre des monuments nationaux a entrepris un important projet de restauration de ce palais, incluant la création d'un musée des sacres. L'inauguration de ce musée est prévue à l'automne 2025, année bicentenaire du sacre de Charles X.

Dans ce musée, on pourra notamment admirer le somptueux manteau brodé de lys d'or de Charles X, ainsi que bien d'autres objets et œuvres d'art évoquant la cérémonie du sacre.

La Sainte Ampoule et son reliquaire d'origine ont été détruits lors de la Révolution française. Mais un nouveau coffret reliquaire, abritant la petite fiole en cristal de roche, et datant de 1820, est toujours conservé au palais du Tau.

4 - Les Rois fainéants

À la mort de Clovis, ses fils se partagèrent son royaume. C'était une mauvaise habitude qu'avaient gardée les Francs, car un pays ne se partage pas comme un champ. De plus, ils étaient très jaloux les uns des autres et se battaient souvent entre eux. C'est pourquoi les descendants de Clovis perdirent l'héritage qu'il leur avait laissé.

On raconta alors cette légende :

Une nuit que Childéric, père de Clovis, dormait, la reine Basine le réveilla et lui dit :

« Ô roi, lève-toi, et ce que tu verras dans la cour de la maison, tu viendras le dire à ta servante. »

Childéric, s'étant levé, alla dans la cour. Il vit passer des lions des tigres et des léopards, et revint vers Basine, qui lui dit :

« Ô mon maître retourne dans la cour, et ce que tu auras vu, tu le raconteras à ta servante. »

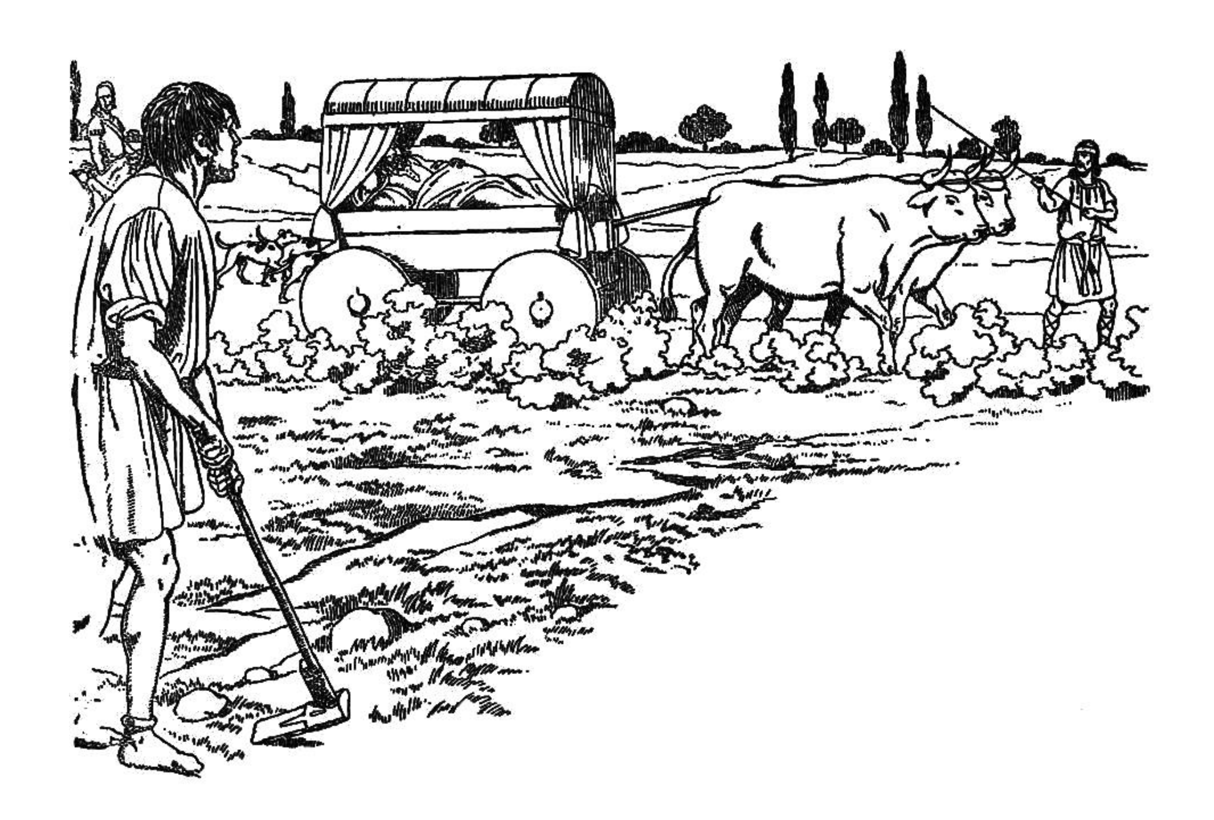
Cette fois, Childéric vit des loups et des ours. Et la troisième fois, il vit des chiens qui se battaient et qui se mordaient jusqu'au sang.

« Ce que tu as vu, dit alors la reine Basine, arrivera en vérité. Notre fils Clovis sera un lion. Ses fils seront des tigres et des léopards. Les fils de ses fils seront des loups et des ours. Et les chiens que tu viens de voir ruineront le royaume. »

En effet, les Mérovingiens, descendant de Clovis, eurent entre eux de sanglantes querelles, et presque tous périrent de mort violente. Les femmes elles-mêmes s'en mêlèrent, Frédégonde, reine d'Austrasie, ayant fait assassiner sa rivale Galswinthe, sœur de Brunehaut, reine de Neustrie, il y eut une guerre atroce. À la fin, Brunehaut, ayant été vaincue, fut attachée à la queue d'un cheval fougueux. Tant de crimes portèrent malheur à cette famille divisée contre elle-même.

Elle eut pourtant un bon roi dont le souvenir ne s'est pas perdu et qui s'appelait Dagobert. Celui-là était juste. Il ne fit tuer personne et n'inspirait de crainte qu'aux méchants. Son ministre s'appelait saint Éloi.

On a fait sur eux une chanson qui se chante encore, ce qui prouve qu'ils furent populaires. Saint Éloi, avant de devenir évêque de Noyon, était orfèvre de son métier, et Dagobert, qui aimait les belles choses, l'aidait à mettre dans les églises des croix enrichies de pierres précieuses. Mais après ce bon roi, il n'y eut plus que des princes mous, paresseux et incapables. Ils abandonnaient la charge du pouvoir à leurs ministres, qu'on appelait les maires du palais, tandis qu'eux-mêmes passaient leur temps à s'amuser et à se promener dans des chars conduits par des bœufs. Il leur en est resté le nom de rois fainéants.



Alors, comme il arrive toujours, ceux qui travaillaient prirent la place de ceux qui ne voulaient rien faire Les maires du palais devinrent les véritables rois. C'est ainsi que les Mérovingiens disparurent. On enferma les derniers d'entre eux dans des monastères, après leur avoir coupé les cheveux, pour montrer qu'ils étaient déchus.

5 - Charles Martel et Pépin le Bref

II fallait bien tout de même que quelqu'un commandât. Et, dans la partie de la France qui se nommait l'Austrasie, il y avait un maire du palais, respecté et réputé, de la famille duquel allaient sortir les nouveaux rois et le plus illustre d'entre eux, Charlemagne, empereur.

Du reste, si les ducs des Francs - c'est le titre qu'ils avaient pris - devinrent des rois, ce fut, comme Clovis, à cause des services qu'ils avaient rendus à la France.

L'un d'eux, qui s'appelait Charles, la sauva d'une nouvelle invasion presque aussi terrible que celle des Huns. De bien loin, plus loin que la mer Rouge, arrivaient, à travers l'Espagne, qu'ils avaient conquise, les Arabes - ou Sarrasins -, montés sur leurs chevaux rapides. Ils se disaient les envoyés d'Allah et de Mahomet son prophète, et ils voulaient que tous les vaincus se convertissent comme eux à la religion musulmane.

Ils étaient déjà remontés très haut en France, semant l'effroi et rompant les têtes avec leur cimeterre, lorsque le duc Charles marcha à leur rencontre. La bataille, qui fut épouvantable, eut lieu près de Poitiers. À la fin, les musulmans furent mis en déroute, laissant des monceaux de morts. Charles frappa si bien et si dur, comme un véritable marteau, qu'il en garda le surnom de Charles Martel.

Son fils Pépin, qu'on appelait le Bref parce qu'il était de petite taille, était aussi un rude soldat. Un jour, tandis qu'il était occupé au loin à combattre les Allemands, toujours mauvais voisins et pillards, il apprit que beaucoup de gens disaient, en France, qu'un homme pas plus haut que ça ne pouvait pas être un chef. Étant rentré de la guerre, victorieux comme d'habitude, il ordonna, en présence de ceux qui s'étaient moqués de lui, d'amener un taureau furieux et un lion féroce. Le lion ayant saisi le taureau par le cou et l'ayant jeté à terre, Pépin dit alors à ceux qui l'entouraient :

« Allez et délivrez le taureau, ou bien tuez le lion. »



Charles Martel à Poitiers

Et comme tous se regardaient effrayés en déclarant que c'était une chose impossible, Pépin tira son épée, et, d'un seul coup, trancha la tête du lion et celle du taureau. Alors, remettant son glaive au fourreau, il leur dit :

« Vous semble-t-il maintenant que je puisse être votre seigneur ? N'avez-vous donc jamais entendu raconter comment David enfant vainquit le géant Goliath, et comment Alexandre, qu'on appela le Grand, bien qu'il fût aussi court que moi, traita ses généraux qui le dépassaient tous de deux têtes ? »

À ces mots, les moqueurs tombèrent à genoux en s'écriant :

« À moins d'être fou, qui se refuserait à reconnaître que vous êtes seul digne de nous commander tous ? »

C'est ainsi que Pépin devint roi.



Le forgeron de Poitiers pendant la bataille de Poitiers en 732.

6 - Charlemagne, l'empereur à la barbe fleurie

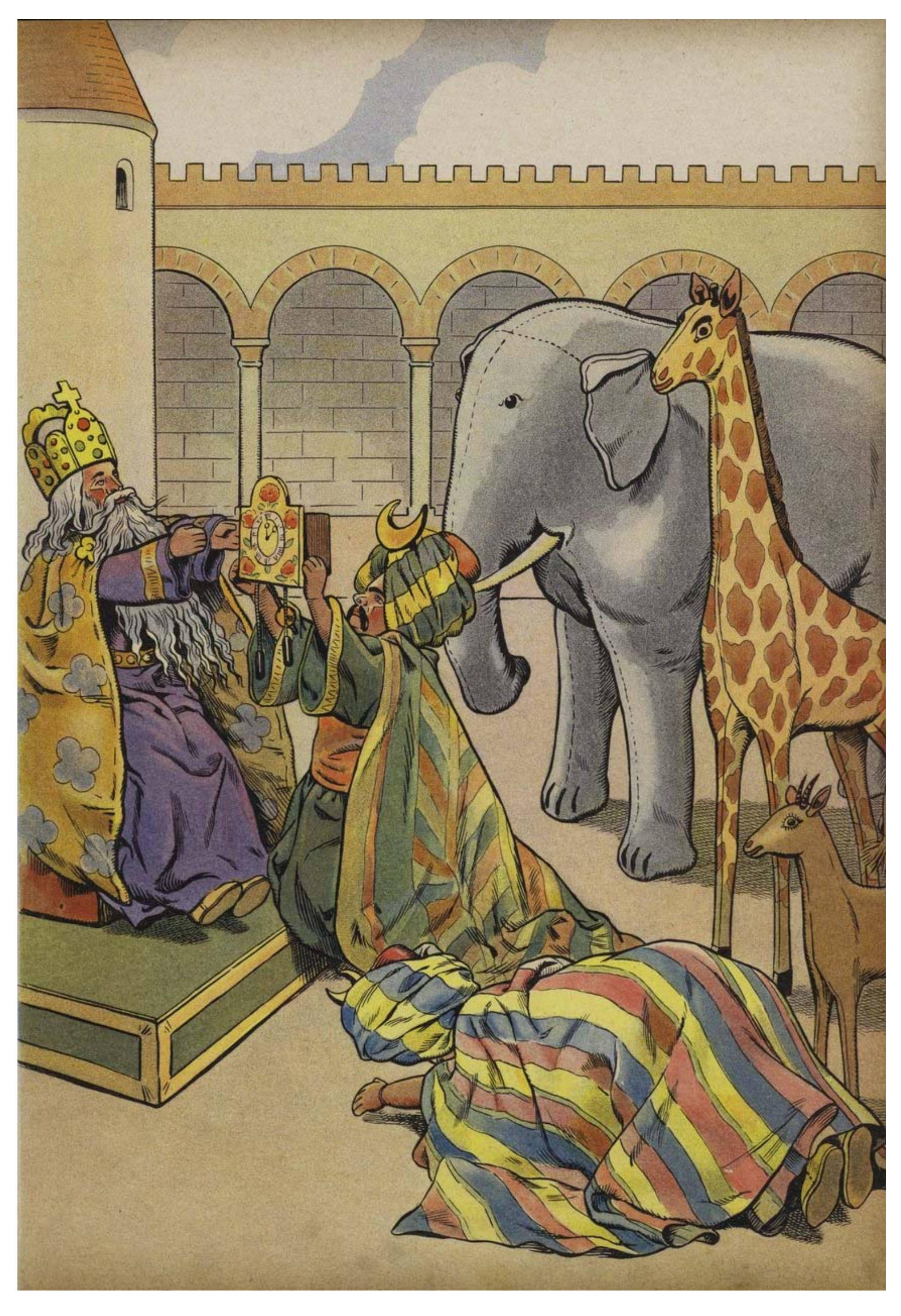
Pépin le Bref eut un fils, Charles, dont le règne fut tellement glorieux, que tous ceux de sa famille voulurent être dits descendants de Charles et, pour cette raison, s'appelèrent Carolingiens. Mais lui les domine tous. C'est pourquoi il fut Charles le Grand, Charlemagne.

Quand Charles parut, tous les barbares et tous les ennemis de la France tremblèrent. Il battit les Avars, qui étaient des sortes de Huns, et il enleva la couronne de fer au roi des Lombards qui s'était emparé de l'Italie. En Allemagne, il écrasa les Saxons. Et comme ils s'obstinaient à adorer leur dieu Odin, Charlemagne, parfois violent et dur comme on l'était de son temps, ordonna que tous ceux qui ne voudraient pas recevoir le baptême auraient la tête tranchée. Alors ils se convertirent presque tous à la religion du Christ.

Charlemagne régnait, bien au-delà du Rhin et des Alpes, sur près d'une moitié de l'Europe. Son royaume était presque aussi grand que l'avait été l'Empire romain. C'est pourquoi le titre de roi ne lui suffit plus, et il reçut celui d'empereur.

En l'an 800, le jour de Noël, dans l'église Saint-Pierre de Rome, le pape posa la couronne impériale sur la tête du fils de Pépin. Plus tard, cette couronne sera prise par des princes allemands, qui, jusqu'à nos jours, se la disputeront entre eux.

Charlemagne, l'empereur à la barbe fleurie, était respecté de tous. À sa cour d'Aix-la-Chapelle, il recevait des ambassadeurs des pays les plus lointains. Un jour, le calife Haroun-al-Rachid, dont vous avez peut-être entendu parler par les contes des Mille et une nuits, lui envoya un éléphant et une horloge sonnante, chose qui était alors inconnue chez nous.



Charlemagne reçoit du calife Haroun-al-Rachid un éléphant et une horloge sonnante.

Charlemagne n'était pas occupé seulement à faire la guerre. Il s'appliquait aussi à gouverner sagement. Il n'aimait ni les ignorants, ni l'ignorance, et il s'entourait d'hommes savants. Et, les études étant depuis longtemps délaissées, il voulut que les enfants allassent à l'école. Souvent, suivi de son ministre Éginhard, il visitait les classes.

Ils ont dit…

Charlemagne accomplit les plus persévérants efforts pour faire régner la justice, et s'occupa avec zèle de l'instruction publique.

Un jour qu'il visitait une de ses écoles, les enfants des nobles lui parurent plus ignorants que les enfants du peuple :

"Ne comptez pas, leur dit-il avec indignation, sur le mérite de vos ancêtres. Sachez que l'État ne doit rien qu'à ceux qui se rendent capables de le servir et de lui faire honneur par leurs propres talents."



Charlemagne, attentif à l'éducation de cette petite fille symbolisant la France.

Le règne de Charlemagne fut aussi long que glorieux. Et c'est seulement lorsqu'il commença à vieillir que l'empereur connut des jours de tristesse.

Les Sarrasins, battus par Charles Martel à Poitiers, s'étaient retirés en Espagne. Ils tyrannisaient ce pays chrétien et ils inquiétaient nos frontières. Charlemagne résolut de les châtier, et il franchit les montagnes avec une armée, accompagné de son neveu Roland.

Roland était le plus brave des guerriers, et, comme son ami Olivier, un véritable paladin. Quand il soufflait dans son cor, on l'entendait à quinze lieues, et son épée Durandal pouvait fendre les rochers.

Mais l'armée de Charlemagne n'était pas assez forte et dut battre en retraite. Roland voulut commander l'arrière-garde, parce que c'était là qu'était le danger.

Comme il traversait le défilé étroit de Roncevaux, dans les Pyrénées, les Sarrasins surprirent l'arrière-garde et l'exterminèrent, malgré les prodiges d'héroïsme de Roland, d'Olivier, de l'archevêque Turpin, et de leurs autres compagnons. Dès le début de l'attaque, Olivier avait supplié Roland de sonner de l'olifant, afin que Charlemagne fût ainsi prévenu du danger qu'ils couraient. Mais, emporté par l'habitude de vaincre, Roland n'en voulut malheureusement rien faire, et Olivier lui disait alors :

« Folie n'est pas courage ! »



Quand tout fut à peu près perdu, Roland se décida à sonner. Désespéré, il voulut briser son épée Durandal, mais le roc se fendit sans ébrécher l'épée.

Cependant, Charlemagne avait compris les appels lugubres. Il s'écria tristement : « Ce cor a longue haleine ! Roland est en péril ! », et revint en toute hâte au secours de ses preux. Mais il arriva trop tard. L'olifant s'était tu, et les compagnons étaient morts.

Charlemagne eut une grande douleur de la mort de son neveu.

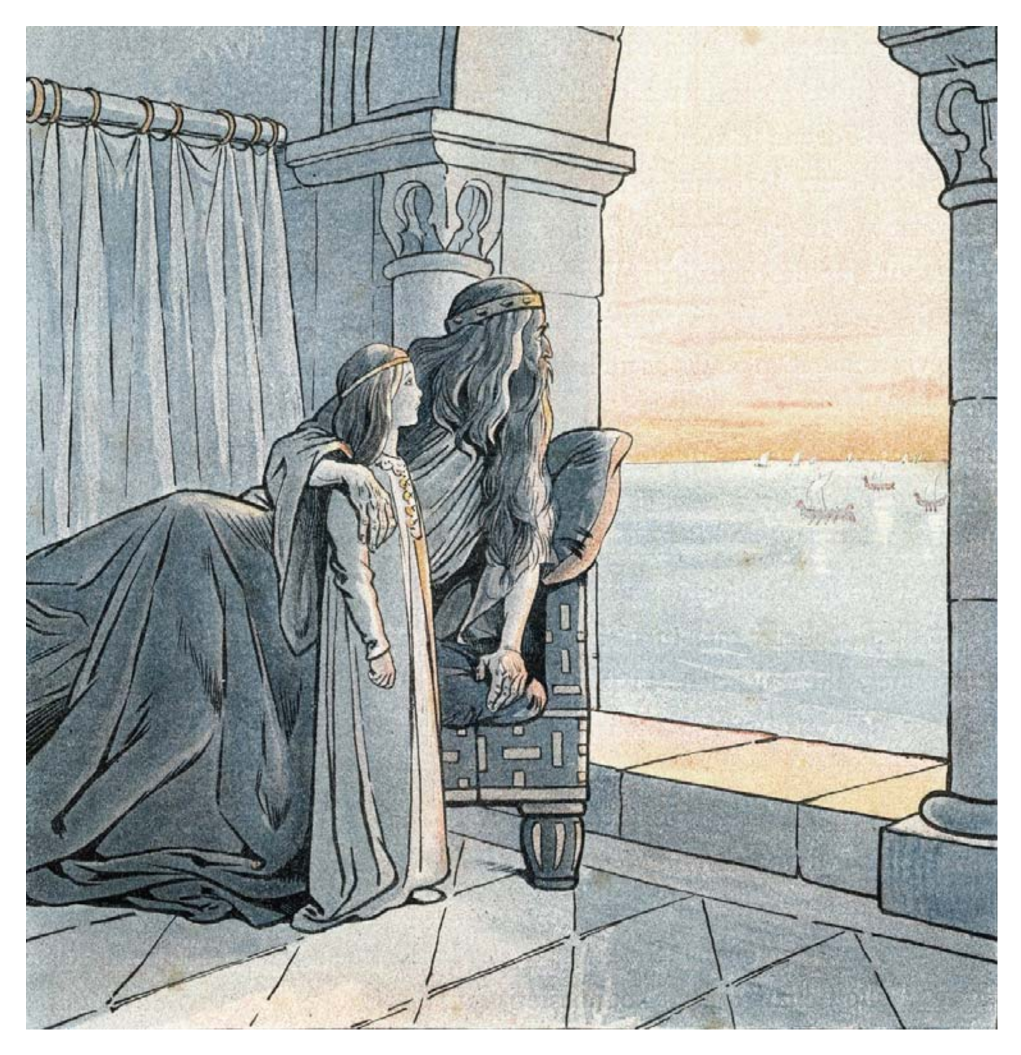
Une armée assez nombreuse fut formée, et envoyée en Espagne pour vaincre une bonne fois pour toute les Sarrasins.



Roland à la bataille de Roncevaux en 778.

Cependant l'empereur devenait bien vieux, et sa belle barbe était toute blanche.

Il avait de grands soucis, car il se demandait ce que son empire deviendrait après sa mort. On raconte qu'un jour, étant sur le rivage de la mer, il aperçut de loin des navires peints en rouge et qui avaient des formes d'animaux prédateurs. Ces navires portaient des pirates venus des pays du Nord, qu'on appelait Northmans, ou Normands.



Le roi Charlemagne observe l'arrivée des drakkars vikings sur la Seine, en compagnie d'une petite fille symbolisant la France.

Alors l'empereur versa des larmes amères et il s'écria :

« Tant que je serai vivant, ces pirates du Nord n'oseront pas approcher de nos côtes. Mais, après moi, qu'arrivera-t-il à mes peuples ? »

Ils ont dit…

Ogger, l’un des premiers barons du royaume de Charlemagne, en disgrâce, s’était retiré à Pavie, auprès du roi Lombard, Didier. Lorsqu’ils entendirent parler de l’approche de Charlemagne, ils montèrent au sommet d’une tour très élevée, d’où l’on pouvait reconnaître de fort loin ceux qui s’avançaient.

« L’homme de fer, voilà Charlemagne », s’écria Ogger, lorsqu’il l’aperçut.



7 - Les Capétiens - Les seigneurs féodaux

De même que les descendants de Clovis, les héritiers de Charlemagne ne furent pas dignes de leur ancêtre, et ils perdirent l'empire que celui-ci leur avait laissé. Le fils de Charles le Grand s'appelait Louis, et on le surnomma le Débonnaire, ce qui était une manière polie de dire le Faible ou le Sot. Il ne sut se faire obéir de personne, des révoltes éclatèrent, et le désordre se mit partout. Tandis qu'on respectait Charlemagne, on se moqua de Louis le Débonnaire, et, deux fois, on l'enferma dans un monastère, après l'avoir obligé à demander pardon de ses fautes, et à s'habiller en pénitent.

Ce fut encore pire quand il mourut, car ses trois fils se battirent entre eux. Et, ils décidèrent de se partager l'empire de Charlemagne, ce qui fut accompli au traité de Verdun.

Des trois frères, Charles le Chauve eut la France, Louis le Germanique eut l'Allemagne. Quant à Lothaire, qui était l'aîné, il garda le titre d'empereur avec l'Italie. Mais comme sa part était plus petite que celle des autres, on lui donna un long morceau de terre qui découpait la France en remontant des Alpes jusqu'au Rhin et qu'on appela, du nom de Lothaire : La Lotharingie, ou Lorraine.

Ainsi la France fut privée de ses provinces de l'Est. Et c'est, alternativement pour les reprendre, ou pour les conserver, que les Français ont dû se battre contre ceux qui prétendaient tenir leurs droits de Lothaire, et ceci pendant plus de mille ans, et jusqu'à nos jours[1].

Charles II, dit le Chauve, devenu roi de France, était aussi incapable que son père. Il ne fut même pas capable d'arrêter les pirates qui sillonnaient les mers. Leurs barques étaient de plus en plus nombreuses, et, s'enhardissant, ils débarquaient sur les côtes et remontaient les fleuves pour piller le pays.

Alors, les Français, voyant que le roi ne leur venait pas en aide, donnèrent leur confiance à ceux qui se mettaient à leur tête pour résister aux farouches Northmans.

[1] Rappelons que Jacques Bainville écrit ses lignes en 1930, à la sortie de la guerre 1914-1918,

C'est ainsi que Robert le Fort se rendit célèbre. Il était, dit la légende, le fils d'un boucher de Dreux qui s'appelait Capet. Après de nombreux combats, où il se conduisit valeureusement, il fut tué en repoussant le brigand Hastings. Mais le souvenir de Robert le Fort vivra, et ses descendants seront les Capétiens, futurs rois de France.

Depuis que Charlemagne était mort, la population n'avait plus de roi pour assurer sa sécurité face aux troupes de brigands, et aux bandes de Northmans. À tout moment, ils pouvaient apparaître, et piller, voler, tuer, emmener parfois femmes et enfants, et bruler les villages.

Alors, on se tournait vers les hommes qui avaient du courage et l'habitude de la guerre. On leur demandait secours et protection. C'étaient eux, qui, revêtus d'une armure et sachant manier la lance et l'épée, se mettaient à la tête des plus vigoureux et des plus braves pour défendre le village, en cas de danger.

Dès que la trompe de la sentinelle sonnait l'alarme, tout le monde abandonnait le champ ou sa maison et venait se réfugier dans le château fort[2].

Le seigneur fut donc d'abord un protecteur. On se recommandait à lui. Et, en échange des services qu'il rendait, on lui promettait obéissance.

Mais tous les seigneurs n'étaient pas assez forts pour résister à l'ennemi, et ils se recommandaient à leur tour à de plus puissants qu'eux. C'était leur suzerain, dont ils étaient les vassaux, tandis qu'ils avaient eux-mêmes des vassaux au-dessous d'eux.

C'est ce qu'on appela la féodalité. Représentez-vous le régime féodal comme une grande pyramide au haut de laquelle il y avait le roi.

Seulement le roi n'était pas toujours respecté comme il aurait dû l'être de tous ceux dont il était le suzerain.

La plupart des seigneurs se regardaient eux-mêmes comme des rois chez eux. Ils ne voulaient pas reconnaître d'autre autorité que la leur, ni obéir à quiconque.

Dans ces conditions, le roi ne comptait plus pour grand-chose. Le successeur de Charlemagne était devenu aussi inutile que les rois fainéants.

[2] Les châteaux à motte, ou mottes castrales, apparaissent dès la fin du IXème siècle, et constituent la première forme de château fort. Construits sur une colline naturelle ou artificielle, ils étaient constitués d'une tour de guet en bois, entourée d'une palissade, elle-même protégée par un fossé. Les châteaux à motte, parfois appelés mottes féodales, ont tous disparues aujourd'hui. Toutefois, on peut voir certaines reconstitutions dans des parcs à thème.

Charles III, dit le Gros, se déshonora tout à fait quand il abandonna Paris, que les Northmans étaient venus attaquer avec leur capitaine Rollon, un géant si grand, si grand qu'il allait toujours à pied, ne pouvant trouver un cheval assez fort pour le porter.

Paris, qui devait, dans la suite des siècles, subir tant d'autres sièges, résista héroïquement pendant de longs mois. Du haut de leurs murailles, les Parisiens jetaient sur l'ennemi de l'huile bouillante et de la cire fondue, et ils étaient commandés par le vaillant Eudes, fils de Robert le Fort.

Si Charles le Gros l'avait voulu, il aurait pu mettre Rollon en fuite. Mais il préféra lui donner de l'argent pour qu'il s'en allât. Les Parisiens furent indignés de cette lâcheté, et tout le monde le fut avec eux, car on priva Charles le Gros de sa couronne, et Eudes fut choisi à sa place pour continuer la guerre contre les Northmans.

Dès ce moment, les Capétiens auraient pu régner sur la France. Mais, comme nous venons de le voir, chaque seigneur était devenu maître chez lui et refusait d'obéir à un supérieur. Les féodaux aimaient bien mieux des souverains faibles, comme les derniers Carolingiens, qu'un chef énergique. Aussi, quand Eudes mourut, s'empressèrent-ils de rappeler un prince de la race du Débonnaire, qu'on appelait Charles le Simple, c'est-à-dire le pauvre d'esprit.

Il méritait bien son surnom, car c'est lui qui, au lieu de chasser le pirate Rollon, lui donna la main de sa fille Gisla, ainsi qu'un grand et beau pays qui, étant devenu le domaine des Northmans, fut désormais la Normandie.

Lors de la cérémonie qui scella cet accord, parmi les rituels prévus, il y avait le baiser du pied du roi. Rollon, sollicité, délégua l'un de ses guerriers pour le faire à sa place. L'homme, de grande taille, sans s'agenouiller, porta le pied du roi à sa bouche, de sorte que le roi fit une culbute ridicule, provoquant l'hilarité de l'assistance.

Les Capétiens, renonçant pour le moment à être rois, se contentèrent d'être ducs de France. Et, au lieu de combattre les derniers Carolingiens, ils s'allièrent à eux par des mariages. Et il arriva, en l'an 987, que le seul descendant de Charlemagne qui pût prétendre au trône de France était un duc de Lorraine, vassal du roi de Germanie. Les Français ne voulurent pas, pour régner sur eux, d'un prince à moitié allemand.



L'homme, de grande taille, sans s'agenouiller, porta le pied du roi à sa bouche, de sorte que le roi fit une culbute ridicule, provoquant l'hilarité de l'assistance.

Alors Hugues Capet, descendant de Robert le Fort et d'Eudes, jugea que le moment était venu de devenir roi.

Une assemblée se réunit à Senlis sous la présidence d'Adalbéron, archevêque de Reims. Et elle proclama que, par la noblesse du sang et la sagesse de l'esprit, Hugues Capet, duc de France, comte de Paris et d'Orléans, était le plus digne de la couronne.

Par cela même qu'Hugues Capet tenait le pouvoir royal de ses pareils, il lui était quelquefois difficile d'obtenir leur obéissance. L'un d'eux, le comte de Périgord, Adalbert, ayant levé une armée pour l'attaquer, Hugues lui demanda :

« Qui t'a fait comte ?

— Qui t'a fait roi ? » répondit le vassal, avec arrogance.

Sans doute Hugues Capet était roi de toute la France, c'est-à-dire suzerain de tous les seigneurs. Mais, en réalité, il n'était obéi que sur son propre domaine, qui n'était pas bien grand, puisqu'il comprenait tout juste Paris, Senlis, Orléans et Dreux, et qu'on pouvait en faire le tour à cheval en deux ou trois journées.

C'est pourtant de là que les Capétiens sont partis pour réunir peu à peu toutes les provinces de France. Sans eux, au lieu de former une seule nation, nous en formerions trente-six. Ou bien quelques-uns d'entre nous seraient Anglais, d'autres Allemands, d'autres Italiens ou Espagnols. Hugues Capet mourut peu d'années après son élection. Mais quarante de ses descendants allaient régner sur la France et la servir.

Les premiers Capétiens, furent des princes modestes, qui faisaient très peu parler d'eux. Et l'on aurait bien étonné l'orgueilleux comte de Poitiers, ou celui de Toulouse, si on leur avait dit qu'un jour le duc de France serait le maître partout. Mais vous comprenez aussi combien les rois eurent de peine, et combien il leur fallut de temps pour se faire obéir de tous ces grands seigneurs.

Le fils d'Hugues Capet s'appelait Robert. Il était très pieux, et c'était un temps où il y avait une très grande piété. On approchait de l'an 1000, et quelques-uns s'imaginaient que ce devait être la fin du monde. Aussi priaient-ils dans l'attente du dernier jour. Mais l'an 1000 passa, le monde vivait encore. Par reconnaissance envers Dieu, on construisit beaucoup d'églises qui, dit-on alors, couvrirent la France comme d'une blanche parure.

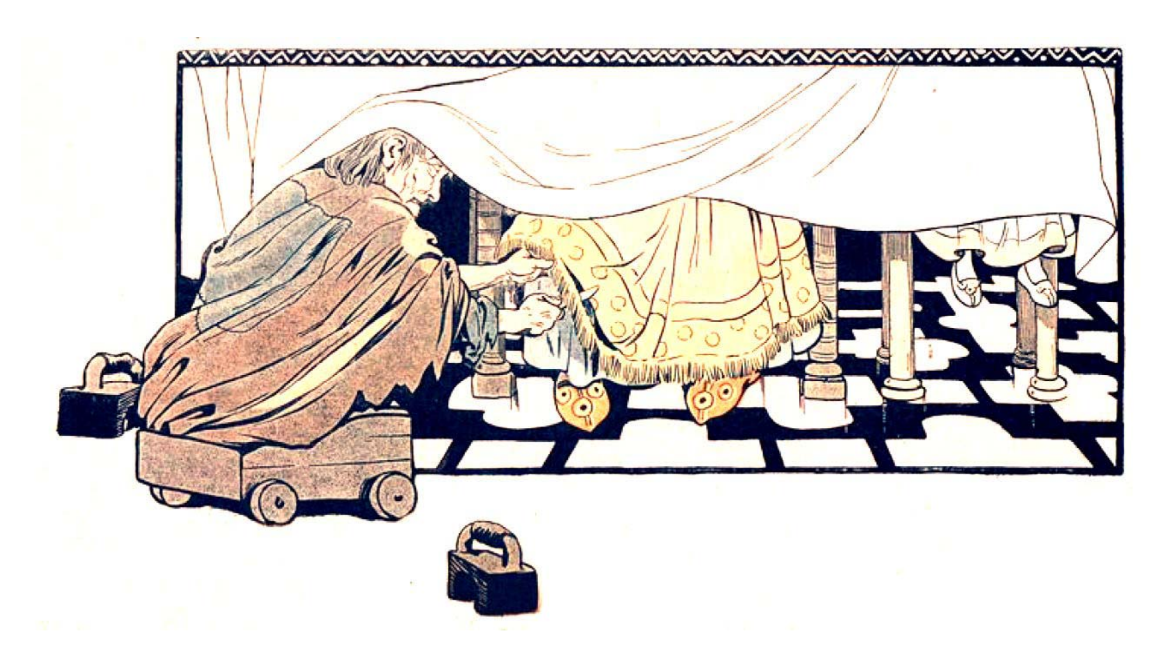
Le bon roi Robert était si dévot, qu'on le comparait à un moine. Il ouvrait sa porte à tous les pauvres. Certains, parfois, se glissaient sous sa table pendant qu'il dînait, et il leur passait les meilleurs morceaux.

Un jour, l'un d'eux osa couper un ornement d'or qui pendait à la robe du roi. La reine s'en aperçut et voulut le faire punir. Mais Robert dit :

« Il en avait sans doute plus grand besoin que moi. »

Un autre ayant recommencé, le roi se contenta de lui dire :

« Ne prends pas tout. Il faut qu'il en reste pour tes camarades. »



Un jour, l'un d'eux osa couper un ornement d'or qui pendait à la robe du roi.

Les rois de France ne seront pas toujours aussi naïfs. Mais ils seront toujours les défenseurs des humbles qui compteront sur eux. C'est pourquoi les Capétiens choisirent pour emblème trois petites fleurs de lis, tandis que les rois et les empereurs des autres pays mettaient dans leurs armes et sur leurs drapeaux des images d'animaux carnassiers, des aigles, des lions, des licornes et des léopards.

Le fils de Robert s'appelait Henri Ier. Il prit pour femme une Russe, qui descendait de Philippe de Macédoine, le père du fameux Alexandre le Grand, conquérant de l'Asie. La reine Anne donna à son fils le nom de Philippe, que, depuis, plusieurs de nos rois ont porté.

Sur les chemins de l'Histoire : le château de Talmont, en Vendée

Le château de Talmont est une ancienne forteresse littorale. Il est l'un des plus anciens châteaux forts en pierre de France, ses plus vieux vestiges étant datés de 1020. Son imposant donjon est visitable sur ses quatre niveaux, offrant une vue sur le littoral. Le château propose, durant les vacances d'été, en plus des visites guidées, des spectacles de chevalerie et de fauconnerie et des ateliers médiévaux.

8 - Les croisades

Et c'est justement sous Philippe Ier que les Français s'en allèrent pour délivrer la Terre Sainte et reconquérir le tombeau du Christ à Jérusalem.

Ce fut un grand enthousiasme dans toute l'Europe chrétienne lorsque la croisade contre les Infidèles, c'est-à-dire les Musulmans et les Sarrasins, commença d'être prêchée. En France, un moine, Pierre l'Ermite, demandait à tout le monde de partir. Et aussitôt on se croisait, c'est-à-dire qu'on attachait une croix de drap rouge sur sa poitrine en criant : « Dieu le veut ! »

Pierre l'Ermite prit la tête des premières troupes avec un pauvre chevalier que l'on appelait, tant il était peu riche, Gautier Sans Avoir. Il y avait là beaucoup de femmes et même d'enfants. Comme la Terre Sainte était très loin, le voyage fut très fatigant, et chaque fois qu'on apercevait une ville, les pauvres petits demandaient :

« Est-ce là Jérusalem ? »

Mais ils n'arrivèrent jamais à Jérusalem, et tous furent massacrés avant d'avoir vu le tombeau du Christ.

Il fallait une armée véritable. Elle se forma pendant ce temps avec des chevaliers de tous les pays. Beaucoup ne savaient pas le français et ils se contentaient de mettre un doigt en travers de l'autre en forme de croix pour signifier qu'ils venaient prendre part à la guerre sainte.

Leur chef était un Lorrain, le duc Godefroy de Bouillon. Il commandait cent mille hommes à cheval et six cent mille à pied. Cette immense armée parvint à Constantinople, où l'empereur, effrayé, se hâta de leur donner passage en Asie Mineure.

Le chemin était encore long et pénible avant d'arriver à Jérusalem. Il fallut livrer de sanglantes batailles aux musulmans, prendre des villes d'assaut, traverser des déserts. Souvent on manquait d'eau et de nourriture. Beaucoup de croisés moururent aussi de la peste. Combien tombèrent sur les sables du désert pour ne plus se relever, et rendirent l'âme en regardant la croix, sans avoir vu Jérusalem ! Quelques-uns se découragèrent. Ils n'étaient plus que cinquante mille lorsque la ville sainte leur apparut enfin.

Ils ont dit…

“Dieu le veut !” scandait la foule qui suivait en grand nombre Pierre l’Ermite, pendant la première croisade. Non seulement les hommes valides, mais les femmes, les enfants et les vieillards partaient avec lui, poussés par un enthousiasme imprévoyant.

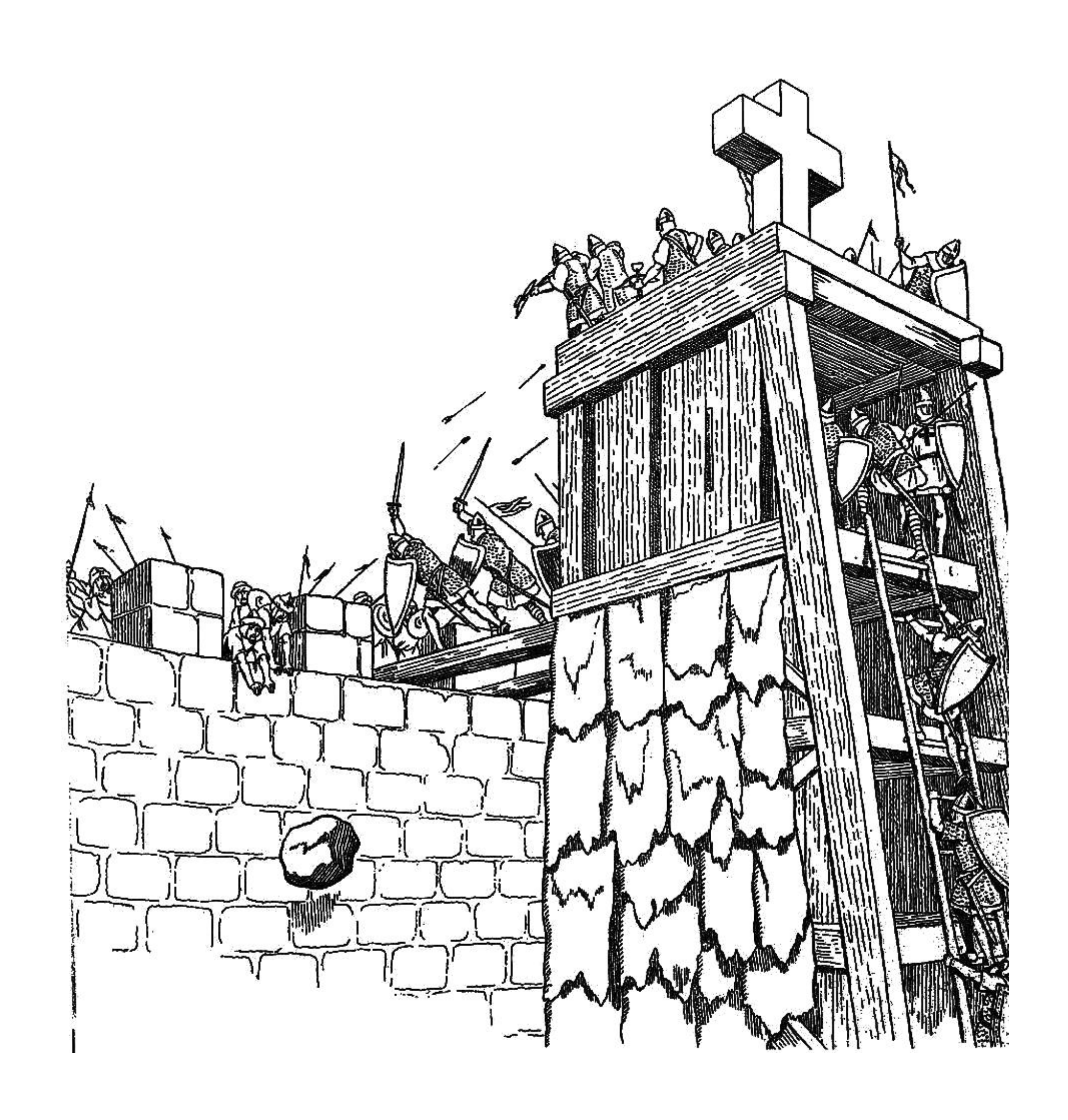


Ils étaient récompensés de leurs souffrances et de leurs peines.

Et ce fut avec un grand enthousiasme qu'ils s'écrièrent tous :

« Jérusalem ! Jérusalem ! Dieu le veut ! Dieu le veut ! »

Cependant les Sarrasins se tenaient sur les murs, bien résolus à se défendre, et il fallut encore prendre Jérusalem. Comme les murailles étaient très épaisses et très hautes, les croisés construisirent une grande tour roulante à plusieurs étages et garnie de peaux de bête pour la protéger contre les flèches. Sur le sommet de cette machine, ils dressèrent une croix resplendissante d'or, à laquelle était attachée une image du Seigneur Jésus, afin de bien dire aux Sarrasins pourquoi les croisés voulaient entrer à Jérusalem.



Les Sarrasins mirent toutes leurs forces pour renverser la croix. Ils ne réussirent même pas à l'atteindre ; mais une des pierres qu'ils lançaient vint frapper à la tête un chevalier qui se tenait à côté de Godefroy de Bouillon. Ce dernier, cependant, continuant de tirer lui-même avec son arbalète, criait courage à ses compagnons.

D'eux d'entre eux, deux frères, les chevaliers Ludolphe et Engelbert, voyant que l'ennemi commençait à faiblir, tandis que la tour roulante approchait toujours plus près du mur, jetèrent des troncs d'arbre vers le mur, et, sortant du premier étage, passèrent sur le pont étroit et sautèrent sur le rempart, mettant en fuite les Sarrasins qui le gardaient encore. Ludolfe et Engelbert furent les premiers à entrer dans Jérusalem.

Ils furent suivis par Godefroy de Bouillon et son frère Eustache, qui, descendant du haut de la machine, passèrent par le même chemin. Alors les croisés, poussant des cris de joie et de victoire qui, dit un témoin, montaient jusqu'au ciel, dressèrent de tous côtés des échelles le long des murs et entrèrent dans la ville en criant : « Dieu le veut ! »

Jérusalem était prise, et le tombeau du Christ était délivré. La croisade triomphait. Cependant les Sarrasins étaient nombreux comme les grains de sable du désert. Il fallut encore se battre avec eux et envoyer d'autres croisades. On éleva aussi de grands châteaux forts dont les ruines se voient toujours. Les Arabes les appellent les tours des Francs, car les Français étaient les plus nombreux parmi les croisés, et, après plus de huit cents ans, les musulmans s'en souviennent encore.

Cependant, Godefroy de Bouillon étant le chef, on lui offrit de devenir roi de Jérusalem. Mais il ne voulut pas porter une couronne d'or à l'endroit où Notre Seigneur[3] avait porté une couronne d'épines. Il ne voulut pas non plus du titre de roi et n'accepta que celui de Défenseur du Saint-Sépulcre[4].

Les croisades sont une des plus belles choses qui aient été faites dans l'histoire. Et elles ont porté le nom français très loin, elles l'ont rendu fameux parmi les autres peuples et jusque chez les infidèles, parce qu'on a su, à partir de ce moment-là, que la France était le pays de la générosité, des grandes idées et de la foi.

---

[3] Jésus, car, rappelons-le, lorsque ce texte est écrit, en 1930, la France reste très attachée à ses origines chrétiennes.

[4] Le tombeau du Christ se situe dans la basilique du Saint-Sépulcre, dans la Vieille ville de Jérusalem.

9 - Guillaume le Conquérant - Les Communes

Le roi Philippe I[er] n'était pas allé a la croisade. Il devait rester en France pour garder le royaume. Car il venait de se produire un très grand événement.

Peut-être avez-vous déjà remarqué que, jusqu'ici, la France a eu à se défendre contre divers peuples, venus de l'autre côté du Rhin ou des Pyrénées, ou bien arrivés par mer des pays lointains du Nord, et que jamais encore il n'a été question de l'Angleterre ni des Anglais, avec qui il y aura par la suite tant de luttes à soutenir.

C'est que l'Angleterre était alors très peu peuplée et habitée par de pauvres Saxons qui vivaient tant bien que mal dans leurs forêts. Mais tout cela allait changer.

Vous vous rappelez qu'une province française avait été donnée aux Northmans et à leur duc Rollon. Ces Northmans, de même que les Francs de Clovis, étaient devenus en tout semblables aux autres Français. Ils avaient adopté leurs usages, parlaient leur langue et s'appelaient maintenant les Normands, et leur duché la Normandie. De leur ancienne vie de pirates, il leur restait seulement le goût des aventures et des conquêtes.

Il arriva donc que le duc Guillaume, ayant préparé une grande flotte, traversa la Manche avec ses barons, aborda en Angleterre et, après avoir battu les malheureux Saxons, se proclama roi d'Angleterre. Et il fut désormais Guillaume le Conquérant.

Voilà donc le duc de Normandie, vassal du roi de France, devenu roi comme lui. Et le roi d'Angleterre possédait toute une belle région de notre pays avec Rouen, Caen et Bayeux. Il se trouvait installé chez nous. Il faudra de biens longues années et beaucoup de batailles pour que les Anglais prennent le parti de rester dans leur île.

Il s'était passé autre chose encore à la même époque où avait lieu la croisade. C'est que, dans les villes, les artisans, les commerçants, les bourgeois s'étaient enrichis depuis que le bon ordre était revenu, et depuis que l'on n'était plus à la merci de tous les pirates et pillards. Alors, on ne sentit plus le besoin d'être défendu par les seigneurs. Et l'on commença à trouver qu'on payait trop cher leurs services depuis qu'on n'avait plus besoin d'être protégé.

Alors les artisans, les commerçants et les bourgeois des villes s'unirent entre eux et formèrent des communes pour s'affranchir. Parfois, au cri de : « Commune ! Commune ! », ils menaient des émeutes, et même des révolutions, contre les seigneurs féodaux en disant que la Commune était l'égale des seigneurs.

Or le roi de France avait justement pour adversaires ces féodaux, grands et petits, qui bravaient son autorité, et qui souvent se conduisaient chez eux à leur guise, affectant même d'ignorer qu'il existât. Songez qu'en ce temps-là le roi de France n'était pas toujours plus fort que tel brigand féodal posté dans son donjon. Ce fut toute une affaire de prendre le sire de Coucy et de démolir son château. Et tout près de Paris, à Montlhéry, il y avait un autre sacripant qui empêchait les premiers Capétiens de dormir.

Aussi le roi de France se sentait-il assez l'ami des communes, et il allait lutter avec elles contre la féodalité pour achever son royaume. C'est ce qui aida encore plus à unir pour si longtemps le peuple et la royauté.

Louis VI, ou Louis le Gros, fit ainsi rude guerre aux seigneurs sur son domaine et démolit beaucoup de leurs châteaux. Et son fils Louis VII continua ce qu'il avait si bien commencé.

Louis VII avait épousé une femme très riche, Aliénor d'Aquitaine, héritière de deux belles provinces du Midi. Le royaume de France allait être agrandi d'un seul coup jusqu'aux Pyrénées ! Malheureusement, Aliénor était orgueilleuse, elle avait très mauvais caractère, et Louis VII ne s'entendit pas avec elle. Ils se séparèrent, et elle se remaria avec le comte d'Anjou, Henri Plantagenet, qui devint bientôt roi d'Angleterre.

Sur les chemins de l'Histoire : l'abbaye royale de Fontevraud

Aux confins de l'Anjou, de la Touraine et du Poitou, découvrez la plus vaste cité monastique héritée du Moyen Âge. C'est là qu'Aliénor d'Aquitaine passa ses dernières années. Son gisant trône au cœur de l'abbatiale, aux côtés de ceux d'Henri II Plantagenêt et de Richard Cœur de Lion, l'un de ses fils.

Voilà donc, avec la Normandie, l'Anjou et les domaines d'Éléonore, le roi d'Angleterre plus puissant en France que le roi de France lui-même. Beaucoup de terribles guerres sortirent de là…

Ils ont dit…

Bataille de Brenneville, en Normandie, le 20 avril 1119.

Au plus fort des combats, un soldat anglais saisit par la bride le cheval du roi de France, en criant : « Le roi est pris ! »

« On ne prend jamais le roi aux échecs », riposta Louis VI en tuant l'Anglais.



10 - Philippe-Auguste

Il vint par bonheur un grand roi, Philippe-Auguste, car beaucoup d'ennemis menaçaient la France.

Il menait rudement la guerre aux Anglais qui avaient alors de très méchants rois, et il leur reprit autant de provinces qu'il put. Mais tandis qu'il était occupé avec le roi d'Angleterre, l'empereur d'Allemagne pensa que l'occasion était bonne d'entrer en France. Il se flattait de ne faire de Philippe-Auguste qu'une bouchée. Et il avait avec lui une grande armée, et beaucoup de seigneurs allemands qui comptaient sur un riche butin. D'avance, ils se partageaient notre pays, s'attribuant chacun un morceau.

Alors Philippe-Auguste convoqua tous ceux qui lui étaient fidèles, chevaliers et bourgeois, nobles et manants. Ils vinrent en grand nombre. Et les communes, reconnaissantes au roi de ce qu'il avait fait pour elles, lui envoyèrent leurs milices.

On marcha au-devant de l'ennemi sans lui donner le temps d'avancer. Et il y avait beaucoup de discipline et d'enthousiasme chez les Français, qui comprenaient que la patrie était en danger, et qu'ils cesseraient d'être libres si l'empereur Othon était victorieux.

On rencontra les Allemands et leurs alliés près de Bouvines, où la bataille s'engagea. Philippe-Auguste, avec l'oriflamme de Saint-Denis, était le premier au combat. Et la mêlée était si furieuse, qu'à un moment il fut renversé de son cheval et il aurait été tué si quelques chevaliers et des gens des communes n'étaient venus en grande hâte à son secours.

Il fallut frapper d'estoc et de taille[5], tant les ennemis étaient nombreux.

[5] « Estoc » et « taille » sont des termes anciens désignant un coup porté respectivement par la pointe et par le tranchant de l'épée.



Le faucheur de Bouvines (paysan participant à la bataille de Bouvines en 1214).

Ils ont dit…

L’armée française marcha derrière l’oriflamme de Saint-Denis, l’étendard des batailles décisives. Le matin de l’engagement, Philippe-Auguste, après avoir entendu la messe, convia les seigneurs qui l’entouraient à manger avec lui du pain trempé dans du vin, en mémoire du Christ, en leur disant :

“Ma couronne au plus brave, si vous ne me jugez pas digne de la porter !”



L’évêque de Beauvais lui-même prit part au combat. Et comme un évêque ne pouvait pas verser le sang, il s’empara d’une massue, sorte de gros bâton très lourd, et rompit les membres de tous les Allemands, Flamands et Anglais qu’il rencontra. Il demanda seulement qu’on ne dît pas que c’était lui qui avait fait ce massacre.

Les Français tapèrent si bien, que l’empereur d’Allemagne, après avoir failli être pris, s’enfuit au triple galop avec les soldats qui lui restaient.

Philippe-Auguste, vainqueur, rentra à Paris. Partout sur sa route, les cloches sonnaient et on lui jetait des fleurs. Il était suivi du comte de Flandre, Ferrand, allié de l’empereur Othon et qui avait été fait prisonnier. Et comme Ferrand était enchaîné, on lui criait : « Ferrand, te voilà ferré ! »

Ce n’était pas la première invasion que la France subissait. Mais, cette fois, le roi de France l’avait repoussée. Plus encore qu’avant, on eut confiance en lui. Car c’était lui maintenant qui protégeait la France contre les envahisseurs pillards.

À l’abri du péril, Philippe-Auguste gouverna sagement. Le royaume devint prospère. De beaux monuments furent élevés à Paris, entre autres Notre-Dame, où l’on mit la statue du vainqueur de Bouvines. C’est de ce temps-là que datent ces belles cathédrales qui semblent monter vers le ciel comme une prière et qui, dans toutes nos grandes villes, attestent la foi de nos pères.



11 - Saint Louis

Louis VIII, qui succéda à Philippe-Auguste, prit encore aux Anglais quelques provinces. Mais il mourut trop jeune, laissant un fils qui avait à peine onze ans. Ce fils devait être une des plus belles figures de l'histoire, non seulement un grand et bon roi, mais un saint. Car Louis IX est devenu Saint Louis.

Comme il était encore trop petit pour diriger les affaires, sa mère, la reine Blanche de Castille, les conduisit à sa place. Pour la première fois, on vit une femme gouverner la France. Et Blanche de Castille s'y prit si bien, qu'on la cite en exemple.

Il y avait de méchants seigneurs qui, voyant régner une femme et un enfant, se dirent que le moment était venu d'en finir avec les Capétiens qui prétendaient les commander. Mais d'autres seigneurs fidèles, et les bourgeois des bonnes villes, aidèrent la régente à les punir. Et quand Louis IX fut majeur, il trouva le royaume en ordre.

Ce qu'il aimait le plus, c'était la justice. Aussi était-il juste en tout et avec tous. Mais il n'était pas faible pour cela, car la vraie justice veut aussi que les méchants soient punis.

Comme il aimait la simplicité, saint Louis, qui résidait souvent dans son château de Vincennes, près de la forêt, avait coutume de s'asseoir sous un chêne. Là tous ceux qui avaient à se plaindre de quelqu'un venaient librement le trouver et lui raconter le tort qu'on leur avait fait. Le roi n'ordonnait pas aux plaideurs de se battre en combat singulier. Il décidait selon ce qui était le droit de chacun. Quant aux voleurs et aux assassins, il n'hésitait pas à les faire pendre. Et depuis on s'est toujours rappelé qu'il n'y avait jamais eu de meilleure justice que celle qui était rendue par le bon roi sous son chêne. Il fut avec les ennemis de la France comme il fut avec les Français. Car il voulait que le bon droit fût du côté du royaume de France. Aussi quand les Anglais l'attaquèrent, il leur fit sentir la vigueur de son poing et il les mit en déroute à Taillebourg.

Ils ont dit…

Dans le bois, près de son château de Vincennes, il avait l'habitude, après avoir entendu la messe, de sortir, pour laisser venir à lui ceux qui avaient à lui parler.

Assis sous un chêne, sa suite autour de lui, il demandait, à haute voix, à ceux qui avaient à lui parler : « Y a-t-il quelqu'un qui est ici partie ? » - c'est-à-dire : procès, discussion -. Et il encourageait les plus humbles à lui conter leurs doléances, auxquelles il faisait droit, selon la justice. C'est ainsi qu'il habitua ses sujets, lorsqu'ils avaient à formuler des plaintes, à en « appeler au roi ». Cette habitude constitua l'une des prérogatives les plus populaires de ses successeurs.



Mais, préférant l'amitié à la violence, il rendit deux provinces au roi d'Angleterre, à condition que celui-ci renonçât au reste et le reconnût comme son suzerain.

Cependant saint Louis, qui avait une piété fervente, avait appris avec douleur que Jérusalem n'était plus aux mains des chrétiens et que, de nouveau, le tombeau du Christ était tombé au pouvoir des infidèles. Aussi, ayant été très malade, fit-il vœu, s'il guérissait, d'aller délivrer la Terre Sainte.

Il partit, comme il l'avait promis, pour cette nouvelle croisade, avec mille huit cents vaisseaux qu'il conduisit en Égypte, dont le sultan était le plus grand ennemi des chrétiens.

Mais une fois les croisés débarqués en Égypte, ils furent attaqués à la fois par les mameloucks et par la peste. Malgré des prodiges de valeur, il fallut se rendre. Et voilà le bon roi, au lieu d'avoir délivré le Saint-Sépulcre, prisonnier du sultan des Égyptiens. Il supporta sa captivité avec tant de résignation, que les musulmans le respectèrent et le laissèrent partir, après lui avoir fait payer une rançon.

Il était temps qu'il rentrât en France, car le peuple accusait les grands de le trahir et se soulevait pour aller le délivrer. Et les bergers eux-mêmes voulaient se joindre à cette croisade, qui fut dite pour cela croisade des pastoureaux. Le retour du roi calma ces pauvres gens. On voit à cela combien il était aimé de son peuple.

Il resta encore quelques années en France, gouvernant avec sagesse et faisant en sorte que tout le monde eût son dû et fût heureux. Pourtant il ne cessait de penser à la Terre Sainte et il entreprit une dernière croisade. Cette fois il voulut battre les infidèles à Tunis. À peine arrivé devant cette ville, il fut atteint de la peste. Sentant que sa dernière heure était venue, il voulut mourir sur un lit de cendres, comme s'il eût eu de grands péchés à expier.

Mais lui seul doutait qu'il dût aller tout droit au ciel. Et quelques années après sa mort, le pape mit Louis IX, roi de France, au nombre des saints.

Ils ont dit…

Lors de la première de ses croisades, il vécut près de deux ans de captivité en Égypte. Sa grandeur d'âme força l'admiration des Sarrasins, qui, dans leur prisonnier, trouvaient toujours le courage et la majesté d'un roi. Ils le menacèrent souvent de la mort et furent surpris de son impassibilité. Un jour l'un des chefs entra dans sa prison et lui dit, la menace à la bouche : « Fais-moi chevalier, ou meurs ! — Fais-toi chrétien, je te ferai chevalier ! » répondit saint Louis.



12 - Philippe le Bel

Cependant, en ce temps-là, le roi de France Philippe le Bel trouvait toujours sur son chemin ou bien l'empereur d'Allemagne ou bien le roi d'Angleterre, qui voulaient l'empêcher d'achever son royaume. Car si notre pays était resté ce qu'il était alors, il serait bien petit, puisque de grandes villes comme Bordeaux, Lille, Nancy, Lyon et Marseille n'en feraient pas partie.

Philippe le Bel, le petit-fils de saint Louis, se proposait justement de reprendre les provinces de l'ancienne Gaule. C'est ainsi qu'il conquit la Flandre.

Mais les Flamands, qui ne parlaient pas tous français, et qui sont aujourd'hui nos amis les Belges, tenaient à rester indépendants. Comme ils étaient très batailleurs, ils se soulevèrent contre Philippe le Bel. À Courtray, ils jetèrent dans le canal un grand nombre de chevaliers. Désarçonnant les autres, ils les frappaient au défaut de leur armure. Les Flamands, comme signe de leur victoire, emportèrent les éperons des chevaliers français, de sorte qu'on appela cette journée la journée des Éperons.

Philippe le Bel alla aussitôt punir les Flamands.

Dans le même temps, le pape Boniface VIII lui ayant adressé des remontrances, il ne les accepta pas. Et malgré le respect que le pape inspirait à tout le monde, Philippe le Bel envoya à Rome un de ses chevaliers, Guillaume de Nogaret. On trouva le pape sur son trône, la tiare en tête et les clefs de saint Pierre à la main. Un italien allié des Français le frappa, dit-on, de son gantelet et l'aurait tué si Guillaume de Nogaret ne l'en eût empêché en disant que le roi son maître, pour faire sentir sa force au « chétif pape », le prenait sous sa protection. Boniface VIII mourut bientôt, et son successeur vint habiter à Avignon, où le palais des papes existe toujours.

Philippe le Bel n'admettait pas qu'il y eût en France d'autre pouvoir que le sien. Et le peuple, réuni dans l'assemblée des États généraux, l'approuva.

Ils ont dit…

À peine arrivé au pouvoir, le nouveau roi dut combattre les Flamands révoltés. Ils comptaient à ce point sur la victoire définitive, qu'ils firent peindre un coq rouge sur une toile qu'ils placèrent sur la partie la plus élevée de Cassel, où ils avaient écrit ces mots : « Quand ce coq chanté aura, Le roi Cassel conquestera. »

« Qui m'aime me suive ! » avait dit le roi, en ouvrant la campagne, et les Français étaient pleins d'ardeur. Aussi, malgré leur bravade, les Flamands furent complètement écrasés, et leur défaite entraîna la soumission de leur pays'…



Pour faire la guerre et se défendre contre les ennemis, il fallait de l'obéissance. Il fallait aussi de l'argent. Il y avait alors une société qui en avait beaucoup. C'était celle des Templiers, et les Templiers, qui avaient de très grands domaines, formaient comme un État à part dans le royaume. Philippe le Bel les envoya devant les juges, qui condamnèrent Jacques de Molay, le grand maître du Temple, à être brûlé. Le reste de la société fut dispersé et ses biens saisis. On plaignit beaucoup ces malheureux.

À cause de cela, on a accusé Philippe le Bel d'être dur et méchant. On lui a reproché encore d'avoir fabriqué de la fausse monnaie. En ce temps-là, quand la caisse était vide, le gouvernement n'avait pas la ressource d'imprimer, comme aujourd'hui, des billets de banque. Il mettait dans les pièces de monnaie moins d'or et moins d'argent. Ce qui prouve qu'à toutes les époques on se tire d'affaire comme on peut !

Philippe le Bel avait beaucoup agrandi la France, qui devenait un beau royaume, ce qui rendait le roi d'Angleterre bien envieux. Et, malheureusement, les trois fils de Philippe le Bel, qui régnèrent l'un après l'autre, moururent sans avoir d'enfant, ce qui donna l'idée au roi d'Angleterre de réclamer pour lui la couronne de France.

Ils ont dit…

Philippe IV, le Bel, qui avait commencé par réprimer le luxe, donna lui-même, à la fin de son règne, l'exemple de la plus folle prodigalité ; si bien qu'après lui, le trésor était vide. Enguerrand de Marigny était surintendant des finances, on l'accusa de les avoir dilapidées. Mandé devant le conseil du roi Louis X, Marigny refusa d'abord de parler. Mais Charles de Valois, oncle du roi régnant, l'ayant violemment provoqué :

« L'argent, lui répondit-il, je vous en ai donné la moitié, le reste a payé les dettes du roi votre frère ! »

Cette réplique vengeresse ne parvint pas à sauver Marigny, qui fut pendu.

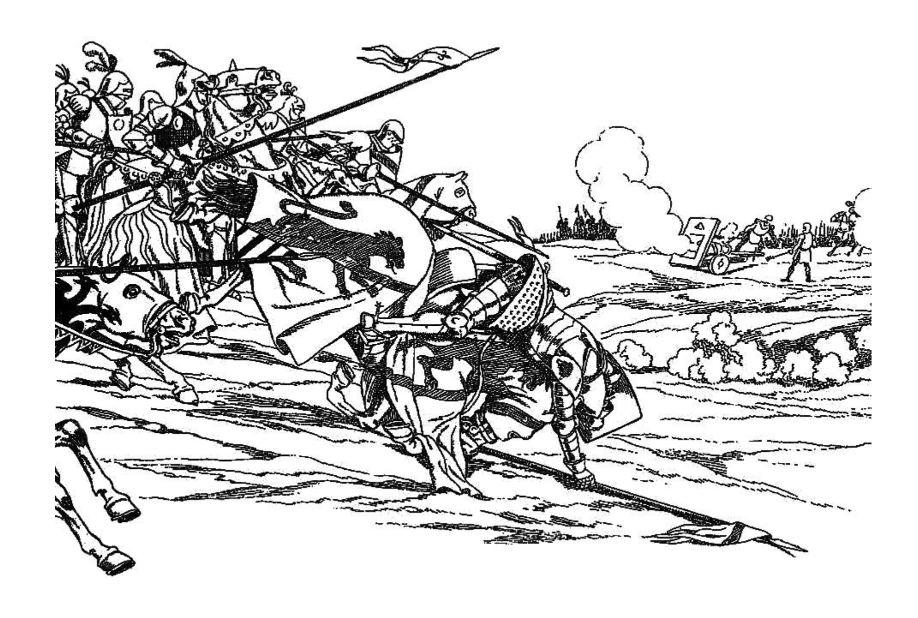
13 - La Guerre de cent ans

Depuis Hugues Capet, tous nos rois s'étaient succédé de père en fils. La règle était que les femmes ne régnaient pas, d'après une loi nommée la loi salique. Et quand le roi n'avait pas de fils, la couronne devait passer au plus proche de ses parents.

Ainsi, à la mort de Charles le Bel, son cousin Philippe de Valois fut désigné comme roi. Et les Français le reconnurent comme leur souverain légitime. Mais le roi d'Angleterre, Édouard III, prétendit que la couronne devait lui revenir, parce que sa mère était la fille de Philippe le Bel.

À la vérité, les Anglais trouvaient notre pays plus beau que le leur, et ils voulaient s'en emparer. De là une guerre qui dura cent ans.

Bientôt Édouard entra en France avec une armée bien équipée et qui amenait même avec elle de petits canons, chose qu'on ne connaissait pas encore. Quant aux chevaliers français, ils avaient toujours la même manière de combattre qu'avant et ils ne savaient qu'une chose, qui était de charger l'ennemi. À la bataille de Crécy, ils avancèrent comme à leur ordinaire ; mais les canons des Anglais effrayèrent les chevaux, le désordre se mit dans les rangs et ce fut un grand désastre, malgré la bravoure des nôtres et de notre allié, le roi de Bohême, qui, aveugle, se fit conduire au plus fort de la mêlée.



Après sa victoire, Édouard alla assiéger Calais, qui lui était commode pour communiquer avec son île. Lorsque les habitants furent affamés, ils décidèrent de se rendre. Mais le roi d'Angleterre exigea que les clefs de la ville lui fussent apportées par six bourgeois de la ville, pieds nus, en chemise et la corde au cou.

Les habitants de Calais furent bien effrayés et se regardaient en se demandant lesquels seraient choisis. Alors le plus riche d'entre eux, qui s'appelait Eustache de Saint-Pierre, s'offrit le premier, et cinq autres le suivirent volontairement. Et quand ils furent, en chemise comme il était dit, devant le roi Édouard, celui-ci, qui était très cruel, ordonna que la tête leur fût coupée. Mais la reine, qui avait bon cœur, supplia qu'on leur laissât la vie sauve, puisqu'ils avaient été si généreux de venir d'eux-mêmes, ce qui lui fut accordé.

Voilà que la France était envahie par les Anglais, et les malheurs n'étaient pas près de finir. Philippe de Valois étant mort, son fils Jean le Bon fut de nouveau attaqué par le prince de Galles, qu'on appelait le prince Noir. Jean le Bon brûlait de venger la défaite de Crécy. Il rencontra les Anglais à Poitiers ; mais les Français n'avaient rien appris depuis leur désastre. Ils se battirent encore avec tant d'imprudence, que le roi lui-même fut entouré par l'ennemi.

La hache à la main, Jean le Bon abattait autant d'Anglais qu'il pouvait, mais il en venait toujours. Son plus jeune fils, qui était un petit garçon, se tenait à côté de lui et lui criait sans cesse : « Père, gardez-vous à droite ; père, gardez-vous à gauche. » À la fin, le roi Jean dut se rendre, et il fut emmené prisonnier à Londres.

La fleur de la chevalerie était fauchée. Il n'y avait plus d'armée. Il n'y avait plus de roi. Ce fut une grande douleur et un grand trouble en France. Un méchant homme, Étienne Marcel, prévôt des marchands de Paris, voulut profiter de la grande jeunesse du dauphin[6] Charles pour faire une révolution. Donc, le dauphin Charles n'avait que vingt ans quand il dut remplacer son père prisonnier des Anglais. Et comme les Parisiens surtout étaient très mécontents de la défaite de Poitiers, Étienne Marcel n'eut pas de peine à les exciter contre le gouvernement.

[6] Le dauphin était le titre que portait le fils aîné du roi de France, depuis que Philippe de Valois avait réuni le Dauphiné au royaume.

Ils ont dit…

Lors de la bataille de Crécy, Philippe VI avait eu deux chevaux tués sous lui ; il était blessé au cou et à la cuisse ; on fut obligé de l'éloigner, malgré lui, du champ de bataille.

Il se dirigea alors vers le château de Broyé, près de Crécy. À minuit, du haut d'une tour, le vieux châtelain vit s'approcher quelques cavaliers. L'un d'eux frappa, en demandant l'entrée : « Qui êtes-vous ? questionna le vieillard. — Ouvrez, répondit le roi, ouvrez, c'est la fortune de la France ! »





Guerre de Cent Ans - La Grande Jacquerie

Un jour, ayant pris les armes, ils entrèrent dans l'hôtel du dauphin, le prévôt des marchands à leur tête, et ils égorgèrent deux ministres sous les yeux du dauphin, si près de lui que ses vêtements furent tachés de sang. Ensuite Étienne Marcel l'obligea à mettre à son chapeau les couleurs de Paris, qui étaient le rouge et le bleu - nous reverrons des choses tout à fait pareilles pendant la grande Révolution, celle de 1789 -.

Cependant le dauphin Charles n'oublia pas la leçon. Ayant quitté Paris, il rassembla autour de lui tout ce qu'il y avait de braves gens, tandis qu'Étienne Marcel s'alliait avec un prince si méchant, qu'on l'appelait Charles le Mauvais. Celui-là aussi aurait voulu être roi de France. Le prévôt des marchands était devenu son complice, lorsque les Parisiens découvrirent sa trahison. Quelques-uns d'entre eux, conduits par Jean Maillart, le tuèrent au moment où il s'apprêtait à ouvrir les portes de Paris à Charles le Mauvais.

Ce fut le dauphin Charles qui rentra. Et il ne tarda pas à devenir, le vrai roi, Jean le Bon étant mort. Charles V fut surnommé le Sage, non seulement parce qu'il était en effet sage et prudent, mais aussi parce qu'il était savant et qu'il lisait beaucoup de livres.

Il avait vu comment la chevalerie française s'était fait écraser à Crécy et à Poitiers par sa folle bravoure, tandis que les Anglais étaient victorieux à cause de leurs bonnes armes et de leur discipline. Aussi entreprit-il de les chasser de France après avoir rétabli l'ordre, instruit des soldats et construit des vaisseaux.

Il fut aidé par un grand capitaine, le breton Bertrand du Guesclin. Il y avait en ce temps-là des aventuriers qui, ne cherchant que plaies et bosses, allaient partout, pillant et tuant : c'étaient les « grandes compagnies » et elles répandaient la terreur. Du Guesclin se mit à leur tête et les emmena guerroyer en Espagne pour en débarrasser le pays. Ensuite il revint en France et se mit à combattre les Anglais, si rudement et avec tant d'habileté, se gardant de leur offrir la bataille quand ils étaient les plus forts, tombant sur eux dès qu'ils étaient isolés, qu'en peu de temps il les eut presque chassés de France. Quand Charles le Sage mourut, le roi d'Angleterre n'avait plus que Bordeaux, Cherbourg et Calais.

Charles le Sage, pendant tout ce temps, au lieu de s'exposer à être fait prisonnier comme son père, restait dans son château de Vincennes, car il était faible et chétif de corps, mais vigoureux par l'esprit. Entouré d'hommes savants comme lui, il travaillait à bien administrer son royaume et à le rendre riche et prospère afin qu'il fût fort, tandis que Bertrand du Guesclin, Olivier de Clisson et les bons capitaines couraient sus aux Anglais. C'est un des plus grands rois que la France ait eus. Et s'il n'était pas mort trop tôt, les malheurs qui suivirent ne nous fussent pas arrivés.

14 - La folie de Charles VI

Malheureusement, son fils était encore plus jeune qu'il ne l'était lui-même quand Étienne Marcel avait soulevé les Parisiens. Charles VI n'avait que douze ans et, en attendant qu'il fût majeur, ses oncles gouvernèrent à sa place.

Ils gouvernèrent d'ailleurs fort mal, n'étant même pas d'accord entre eux, et, de nouveau, le désordre se mit dans le royaume, ce qui n'était une bonne chose que pour les Anglais. Cependant l'on attendait beaucoup du jeune roi et l'on espérait qu'il serait un nouveau Charles le Sage. Hélas ! ce fut Charles le fou !

Il venait d'être majeur, lorsqu'il entreprit de punir un puissant seigneur qui s'était révolté, puis enfui en Bretagne. Charles VI lui-même voulut l'y poursuivre. Mais, comme il traversait la forêt du Mans, un homme tout habillé de blanc parut sur la route. Il se jeta vers le cheval du roi et le prit par la bride en s'écriant :

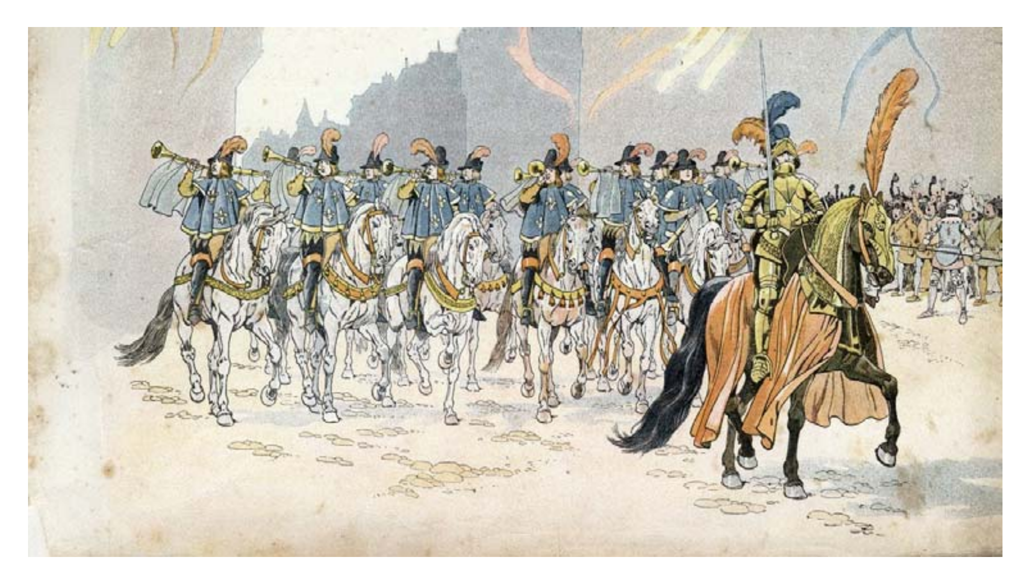
« Arrête, noble roi, ne chevauche plus avant ; retourne, tu es trahi ! »

Charles VI fut frappé par cette étrange apparition. Cependant, un peu plus tard, comme il faisait fort chaud, le page qui portait la lance royale s'endormit tout en chevauchant. Il laissa échapper la lance, qui tomba sur l'armure du voisin. À ce bruit d'armes, Charles VI tressaillit, tira son épée et, courant à son escorte, s'écria :

« Sus. Sus aux traîtres, ils veulent me livrer, » croyant que tous ceux qui l'entouraient étaient des traîtres comme l'avait dit l'homme habillé de blanc.

Le roi de France était fou, et jamais plus il ne devait retrouver la raison. Alors commença la plus grande pitié qu'on eût vue depuis longtemps dans notre pays.

À la fin du Moyen Âge, à la Renaissance, il était de tradition que les rois et les reines entrent solennellement dans Paris ; ce qui donnait lieu à des festivités dans toute la ville. Le dimanche 17 mars 1409, Charles VI arriva, précédé de 12 trompettes, « et grande foison de ménestrels ». Partout où il passait, la foule criait « Noël ! » - un cri de joie - et lui jetait des violettes et des fleurs.



Entrée du roi Charles VI à Paris accompagné de douze trompettes

La reine Isabeau de Bavière était une méchante femme, qui n'aimait pas la France et qui lui fit tout le mal qu'elle put. Et les Français eux-mêmes se battaient entre eux, au lieu de s'unir contre les Anglais, comme sous Charles V et du Guesclin. D'un côté, il y avait le duc d'Orléans, frère du roi, qui voulait sauver l'héritage de ses neveux. De l'autre côté, il y avait le duc de Bourgogne, Jean sans Peur, qui comptait prendre le trône pour lui. Une nuit, Jean sans Peur fit tuer le duc d'Orléans par des assassins qui s'étaient cachés dans une rue déserte.

Les partisans du duc d'Orléans jurèrent de le venger. Ils avaient à leur tête le duc d'Armagnac, et on les appela les Armagnacs à cause de lui. Les partisans du duc de Bourgogne étaient les Bourguignons. Et les Armagnacs étaient le parti de la France, tandis que les Bourguignons étaient le mauvais parti. Ils avaient avec eux, à Paris, les bouchers et les écorcheurs, qui commirent beaucoup de cruautés.

Comme les Armagnacs et les Bourguignons se battaient sans trêve, le roi d'Angleterre pensa que le moment était bon pour s'emparer de la France. Il y entra avec une armée. Et, comme à Crécy, comme à Poitiers, les chevaliers français allèrent à sa rencontre. Mais, toujours aussi téméraires, ils se lancèrent contre ses archers avec leurs chevaux. Il avait plu, la terre était mouillée et les chevaux s'embourbèrent. Aussi les Anglais firent-ils encore un grand massacre de ces imprudents qui n'imitaient pas l'habile du Guesclin et qui allaient à la bataille comme à une fête.



Le désastre d’Azincourt aurait dû réconcilier les deux partis. Au contraire, ils se déchirèrent avec plus de fureur qu’avant. Les bouchers et les écorcheurs livrèrent Paris aux Bourguignons. Ils égorgèrent un grand nombre d’Armagnacs. Ceux qui purent s’échapper emmenèrent avec eux le dauphin, qui, désormais, erra à travers la France.

Les Armagnacs et les Bourguignons ne s’étaient jamais tant détestés ni tant combattus. Les Armagnacs disaient que Jean sans Peur était un traître qui voulait vendre la France aux Anglais et ils l’assassinèrent au pont de Montereau pour le punir d’avoir fait mourir le duc d’Orléans. Par vengeance, les Bourguignons passèrent tout à fait à l’ennemi. Et le nouveau duc de Bourgogne, avec la reine Isabeau, signa le traité le plus honteux de toute notre histoire.

Alors le traité de Troyes faillit nous faire tous Anglais, et pour toujours. À la mort de Charles VI, le pauvre roi fou, le roi d'Angleterre Henri V devait devenir roi de France, tandis que, renié par sa mère elle-même, Charles VII et ses descendants ne seraient plus rien.

Et pourtant cela ne fut pas. D'abord parce qu'il y eut beaucoup de Français qui n'acceptèrent pas le traité de Troyes, qui refusèrent d'être Anglais et qui continuèrent à regarder Charles VII comme le seul roi légitime. Et ensuite, sans doute, la Providence ne le permit-elle pas. Car Henri V mourut avant Charles VI. Et, comme le fils d'Henri V était un enfant de dix mois, il ne pouvait pas encore régner. Si Charles VII était sacré roi à Reims avant que le petit prince anglais fût majeur, tout était sauvé. Car le seul vrai roi de France était celui qui avait, comme autrefois Clovis, reçu le sacre. Il s'agissait donc, le plus tôt possible, de conduire Charles VII à Reims. C'est alors que Jeanne d'Arc survint.

Sur les chemins de l'Histoire : Le château de Josselin en Bretagne

Le connétable Olivier de Clisson, à qui Charles VI portait une sincère affection, s'était à la fois attiré la haine de la noblesse de France et du puissant duc de Bretagne. Il fut assassiné le 13 juin 1392.

La ville de Josselin avait été entièrement détruite par le roi d'Angleterre Henri II Plantagenêt, qui convoitait la Bretagne. Olivier de Clisson transforma ce qu'il restait du château de Josselin en une véritable forteresse. Il fit creuser des douves sèches, construire un imposant donjon, et ériger de hauts remparts ainsi que plusieurs tours. Jean II de Rohan poursuit cette transformation par l'ajout d'un logis dont la façade en dentelle de granit, petite prouesse architecturale, est toujours intacte aujourd'hui.

Dans le château, on trouve également un musée, qui permet d'admirer la plus importante collection privée de poupées et de jouets de France.

15 - Jeanne d'Arc

Il y avait en ce temps-là, au village de Domrémy, tout près de la frontière de Lorraine, un pauvre laboureur qui s'appelait Jacques d'Arc, et qui avait plusieurs enfants. Sa fille Jeanne était bonne, pieuse et douce. Et elle pleurait quand elle entendait raconter la grande pitié qu'il y avait au royaume de France.

En ce temps-là aussi, le pauvre Charles VII errait à travers ce qui lui restait de son royaume. Il n'avait plus avec lui que quelques fidèles et il possédait si peu d'argent, que c'était grande fête à la cour quand on pouvait rôtir un poulet. Il montait un vilain petit cheval, et sa plus grande ville était Bourges. De sorte que les Anglais le surnommaient le roi de Bourges, pour se moquer de lui.

Cependant ils assiégeaient depuis plusieurs mois la ville d'Orléans, et, s'ils la prenaient, le reste de la France tomberait entre leurs mains. Ce serait encore plus loin que Bourges que Charles VII devrait fuir. Aussi tous ceux qui ne voulaient pas devenir les sujets du roi d'Angleterre faisaient-ils des vœux pour la délivrance d'Orléans.

Jeanne d'Arc priait aussi pour que la ville ne fût pas prise.

Et un jour qu'elle était au jardin, elle vit une grande lumière, et elle entendit une voix qui lui disait :

« Jeanne, va trouver le roi de France pour lui rendre son royaume.

Elle trembla de tous ses membres et répondit :

— Messire, je ne suis qu'une pauvre fille, et je ne saurais conduire des hommes d'armes.

Mais la voix dit encore :

— Sainte Catherine et sainte Marguerite t'assisteront. »

Ils ont dit…

Jeanne d’Arc, simple bergère de Lorraine, entendit des voix célestes lui dire :

« Va délivrer Orléans et faire sacrer le roi à Reims.

Elle partit, en pleine sécurité, disant :

— Les gens d’armes batailleront, Dieu donnera la victoire. »



Par la suite, Jeanne vit souvent apparaître les saintes. Et ses voix lui ordonnaient sans cesse de se rendre auprès du roi. Cependant son père ne voulait pas la croire et disait que, plutôt que de la voir partir avec des soldats, il la noierait de ses propres mains.

Elle obtint pourtant de se rendre à Vaucouleurs chez un de ses oncles. Et là, ayant fait le récit de ses apparitions, les gens du bourg la menèrent au seigneur de Baudricourt, et le décidèrent à la laisser partir accompagnée de six hommes d'armes.

Ils se cotisèrent pour lui acheter un cheval. Elle coupa ses cheveux, prit des habits de garçon, et, malgré le danger des routes infestées de brigands, elle alla à Chinon, où se trouvait Charles VIL

Arrivée là, ce fut une autre affaire d'être reçue par celui qui, n'étant pas sacré, n'était encore que le dauphin. Mais le bruit s'était répandu qu'une fille de Lorraine avait reçu du Ciel mission de délivrer la France, et il fut curieux de la voir. Comme il se tenait parmi ses gens, sans aucun signe auquel on pût le reconnaître, Jeanne alla droit à lui et lui dit :

« Gentil dauphin, pourquoi ne me croyez-vous ? Donnez-moi seulement des soldats. Je lèverai le siège d'Orléans et je vous mènerai sacrer à Reims, car la volonté de Dieu est que les Anglais s'en aillent en leur pays et vous laissent le royaume. »

Charles VII hésita beaucoup. Car il devait sembler bien étrange qu'une jeune paysanne réussît là où tant de braves capitaines avaient échoué. Mais le peuple était convaincu de la mission de Jeanne. Et les affaires du roi de Bourges allaient si mal, que ses conseillers pensèrent qu'il ne risquerait rien à essayer.

Jeanne fit comme elle avait dit. Les soldats avaient confiance en elle. On marcha sur Orléans avec enthousiasme, on attaqua les Anglais, et Jeanne monta la première à l'assaut de leur bastille des Tournelles, d'où ils s'enfuirent en désordre, criant qu'ils avaient à leurs trousses une sorcière envoyée par le diable, tandis que les Français la bénissaient déjà comme une sainte. En quelques jours, Orléans fut délivré.

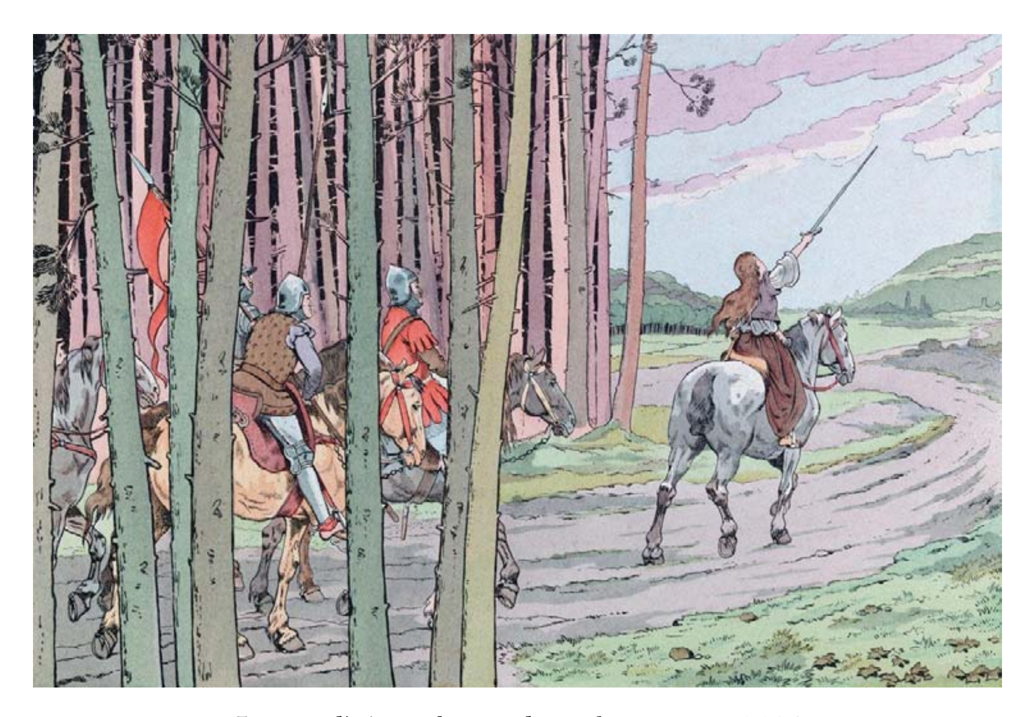


Jeanne d'Arc délivre Orléans

Alors Jeanne d'Arc revint trouver Charles VII, qui maintenant ne doutait plus, d'elle. Et s'agenouillant devant lui, elle le supplia de la suivre sans retard et de venir avec elle à Reims, où il recevrait le sacre et deviendrait, à la honte du petit prince anglais, le véritable roi de France. Et, encore une fois, il fut fait comme elle avait dit. Après la victoire de Patay, la route de Reims fut ouverte, et Charles VII entra dans la cathédrale, où, depuis Clovis, les rois de France recevaient le saint chrême. Et, pendant le sacre, Jeanne se tenait auprès de lui avec le drapeau qu'elle portait à la délivrance d'Orléans, car, disait-elle :

« Il avait été à la peine. C'était bien raison qu'il fût à l'honneur. »

Orléans était délivré et le roi sacré, la mission de Jeanne d'Arc n'était pas finie. Elle eût bien voulu retourner à Domrémy chez ses parents. Mais ceux qu'elle avait conduits à la victoire la supplièrent de rester encore, et ses voix la pressaient de chasser les Anglais de Paris. Mais les Parisiens, étaient pour les Anglais, contre la France. Eux aussi, ils accusaient Jeanne d'Arc d'être une sorcière. Au lieu de lui ouvrir leurs portes, ils la reçurent à coups de flèches et l'une lui traversa la jambe, tandis qu'elle voulait, comme à Orléans, franchir le premier fossé.



Jeanne d'Arc à la tête de ses hommes en 1429

Sur les chemins de l'Histoire : Le château de Barbe Bleue, en Vendée
Gilles de Rais, seigneur qui a combattu les Anglais aux côtés de Jeanne d'Arc, a été l'un des bâtisseurs de la forteresse de Tiffauges. Brûlé en 1440 pour actes de sorcellerie et assassinats rituels de jeunes enfants, il a inspiré la légende de Barbe Bleue. Aujourd'hui, le château de Tiffauges propose visite, spectacles et animations inspirées du Moyen Âge - joutes, jeux d'adresse, tirs de catapulte, etc… -.

Jeanne fut bien triste de cet échec, mais elle ne perdit pas courage. Elle continua de lutter contre les Anglais pour les bouter, comme elle disait, hors de France. Mais dans un combat près de Compiègne, elle fut renversée de son cheval et prise par un seigneur bourguignon qui la vendit vilainement aux Anglais.

Elle était aux mains de ses cruels ennemis qui lui en voulaient de toutes les victoires qu'elle avait remportées sur eux, et qui pensaient n'être en sûreté que quand elle serait morte. Aussi résolurent-ils de la perdre en la faisant juger et condamner comme sorcière, et parce qu'elle portait des habits d'homme, n'ayant rien pu trouver d'autre à lui reprocher.

Jeanne d'Arc fut emmenée à Rouen et jugée par l'évêque Pierre Cauchon, un ami des Anglais. Il essaya d'embarrasser la jeune fille par des questions difficiles et perfides. Mais Jeanne déjouait ces ruses avec son cœur droit et son bon sens.

« Jeanne, lui disait-on, croyez-vous être en état de grâce ?

Et elle répondait :

— Si je n'y suis, Dieu veuille m'y mettre ; si j'y suis, Dieu veuille m'y tenir. »

À la fin ce fut elle qui embarrassa ses juges. Pour se venger, ils la condamnèrent d'abord à rester en prison tout le temps de sa vie. Mais les Anglais voulaient qu'elle mourût. Une nuit, ils lui enlevèrent ses habits de femme, mirent à la place des habits d'homme qu'il lui était défendu de porter et l'obligèrent à les revêtir. Alors ils dirent qu'elle était retombée dans ses péchés et la ramenèrent devant Cauchon, qui la condamna à être brûlée comme hérétique, relapse[7] et idolâtre.

Les Anglais avaient préparé un grand bûcher et ils y mirent le feu quand Jeanne d'Arc y fut montée. Toute brave qu'elle était, elle ne put s'empêcher d'abord de pleurer et de frémir. Mais, à sa demande, on lui apporta une croix qu'elle serrait contre son cœur tandis que les flammes montaient. Et les saintes qui lui étaient apparues à Domremy vinrent la soutenir, car elle disait dans son supplice :

« Oui, mes voix étaient de Dieu, mes voix ne m'ont pas trompée. »

Puis elle pencha sa tête sur sa poitrine et mourut en criant : « Jésus ! »

[7] Retombée dans une hérésie, après l'avoir abjurée.



Tous ceux qui étaient là pleuraient, et les Anglais eux-mêmes étaient épouvantés de ce qu'ils avaient fait. Quand Jeanne d'Arc eut rendu le dernier soupir, beaucoup d'entre eux eurent des remords et ils dirent :

« Nous sommes perdus, nous avons brûlé une sainte. »

Plus tard, tout le monde se détourna avec horreur de Pierre Cauchon, dont le nom est encore donné aux mauvais juges comme celui de Ganelon est donné aux traîtres. Le procès de Jeanne d'Arc fut annulé, et elle-même est devenue une sainte de l'Église. Tous les ans, au mois de mai, anniversaire de la délivrance d'Orléans, sa fête est la fête nationale[8] et les fenêtres sont pavoisées en son honneur. Les Anglais eux-mêmes ont un culte pour elle. Jeanne, la bonne Lorraine, que les Anglais brûlèrent à Rouen, est connue du monde entier. Dans aucun autre pays on ne trouve une histoire aussi belle que celle de Jeanne d'Arc. Et cette histoire, personne ne pourra jamais la raconter ni l'entendre sans que les larmes viennent aux yeux.

Sur les chemins de l'Histoire : Fêtes de Jeanne d'Arc à Orléans

Les fêtes johanniques sont célébrées à Orléans tous les ans depuis 1431 ou 1432. Elles commémorent la délivrance, le 8 mai 1429, par Jeanne d'Arc et son armée, de la ville assiégée par les Anglais. Chaque année, un comité composé de membres de l'association, ainsi que d'autorités civiles, religieuses et militaires locales, désigne une jeune fille pour figurer Jeanne d'Arc lors des fêtes de l'année.

Cette jeune fille, qui représente, aux yeux des Orléanais et de leurs hôtes, Jeanne d'Arc et ses valeurs, est choisie parmi des candidates toutes issues de l'Orléanais. Tout au long des festivités, cette jeune fille figure Jeanne d'Arc, notamment en armure et chevauchant un magnifique cheval blanc. Durant toute une semaine, les Orléanais et leurs hôtes fêtent l'héroïne au travers d'animations – parmi lesquelles un grand marché médiéval – et de défilés, avec pour point culminant, le dernier jour, une immense procession qui réunit tous les corps constitués de la ville et de nombreuses fanfares et harmonies.

[8] La Fête nationale de Jeanne d'Arc et du patriotisme est une fête nationale officielle en France, instituée en 1920, célébrée chaque année lors du deuxième dimanche du mois de mai, jour anniversaire de la libération d'Orléans le 8 mai 1429.



François de Montcorbier dit François Villon, poète composant ses œuvres dans la misère des rues de Paris.

16 - Louis XI

Les Anglais qui avaient dit, après le supplice de Rouen, qu'ils étaient perdus, ne se trompaient pas. Les Français que Jeanne d'Arc avait conduits à la victoire furent saisis de fureur et voulurent la venger. Armagnacs et Bourguignons se réconcilièrent. Bientôt, comme Jeanne d'Arc l'avait dit, les Anglais furent boutés hors du royaume. Toutes les provinces et toutes les villes qu'ils occupaient chez nous furent reprises une à une. Le honteux traité de Troyes fut effacé. Charles VII, le gentil dauphin que Jeanne avait mené au sacre de Reims, était de nouveau le vrai roi de France. Quand il mourut, le roi d'Angleterre ne gardait plus que Calais. La guerre de Cent ans était finie.

Charles VII avait un fils, qui fut d'abord un bien mauvais sujet et qui lui donna bien du souci avant de devenir lui-même un grand prince.

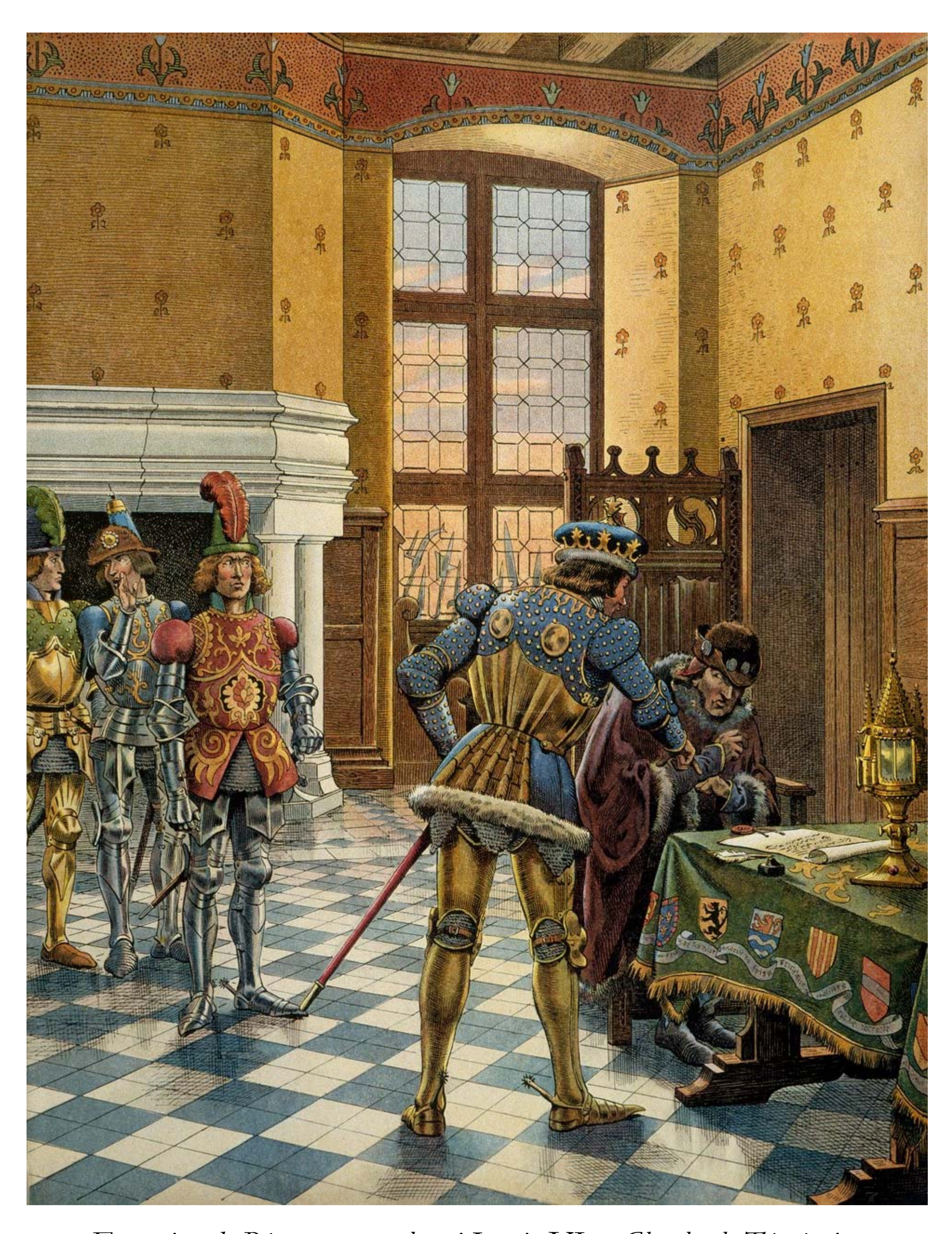
Louis XI était impatient de régner. Il intriguait et conspirait contre son père avec les grands féodaux, qui trouvaient que le roi était redevenu trop puissant. Même, un jour, le futur Louis XI se réfugia chez le duc de Bourgogne, qui était le principal ennemi de son père.

En apprenant cette nouvelle, celui-ci s'écria : « Le duc de Bourgogne a reçu chez lui un renard qui mangera ses poules. » Il fut bon prophète, car c'est ce qui arriva bientôt.

Dès que Louis XI fut roi, il voulut être le maître dans son royaume. Les grands féodaux, qui devaient obéir comme les autres, ne furent plus du tout ses amis. Ils se liguèrent contre lui avec le duc de Bourgogne, et il dut les battre à Montlhéry.

Cependant, Louis XI n'aimait pas beaucoup les batailles, non qu'il les craignît, mais parce qu'il trouvait qu'elles coûtaient trop cher et qu'il y avait à la guerre trop de hasard. Il préférait agir avec patience, par calcul et par ruse. C'est ainsi qu'il agrandit le royaume que son père lui avait laissé.

Le plus grand adversaire du roi, celui qui lui donnait le plus de mal, c'était toujours le duc de Bourgogne. Et ce duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, était ambitieux, violent, avide de conquêtes. Louis XI, au lieu de lui résister en face, essaya de s'entendre avec lui. Il lui proposa d'aller le voir comme un bon cousin pour régler leurs différends, avec la promesse qu'il pourrait repartir librement quand il voudrait. Mais à peine fut-il arrivé à Péronne, que Charles le Téméraire le retint prisonnier.



Entretien de Péronne entre le roi Louis XI et Charles le Téméraire.

Louis XI était allé se mettre dans la gueule du loup. Il avait été imprudent, ce qui arrive quelquefois à ceux qui veulent être trop habiles. Il ne lui restait plus qu'à faire bonne figure à mauvais jeu et à se tirer de là comme il pourrait. Aussi fit-il semblant d'être le plus loyal allié du Téméraire, attendant l'occasion de lui jouer un tour de sa façon.

Charles le Téméraire finit par croire en effet que Louis XI était un ami sincère et il lui offrit de lui rendre sa liberté. La condition était que le roi de France donnât la Champagne à son propre frère, lequel complotait contre lui comme lui-même avait conspiré contre Charles VII, car on ne donne pas le mauvais exemple impunément.

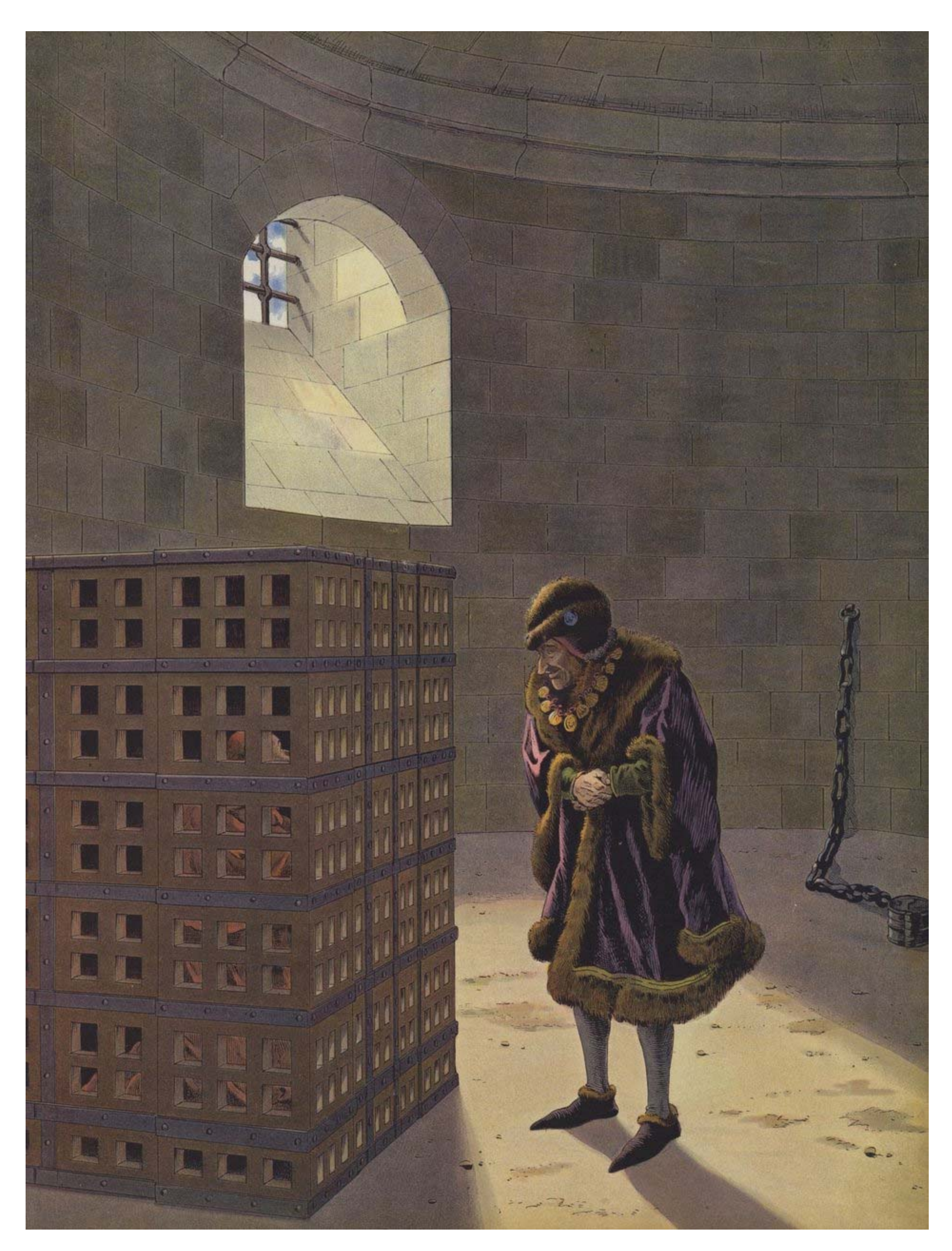
Louis XI, pressé de reprendre sa liberté, accepta le marché et signa tout ce que l'autre voulut. Mais il lui déplaisait de céder la Champagne, qui était trop près de Paris et de la Bourgogne, et la province qu'il donna à son frère, ce fut la Guyenne, qui était bien plus loin.

Sur les chemins de l'Histoire : La cité Royale de Loches, en Touraine

Parmi les lieux marquant de la vie de Louis XI, on peut retenir la cité Royale de Loches, où il passa son enfance, le roi Charles VII ayant établi son domicile dans le logis royal. Le dauphin Louis suit son père à la chasse, assiste aux campagnes et aux négociations qui ponctuent la fin de la guerre de Cent Ans.

Bâtis sur un long éperon rocheux dominant la vallée de l'Indre, la cité fortifiée est dominée par un imposant donjon à une extrémité, et par le somptueux logis royal de l'autre. Pour y accéder, il faut passer la Porte royale, et entrer dans l'enceinte de la ville haute, qui compte plus de deux kilomètres de fortifications. On y découvre aussi une église collégiale romane des XIème et XIIème siècles, remarquable pour son portail polychrome, un jardin médiéval, et nombres de richesses architecturales, tout au long des ruelles. Un véritable plongeon au cœur du Moyen Âge.

Une fois rentré dans son royaume, Louis XI punit tous ceux qui l'avaient trahi et qui s'étaient entendus à ses dépens avec le duc de Bourgogne. C'étaient tous de grands personnages, comme le cardinal La Balue, qui lui avait conseillé d'aller à Péronne, et, pour le punir, le roi le tint enfermé dix ans dans une cage de fer où il allait le voir quelquefois, et lui rappeler pour quelle trahison il l'avait mis là.



Louis XI regardant le cardinal Balue, emprisonné dans une cage de fer dans les cachots du château d'Onzain.

Furieux d'avoir été joué, Charles le Téméraire jura qu'il se vengerait et qu'il se ferait couronner roi. Il se mit à la tête d'une armée pour envahir le royaume de France ; mais toutes les villes se fermèrent devant lui, car on redoutait sa tyrannie et sa cruauté.

À Beauvais, les bourgeois se défendirent héroïquement. Une femme qui se nommait Jeanne, comme Jeanne d'Arc, encourageait tout le monde en combattant sur les murs, une hache à la main ; aussi l'appela-t-on Jeanne Hachette. Charles le Téméraire dut reculer. Et en vain alla-t-il chercher les Anglais. Louis XI leur promit tant d'argent s'ils consentaient à signer la paix, qu'il leur parut bien plus sage de rester chez eux.



Charles le Téméraire mérita bien son nom. Il voulut conquérir la Lorraine et la Suisse. Mais les montagnards suisses l'arrêtèrent et le battirent. Les Lorrains se révoltèrent, et, comme le Téméraire était retourné à Nancy pour les châtier, ils l'attaquèrent avec tant de vigueur que ses soldats furent mis en déroute et que lui-même fut tué. On retrouva le lendemain son corps abandonné sur la neige.



Les chevaliers bourguignons de Charles le Téméraire battus par les piquiers suisses

Louis XI était débarrassé de l'ennemi qui, de nouveau, avait failli détruire et diviser le royaume français. Il passa le reste de son règne à punir les seigneurs féodaux qui, en le trahissant, avaient trahi la France, et plus d'un, par son ordre, alla se balancer au bout de la corde d'un gibet. Il rabaissa les grands, et, toujours sans batailles, par de bons traités, il réunit onze provinces à la France. Il favorisait les bourgeois, dont il s'entourait, de préférence aux nobles. Ses familiers étaient, dit-on, le médecin Coictier et Olivier le Dain.

Il vécut ses dernières années enfermé dans son château de Plessis-Lès-Tours, faisant beaucoup d'économies, car il aimait avoir toujours un gros trésor de guerre, et coiffé d'une casquette garnie d'images de plomb, comme les pauvres gens.



Le médecin Coictier préparant un remède

Quelque temps avant de mourir, il disait : « Qui ne sait dissimuler ne sait régner. » Il avait été fourbe et parfois menteur. Mais il laissait la royauté plus forte et la France plus grande.



Le vieux roi Louis XI de France craignant la mort



Paysans interrompant leur travail dans les champs pour prier sur ordre du roi



Postiers à cheval s'arrêtant à une auberge - Louis XI a instauré le premier réseau de poste français -.

17 - Charles VIII et Louis XII

À père avare, enfant prodigue. Charles VIII ne ressemblait pas à son père. Il ne rêvait que lointaines chevauchées et actions d'éclat. Et puis, on aurait dit que les Français de ce temps-là avaient, comme lui, besoin d'aventures. Aussi, dès qu'il fut majeur, s'en alla-t-il, comme pour une autre croisade, à la conquête du beau pays d'Italie. Il fut d'abord très bien reçu par les Italiens et, de victoire en victoire, arriva jusqu'à Naples. Il se voyait déjà empereur d'Orient, battant les Infidèles et délivrant la Terre sainte. Mais voilà que tout à coup les Napolitains et les Napolitaines, qui avaient commencé par le couvrir de fleurs, se révoltèrent contre lui à l'instigation des autres rois qui étaient jaloux de ses succès. Il fallut s'en aller rapidement. Et comme une grosse armée italienne voulait empêcher les Français de passer, Charles VIII, à la tête de ses soldats, pourtant bien moins nombreux, chargea les Italiens à Fornoue avec tant d'ardeur qu'ils furent bousculés et qu'ils se souvinrent toujours de la furie française.

Peu de temps après, Charles VIII, étant rentré en France, se cogna la tête si rudement contre une porte au château d'Amboise, qu'il en mourut. Comme il n'avait pas d'enfant, ce fut son cousin Louis d'Orléans qui lui succéda.

Avant d'être roi, Louis XII avait été fort remuant. Il s'était mis à la tête des seigneurs féodaux qui essayaient, à chaque changement de règne, de se débarrasser de l'autorité royale et il avait été sévèrement puni.

Devenu roi, il n'en voulut pas à ceux qui l'avaient mis en prison. Il les garda à son service et dit ce mot qui est resté fameux :

« Le roi de France ne venge pas les injures du duc d'Orléans. »

Plus tard, il les émerveilla par sa bravoure. À la bataille d'Agnadel, en Italie, comme on le suppliait de ne point s'exposer à l'endroit le plus périlleux, il répondit :

« Que ceux qui ont peur se mettent à couvert derrière moi. »

Il était, du reste, très bon pour les pauvres et déclarait :

« J'aime mieux voir les courtisans rire de mon avarice, que le peuple pleurer de mes dépenses. »

Louis XII est l'un des meilleurs rois que la France ait eus. Aussi était-il appelé le Père du peuple. Sous son règne, tout le monde fut heureux et le bénit.

Il continua les guerres d'Italie parce qu'elles étaient commencées et parce que d'autres, l'empereur d'Allemagne surtout, voulaient s'y installer à notre place. Il y eut là encore de beaux faits d'armes. Un général que vous connaissez bien s'y rendit célèbre. C'était M. de la Palice, celui qui, un quart d'heure avant sa mort, était encore en vie[9].

Sur les chemins de l'Histoire : Le château de Langeais

Aux confins de l'Anjou et de la Touraine, la forteresse de Langeais, fondée par Foulques Nerra vers l'an Mil, disputée ensuite entre les contes de Blois et d'Anjou, passa sous l'Empire Plantagenêt jusqu'à la fin du XIIème siècle. Ayant rejoint le domaine royal, elle fut encore occupée par des bandes armées pendant la guerre de Cent Ans. Si bien que Charles VII ordonna qu'elle soit abattue. Seul le donjon a été épargné, et ses vestiges sont toujours visibles dans le parc du château neuf.

Ce château neuf a été construit sur ordre par Louis XI. Mais le fait marquant de l'histoire de France qui s'est joué à Langeais, est le mariage secret de Charles VIII avec la jeune Anne de Bretagne. Le but de ce mariage était le rattachement du duché de Bretagne à la royauté française. C'est dans ce qui s'est tramé alors au château de Langeais que se trouve l'origine du mariage d'Anne de Bretagne, au décès de Charles VIII, de Louis d'Orléans, futur Louis XII…

Vivez ce mariage dans l'une des grandes salles du château de Langeais. Les mariés et la petite assistance qui y était présente, sont là. Stéphane Bern apparait dans l'angle de la pièce, et nous explique qui sont ses participants, et pourquoi se mariage s'est tenu là, dans un quasi secret.

[9] Les termes lapalissade et « vérité de La Palice » désignent une vérité de niaise évidence qui possède généralement un caractère naïf et humoristique.

18 - François Ier et Charles-Quint

Le roi qui vint ensuite s'appelait François Ier. Il était beau, brave, noble de manières, le roi des gentilshommes et un gentilhomme roi. Il avait l'amour de la gloire et de la grandeur, et il voulait que la France fût la première en tout, à la guerre comme dans les arts.



Comme nos affaires allaient mal en Italie, il voulut tout de suite frapper un grand coup. Il réunit une belle armée où brillait la fleur de la chevalerie française avec Bayard, l'illustre Chevalier sans peur et sans reproche. On passa hardiment les montagnes, par des chemins presque inaccessibles, et l'on allait tomber à l'improviste sur la Lombardie, lorsque les Suisses barrèrent le passage.

Les Suisses, qui avaient vaincu Charles le Téméraire, étaient de terribles soldats. On se battit avec eux tout un jour. Quand la nuit vint, on ne savait encore à qui serait la victoire. Tout le monde coucha sur le champ de bataille, et le roi lui-même dormit sur l'affût d'un canon. La lutte reprit au lever du soleil. Les Suisses se replièrent. La victoire de Marignan était gagnée, et François Ier se fit armer chevalier par Bayard. Après cela, il fit la paix avec les Suisses, et jamais, depuis, nous n'avons plus été en guerre avec eux.

Ils ont dit…

Après la victoire de Marignan, qu'il avait remportée sur les Suisses, François Ier dit à celui qu'on appelait le chevalier sans peur et sans reproche :

« Bayard, mon ami, je veux aujourd'hui être fait chevalier par vos mains. »

Plus tard, à Romagnano, Bayard fut blessés à mort, et comme le traître connétable de Bourbon le plaignait en passant :

« J'aime mieux être à ma place qu'à la vôtre ! » lui dit Bayard.



Il advint peu après que l'empereur d'Allemagne mourut. Et les empereurs d'Allemagne ne se succédaient pas de père en fils, comme les rois de France. Ils étaient élus par de simples députés. Le vainqueur de Marignan fut candidat, espérant enlever la couronne impériale à un prince qu'il avait des raisons de redouter, car ce Charles-Quint était le petit-fils de Charles le Téméraire, et il avait déjà beaucoup trop de royaumes en Europe, sans compter l'Amérique, que Christophe Colomb venait de découvrir.

Cependant Charles-Quint fut élu et devint empereur. Et il fut un ennemi redoutable pour la France. Il a fallu le combattre pendant de longues années.

François Ier vit le danger. Il s'inquiéta tout de suite de savoir si le roi d'Angleterre Henri VIII n'allait pas s'allier contre lui avec Charles-Quint.

Pour devenir son ami, il lui donna une grande fête au camp du Drap d'Or, ainsi nommé tant les belles étoffes, les riches cavalcades et les festins y furent à profusion. Mais Henri VIII fut jaloux que François Ier se montrât plus magnifique et plus généreux que lui, et il se tourna du côté de Charles-Quint.

Alors commença une des plus terribles attaques que la France eût subies depuis longtemps. Au nord, au sud, il fallut faire front de tous les côtés. Le chevalier Bayard fit des prodiges de valeur ; mais il fut frappé à mort dans un combat et voulut rendre le dernier soupir le visage tourné vers l'ennemi.

Quant à François Ier, il payait de sa personne. Les soldats de Charles-Quint, les Impériaux, ayant envahi la Provence, il marcha contre eux, les repoussa et les poursuivit jusqu'en Italie. Là, une grande bataille s'engagea, à Pavie, et nous fut d'abord favorable. Mais François Ier crut la victoire trop vite gagnée. Il s'élança en avant, avec tant d'impétuosité que nos canons durent se taire, de peur de l'atteindre. Bientôt, isolé au milieu de la mêlée, ses meilleurs chevaliers étant tombés autour de lui, il dut se rendre.

Comme autrefois Jean le Bon, le roi de France était prisonnier. Charles-Quint le garda longtemps et ne le relâcha que contre la promesse de lui donner la Bourgogne.

Ils ont dit…

L'année 1525, François I[er] livra à Charles Quint la désastreuse bataille de Pavie, lors de laquelle il fut fait prisonnier. Il écrivit à sa mère :

« Tout est perdu, fors l'honneur ![10] »



[10] Tout est perdu, sauf l'honneur.

Mais les Bourguignons voulurent rester Français, et une assemblée déclara que cette promesse, arrachée par la force, était nulle, car, du reste, aucune province du royaume ne pouvait être cédée à un souverain étranger.

François Ier, à qui la leçon avait servi, ne pensa plus qu'à mettre la France à l'abri d'un ennemi aussi redoutable. Il se garda de provoquer Charles-Quint. Il le reçut même très aimablement, et lui donna des fêtes aussi belles qu'au camp du Drap d'Or. Mais, en secret, il lui suscitait des ennemis et lui créait des embarras. Pour protéger son pays, il ne craignit pas de s'allier aux Turcs infidèles et aux princes protestants d'Allemagne. Car le protestantisme, ou, comme on disait, la Réforme, qui allait faire couler tant de sang en France, avait déjà gagné une partie des Allemands.

Grâce à ces alliances, la France put résister à de nouvelles attaques de Charles-Quint. Malgré tous leurs efforts, les Impériaux ne purent jamais arriver jusqu'à Paris. Charles-Quint, découragé, signa la paix. Lorsque le roi gentilhomme mourut, il put se dire qu'il laissait la France intacte et que, malgré sa puissance, l'empereur allemand n'avait pu en venir à bout.

Sur les chemins de l'Histoire : Le château de Chambord

C'est au cœur du Val de Loire, en bordure de la forêt de Sologne, que l'on trouve le plus majestueux de tous les châteaux, aussi appelé « le rêve de François Ier ». Le roi qui souhaitait, en effet, faire construire un château à sa gloire, près d'Amboise, où il a grandi, et de Blois, où il côtoyait la cours de son prédécesseur Louis XII, choisit Chambord, au cœur d'une forêt, pour assouvir sa passion pour la chasse.

Balades à pied, en vélo, ou en barque dans le vaste parc, l'ascension par le célèbre escalier à double révolution, jusqu'aux terrasses où la vue est exceptionnelle, permettent de passer une agréable journée.

19 - Henri II

Avec Charles-Quint, il pouvait y avoir une trêve, mais point de vraie paix. Le fils de François Ier, Henri II, ne tarda pas à s'apercevoir que l'orgueilleux empereur ne renonçait pas à démembrer la France. Mais Henri II eut auprès de lui un bon conseiller, le duc de Guise, prince lorrain, qui lui dit :

« Sire, n'allez pas perdre votre temps et vos peines en Italie. Si vous voulez mettre votre royaume hors d'atteinte, agrandissez-le du côté du Rhin. Il y a là des villes qui sont françaises de cœur et qui vous recevront avec joie. »

Le duc de Guise disait vrai. Dès que les soldats du roi parurent, Metz, Toul et Verdun leur ouvrirent leurs portes, car ces trois cités n'avaient été séparées de la France, comme vous vous en souvenez peut-être, que par hasard, quand les héritiers de Charlemagne s'étaient partagé son empire.

Charles-Quint entra dans une grande colère en voyant que le roi de France avait avancé vers le Rhin jusqu'à y faire boire ses chevaux. Il jura de reprendre Metz. Mais le duc de Guise se jeta dans la bataille, non moins résolu à défendre la ville jusqu'à la mort. En vain, l'empereur fit tirer sur elle quatorze mille coups de canon. En vain lança-t-il ses meilleures troupes à l'assaut. Metz résista héroïquement, disant qu'elle ne voulait pas d'un vieux goutteux comme lui. Charles-Quint dut lever le siège. Et, cette fois, il renonçait pour de bon à venir à bout de la France. Il abdiqua, se retira dans une petite maison près d'un monastère et, comme s'il eût été déjà mort, fit dire une messe et assista à ses propres funérailles.

Son fils Philippe II ne fut pas plus heureux que lui. À son tour il attaqua Henri II et fut encore repoussé.

La France avait décidément échappé à son ennemi le plus redoutable. Alors le duc de Guise fit une action audacieuse. Il avait sauvé Metz. Il entreprit de délivrer Calais, qui, depuis la guerre de Cent ans, restait à l'Angleterre. En huit jours la place tomba entre ses mains. À Londres, la reine Marie en mourut de douleur.

« Si l'on ouvrait mon cœur, disait-elle, on y lirait le nom de Calais. »

Henri II est encore un roi qui a laissé la France plus grande qu'il ne l'avait reçue.

Par malheur pour lui, il aimait trop les joutes et les tournois à la manière des anciens chevaliers. Il y était très adroit. Un jour qu'il s'était amusé à ces jeux, il voulut rompre encore une lance avec son capitaine des gardes, Montgomery. Les deux combattants s'élancèrent au galop l'un contre l'autre. Mais la lance de Montgomery se brisa sur le casque du roi et entra dans l'œil. Henri II mourut quelques jours plus tard.

Il ne laissait que de très jeunes fils dans un royaume agrandi et prospère, mais qu'allait ensanglanter une guerre civile plus terrible encore que celle des Armagnacs et des Bourguignons.



20 - Les Guerres de religion

Jusqu'alors il n'y avait eu qu'une seule religion. Ce fut une grande nouveauté lorsque des Français devinrent protestants à la suite de Calvin, d'où le nom de Calvinistes. On n'y fit pas grande attention d'abord. Mais bientôt, entre catholiques et protestants ou, comme on disait, huguenots, il y eut de grandes querelles, si violentes qu'à la fin, la France fut partagée en deux camps qui se firent la guerre, et il coula des flots de sang.

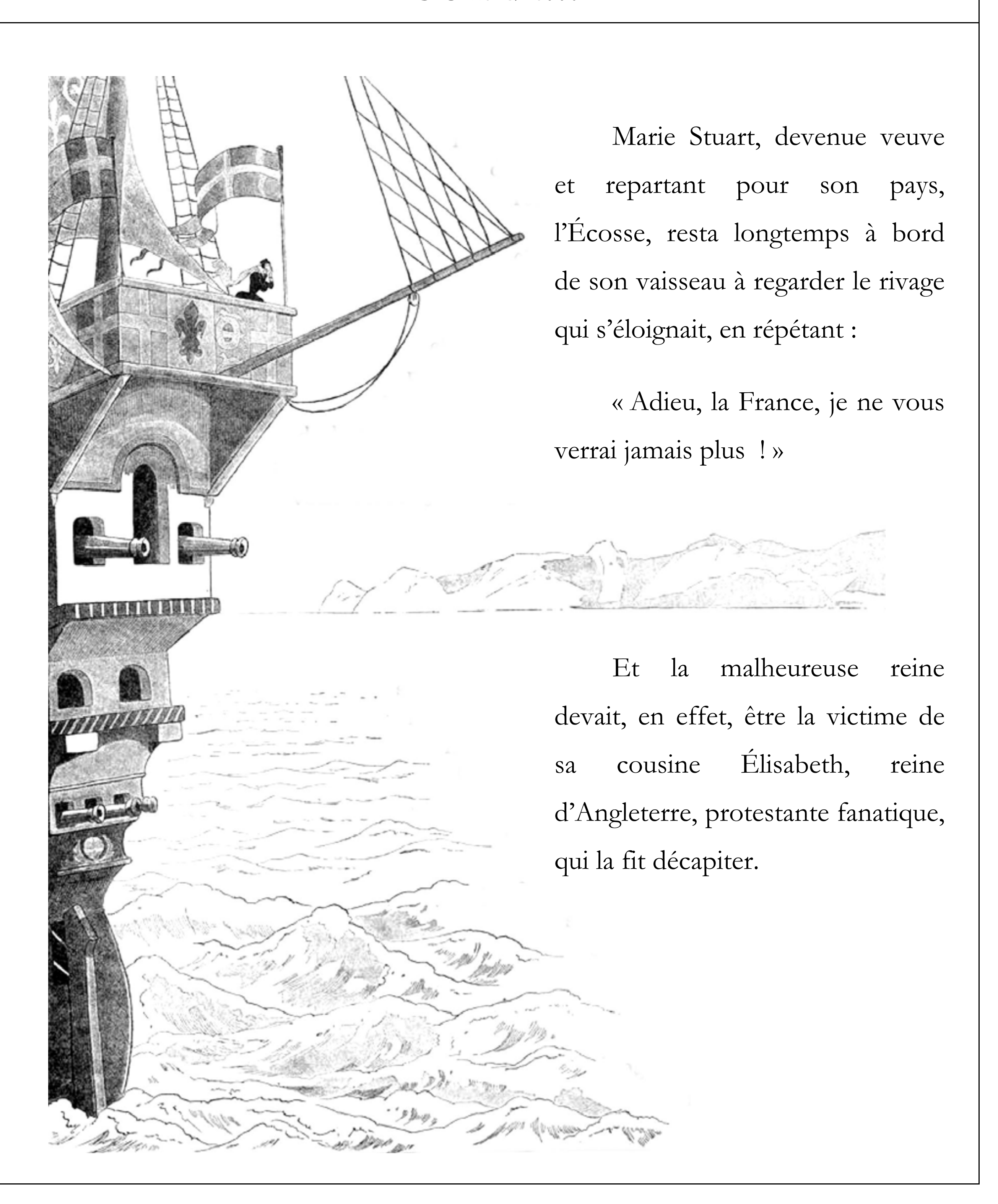
Le chef des catholiques était le duc de Guise, celui qui avait sauvé Metz et délivré Calais. Le chef des protestants était l'amiral Coligny, qui avait défendu Saint-Quentin contre les impériaux. Les fils de Henri II, qui régnèrent l'un après l'autre, n'étaient presque rien auprès de ces deux hommes, dont chacun avait presque la moitié de la France derrière lui. Ces trois rois, tous jeunes et faibles, avaient autant à craindre des Guise que de Coligny, et ils redoutaient autant la victoire de l'un que celle de l'autre.

François II n'a guère laissé d'autre souvenir que celui d'avoir eu pour femme Marie Stuart, célèbre par sa beauté.

Le frère de François II, qui lui succéda, s'appelait Charles IX. Comme il n'était pas majeur, sa mère, Catherine de Médicis, prit la régence et elle essaya, comme elle put, de tenir la balance égale entre les catholiques et les protestants. Mais les deux partis étaient trop enragés l'un contre l'autre, et chacun se plaignait comme d'une injure de ce qu'on accordait à son rival. Ils se mirent bientôt à se battre sans qu'il fût possible de dire qui avait commencé.

Un jour, le duc de Guise fut tué d'un coup d'arquebuse par un protestant fanatique. Ce crime engendra ce que les Corses appellent une vendetta, c'est-à-dire une série de vengeances qui allumaient des haines sans fin.

Ils ont dit…



Marie Stuart, devenue veuve et repartant pour son pays, l'Écosse, resta longtemps à bord de son vaisseau à regarder le rivage qui s'éloignait, en répétant :

« Adieu, la France, je ne vous verrai jamais plus ! »

Et la malheureuse reine devait, en effet, être la victime de sa cousine Élisabeth, reine d'Angleterre, protestante fanatique, qui la fit décapiter.

Charles IX, devenu majeur, se trouva donc bien embarrassé. Il n'avait pas d'antipathie pour les protestants, car sa nourrice avait même été huguenote. Il les favorisa plutôt, et il y en avait un grand nombre à sa cour, ce qui irrita fort les catholiques, que commandait Henri de Guise, le Balafré, fils de celui qui avait été assassiné. Ils intimidèrent le roi au point de le décider à profiter de la présence à Paris de tant de protestants pour les massacrer tous. C'est ce qui eut lieu dans la terrible nuit de la Saint-Barthélémy, où il en fut égorgé plus de deux mille, leur maison ayant été d'avance marquée d'une croix blanche. L'amiral de Coligny fut frappé l'un des premiers. Il fut tué dès que le tocsin sonna, et son corps jeté par la fenêtre aux pieds du duc de Guise.

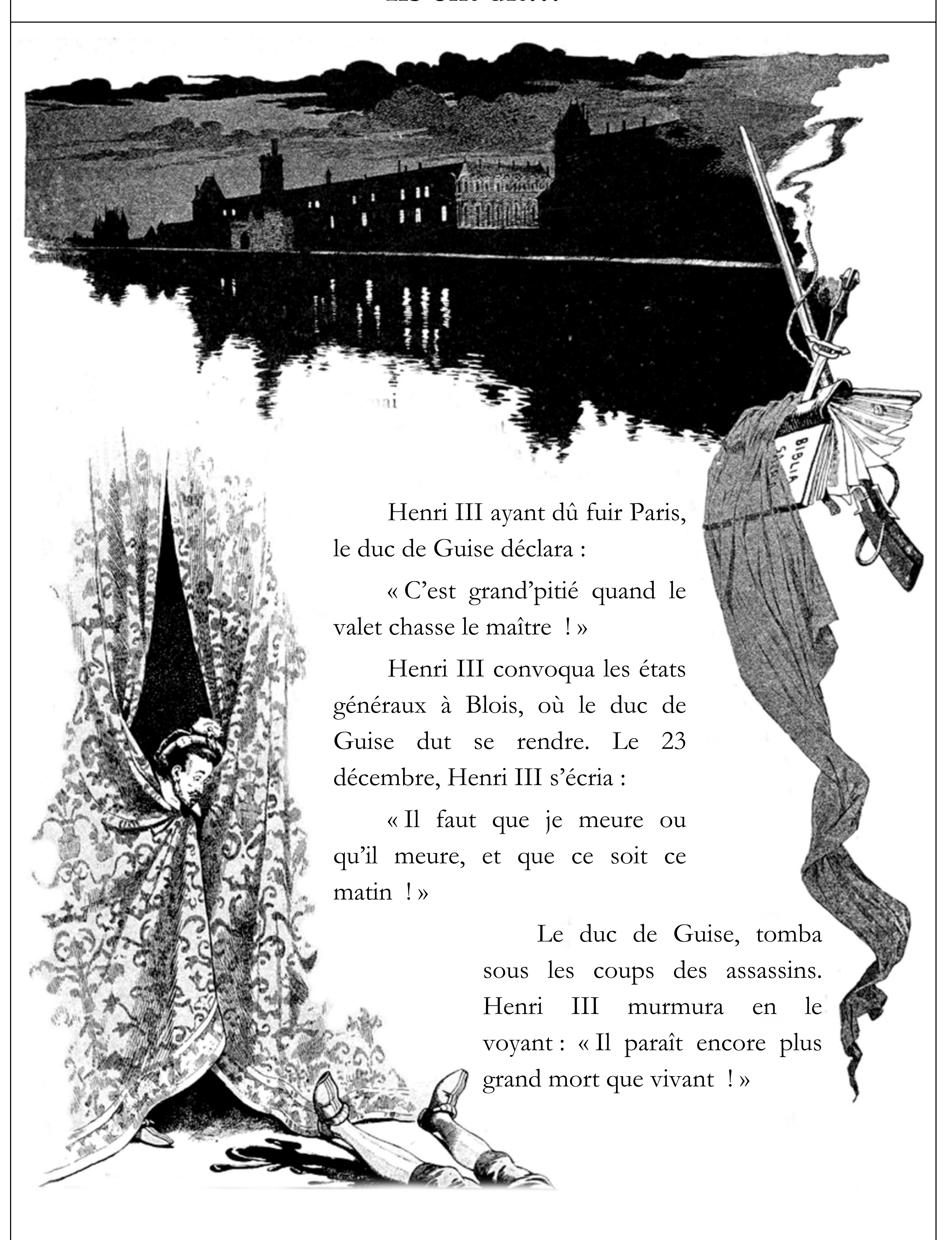
Charles IX mourut deux ans plus tard, rongé, dit-on, par le remords que lui avait laissé la nuit sanglante de la Saint-Barthélémy.

Et il y avait encore un frère, qui fut Henri III. Cependant Henri III n'avait pas d'enfant et ne devait pas en avoir. À qui, après lui, passerait la couronne ? À un cousin éloigné, descendant de saint Louis, Henri de Bourbon, roi de Navarre, le futur Henri IV. Mais ce prince était protestant. À l'idée qu'un prince protestant pût devenir roi de France, les catholiques se révoltèrent et ils formèrent une Ligue, dont le duc de Guise fut le chef, et qui ne devait pas désarmer tant que Henri IV ne se serait pas converti à la religion catholique.

Cependant Henri III ne céda pas et continua à soutenir que, selon la loi salique, toujours suivie dans le royaume, son héritier devait être son plus proche parent, son cousin Henri de Bourbon. Alors commença une autre guerre civile, celle de la Ligue catholique contre le roi de France, qui fut chassé de Paris après la Journée des Barricades. Henri III, voyant que le duc de Guise devenait plus puissant que lui, résolut de le faire tuer.

« Il n'oserait, » dit Guise, qui se croyait au-dessus de toute atteinte. Pourtant il tomba, au château de Blois, percé de coups de poignards. Le roi de France avait fait tuer le « roi de Paris ».

Ils ont dit…



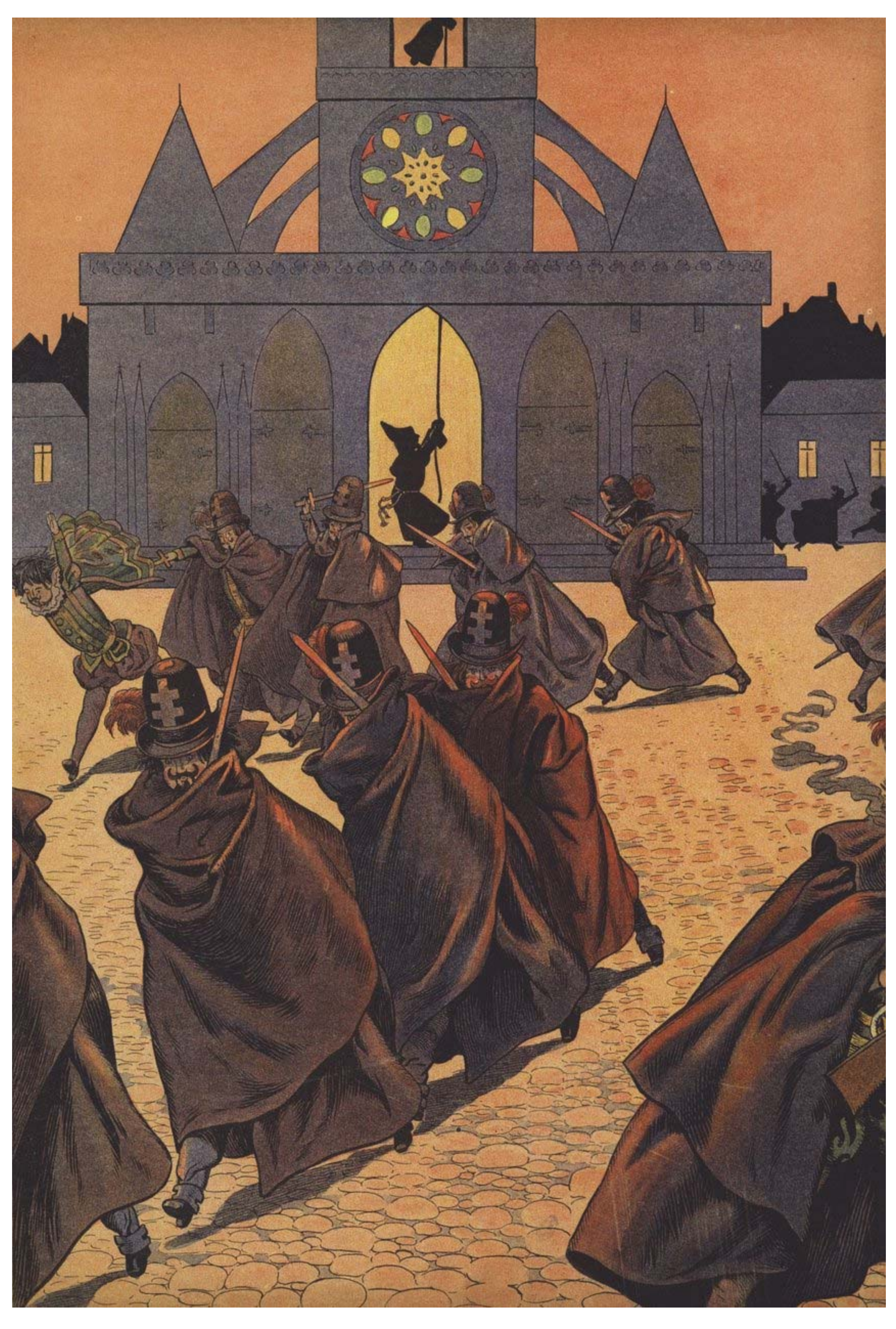
Henri III ayant dû fuir Paris, le duc de Guise déclara :

« C’est grand’pitié quand le valet chasse le maître ! »

Henri III convoqua les états généraux à Blois, où le duc de Guise dut se rendre. Le 23 décembre, Henri III s’écria :

« Il faut que je meure ou qu’il meure, et que ce soit ce matin ! »

Le duc de Guise, tomba sous les coups des assassins. Henri III murmura en le voyant : « Il paraît encore plus grand mort que vivant ! »



Massacre de la Saint-Barthélémy

« Ce n’est pas tout de tailler, mon fils, il faut recoudre, » dit alors Catherine de Médicis. Et elle avait raison, car la Ligue fut plus que jamais ennemie de Henri III, au point de vouloir nommer un autre roi à sa place.

Accompagné du roi de Navarre, il assiégea Paris. Il était à Saint-Cloud la veille du jour où il devait donner l’assaut, lorsqu’un moine ligueur, Jacques Clément, parvint jusqu’à lui et le poignarda. Le dernier des Valois avait disparu.

En mourant, Henri III dit encore que, protestant ou non, son seul et véritable héritier était le roi de Navarre, Henri IV.



Procession de la Ligue

Sur les chemins de l’Histoire : La citadelle de Brouage, en Saintonge

Au Moyen Âge, Brouage était la capitale européenne de « l’or blanc » : le sel, denrée précieuse, car s’était le seul moyen de conserver les aliments tels que les viandes, les poissons et les fromages. Réputé pour sa qualité, le sel de Brouage était convoité à travers l’Europe, notamment par les pêcheurs de morue de Terre Neuve. Riche et prospère, la cité devint le port maritime le plus important d’Europe, accueillant plus de 200 bateaux par jour en provenance de toute la France, mais aussi des Pays Bas, d’Angleterre et de Scandinavie.

Élevée au rang de ville royale par Henri III, puis transformée en place forte, ceinte de remparts, par Richelieu, le lieu reste aujourd’hui chargé d’histoire.

21 - Henri IV

Henri de Bourbon était bien roi, mais toute une partie de la France ne le reconnaissait pas et se fût fait hacher plutôt que d'accepter un roi protestant.

Il fallut donc qu'Henri IV conquît son trône, et il fut dans la cruelle nécessité de commencer son règne en faisant la guerre à des Français.



Henri IV, en guerre, établit son camp près de Dieppe avec son artillerie.[11]

Heureusement, il avait deux qualités qui ont toujours plu à la France : le courage et la bonne humeur. C'est ce qui l'a rendu le plus populaire de nos rois, alors qu'au commencement on ne voulait pas de lui. Les gens de la Ligue comptaient bien le battre, car c'est à peine si, à ce moment, un Français sur six était pour le roi, et ses troupes n'étaient pas bien nombreuses.

Mais il les réconfortait par sa vaillance, et, même dans les pires circonstances, il avait le mot pour rire. Après la victoire d'Arqués, il écrivait à son ami Grillon :

« Pends-toi, brave Grillon. Nous nous sommes battus et tu n'y étais pas. »

---

[11] C'est en septembre 1589 qu'eut lieu cette bataille sanglante qui dura une semaine, entre le Roi Henri IV et ses 8 000 soldats, et le Duc de Mayenne – chef de la Ligue catholique –, aidé d'une armée de 35 000 hommes !

Ils ont dit…

À Ivry, il se trouva devant une armée de ligueurs plus nombreuse et mieux équipée que la sienne. Alors il dit à ses soldats :

« Gardez bien vos rangs. Et si vous perdez enseignes, cornettes ou guidons, ce panache blanc que vous voyez en mon armet vous en servira, tant que j'aurai goutte de sang. Suivez-le. Si vous le voyez reculer, je vous permets de fuir. »

Et la victoire fut encore à Henri IV.



Alors il alla, comme Henri III, assiéger Paris, où les ligueurs étaient plus furieux que jamais et résistèrent comme des forcenés, quoique bientôt ils n'eussent plus rien à

manger. Compatissant, Henri IV laissait parfois passer des vivres pour les Parisiens, car il ne leur en voulait pas. Il savait aussi que les partisans de la Ligue étaient divisés et que les uns voulaient mettre sur le trône un étranger, l'Espagnol Philippe II, ce que les autres repoussaient avec horreur. Mais l'entêtement de Paris prouvait à Henri IV qu'il ne pourrait être vraiment roi de France tant qu'il serait protestant.

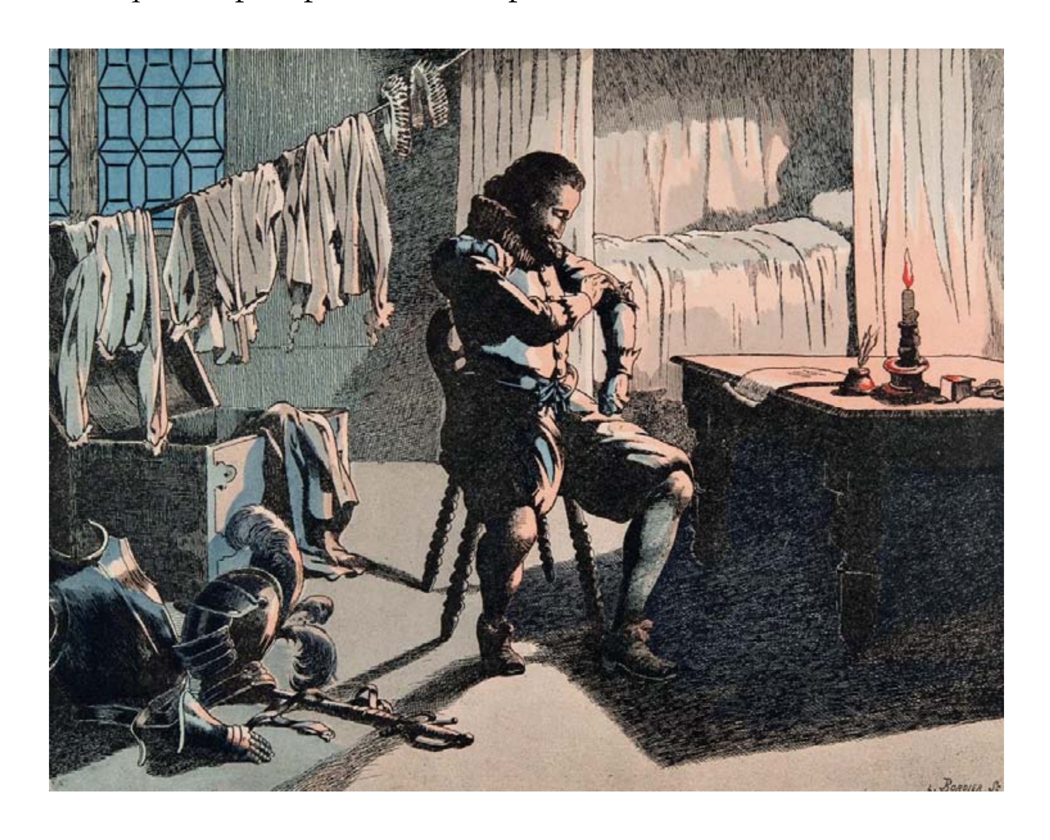
Il comprit que presque tous les catholiques, fatigués de la guerre civile, se rallieraient à son panache blanc s'il abjurait la religion réformée. C'est ce qu'il se décida à faire, et l'on raconte qu'il prononça alors le mot fameux :

« Paris vaut bien une messe. »

S'il ne l'a pas dit, le subtil Béarnais était bien capable de le penser. Une fois qu'il fut devenu catholique, Paris ne tarda pas à lui ouvrir ses portes, et l'on cria sur son passage : « Vive la paix ! Vive le roi ! » Alors il fut vraiment le roi, et il donna la paix.

Il y avait beaucoup à faire dans le royaume.

De longues années de guerre civile avaient tout dévasté. On était pauvre, et le roi lui-même disait que ses pourpoints étaient percés au coude.





Le roi Henri IV donne de l'argent aux pauvres

Henri IV voulut que la France redevînt riche et dit qu'il ne serait content que quand tout le monde pourrait mettre la poule au pot tous les dimanches. Il y travailla avec son ministre Sully, celui qui disait que labourage et pâturage sont les deux mamelles de la France. Et bientôt, en effet, la France redevint si riche, qu'on n'eût pas dit que naguère elle était couverte de ruines.

Il restait aussi à réconcilier les catholiques et les protestants, ou du moins à les faire vivre en paix les uns à côté des autres. C'est ce qu'il obtint par l'Édit de Nantes. Aucun des deux partis n'en fut d'ailleurs satisfait, mais ils évitèrent de se battre.

La France fut reconnaissante à Henri IV de lui avoir rendu la tranquillité et la prospérité. Elle a retenu ses bons mots et son juron familier, qui était :

« Ventre-saint-gris ! »[12]

---

[12] Probablement dérivé par déformation de Vendredi-Saint ou de ventre du Saint-Esprit, modifié pour éviter le blasphème. Il pourrait également faire allusion aux frères Gris, donc à saint François.

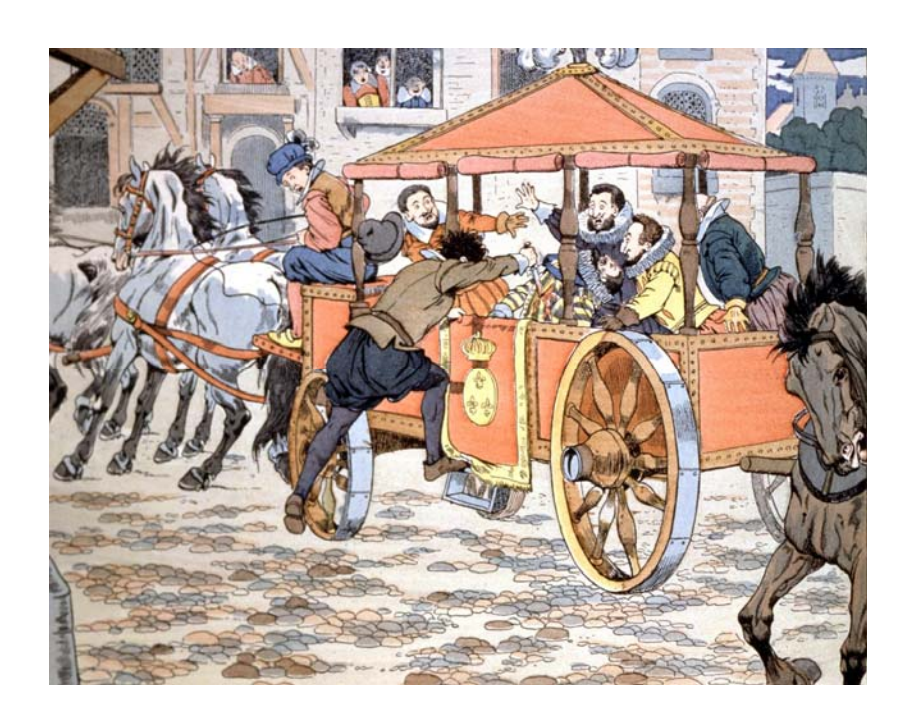


Le roi Henri IV observe le repas d'une famille de paysans et veut améliorer leurs conditions de vie.

La France n'a jamais oublié ce « roi vaillant », qui, comme le dit la chanson, eut « le triple talent, de boire et de se battre, et d'être un vert-galant ».

Il s'apprêtait à faire encore de grandes choses, lorsque, par un immense malheur, il fut assassiné.

Un jour qu'il sortait du Louvre pour aller voir son ami Sully, son carrosse fut arrêté rue de la Ferronnerie par un embarras de voitures. Un fanatique, Ravaillac, qui avait depuis longtemps le dessein de le tuer, l'avait suivi. Il monta sur une borne et, avec un grand couteau qu'il avait affilé lui-même, il frappa le roi au cœur.



Ravaillac fut condamné à être écartelé. Et le peuple de Paris, se mettant à la place des chevaux, tira lui-même les cordes qui rompirent les membres de l'assassin. Son corps fut ensuite brûlé, et les cendres jetées au vent.



La France, représentée par une femme portant une cape noire, pleure la mort du roi Henri IV.

Ils ont dit…

Dans l'intimité, le roi s'amusait à faire chevaucher ses enfants sur son dos. Un diplomate le surprit pendant cet exercice familier :

« Monsieur l'ambassadeur, êtes-vous père ? » se contenta de lui dire Henri IV en riant, sûr, de la sorte, de se voir compris.



Sur les chemins de l'Histoire : Le château de Nérac, en Albret

C'est dans le château de Nérac que vécut Marguerite de Navarre, sœur de François Ier. Jeanne d'Albret, sa fille, était également sensible aux idées de son temps et se convertit au protestantisme. C'est là que son fils, Henri III de Navarre, futur roi Henri IV, passa son enfance et vécut une dizaine d'années avec sa première épouse, Marguerite de Valois, dite la Reine Margot, fille d'Henri II et de Catherine de Médicis.

Marguerite de Valois est à l'origine de la création de l'allée des 3000 pas, dans le parc de la Garenne, le long de la Baïse. Cette allée, ponctuée au fil des ans de nouvelles fontaines, était alors ceinte de murs et accessible depuis le château au moyen d'un pont, et était la promenade favorite des dames de la Cour.

La demeure royale abrite un musée consacré à Henri IV et à la famille d'Albret, mais aussi à l'art de vivre à la Renaissance.



Éducation au XVIème siècle : le jeu de paume.

22 - Louis XIII et Richelieu

Henri IV était mort trop tôt, car son fils, Louis XIII, n’avait que neuf ans. et il n’y avait pas assez longtemps que l’ordre était rétabli dans le royaume pour que tout le monde consentît à obéir à la régente Marie de Médicis et à son petit garçon. Aussi, comme il était arrivé déjà tant de fois, les seigneurs féodaux se révoltèrent contre le pouvoir royal. Et les protestants, de leur côté, trouvant que l’Édit de Nantes ne leur accordait pas assez, étaient tout près de former une espèce de République, ou, comme on disait alors, un État dans l’État. Il s’en fallut de peu qu’on ne retombât dans les guerres de religion.

Heureusement, Louis XIII rencontra un grand ministre, le cardinal de Richelieu. Et il le garda toujours auprès de lui, malgré les jaloux et les envieux qui essayaient de lui faire croire que le cardinal était plus puissant que le roi.

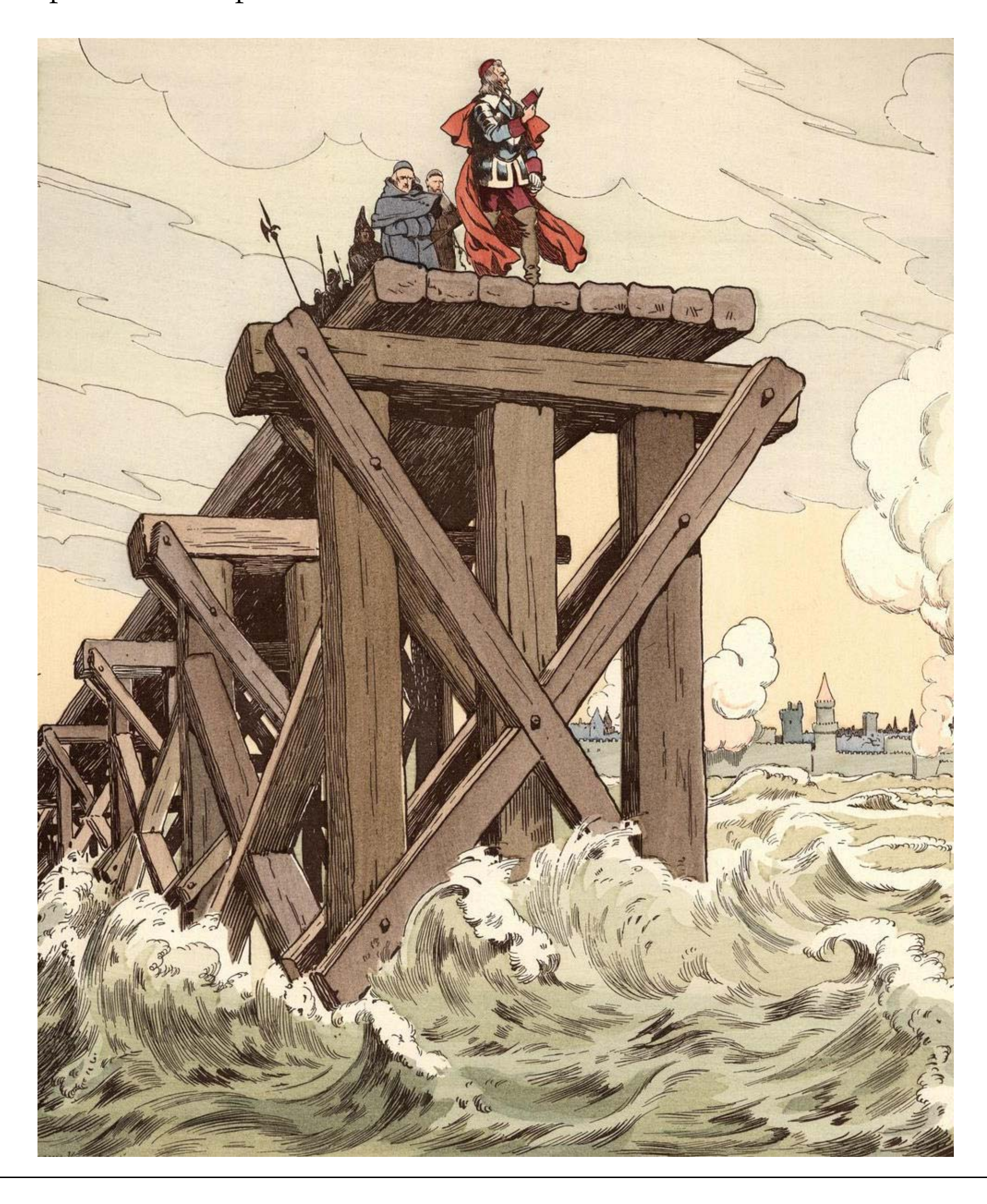
Richelieu ne voulait que la grandeur de la France, et c’est pourquoi Louis XIII ne consentit jamais à se séparer de lui. Pour que la France fût grande, il ne fallait plus que personne fût indiscipliné. Il n’hésita pas à faire couper la tête aux nobles qui conspiraient. Il envoya même à l’échafaud de jeunes gentilshommes qui, malgré la défense du roi, persistaient à se battre en duel. C’était à la mode, et, pour un oui, pour un non, on se donnait de beaux coups d’épée, qui, pensait Richelieu, eussent été mieux employés ailleurs. Deux duellistes furent ainsi décapités, quoiqu’ils fussent de très bonne famille. Richelieu et Louis XIII, pour l’exemple, refusèrent de leur faire grâce, et cette mode meurtrière cessa.

Quant aux protestants, pour les ramener à l’obéissance, il fallut une guerre. Leur place la plus forte était la Rochelle, d’où ils recevaient par mer du secours des Anglais. Richelieu alla assiéger la Rochelle, et, pour empêcher les navires anglais d’approcher, il fit boucher le port par une digue géante qui demanda de longs mois de travail. La Rochelle dut se rendre, et les protestants se soumirent dans le reste du royaume.

Ils ont dit…

Richelieu se tenait souvent sur la digue gigantesque qu'il avait fait bâtir pour bloquer l'accès à la ville de La Rochelle par la mer. Un Quinte-Curce[13] à la main, il avait coutume de dire :

« Les brouillards sont très grands sur la France, mais le soleil les dissipera et les plus opiniâtres l'emporteront. »



[13] Quinte-Curce est un historien romain qui a vécu probablement au Ier siècle après Jésus-Christ. On appelle aussi Quinte-Curce un livre écrit par cet historien.

Il était temps, car la France allait courir de nouveau le danger auquel elle avait échappé par la défaite de Charles-Quint. L'empereur germanique redevenait trop puissant et bientôt il serait le maître de tous les pays qui nous entouraient, ayant battu tour à tour ceux qui s'opposaient à sa domination. Richelieu entra dans la lutte à son heure. L'empereur, ayant vaincu les Danois puis les Suédois, croyait écraser sans peine les princes allemands réformés, lorsque la France vint au secours de ceux-ci. Preuve que si Richelieu avait combattu les protestants en France, ce n'était pas à cause de leur religion, mais parce qu'ils s'étaient révoltés.

L'empereur d'Allemagne sortait de la maison d'Autriche comme Charles-Quint, et tout le monde en France comprit que la lutte qu'entreprenait Richelieu était une grande lutte nationale. Le danger fut bien senti le jour où les Espagnols arrivèrent jusqu'en Picardie. Mais nos généraux repoussèrent peu à peu l'ennemi jusqu'au milieu de l'Allemagne.

Du reste, le cardinal n'avait pas recours seulement à la guerre, mais aussi à l'adresse. Aidé de son confident, le Père Joseph, qu'on appelait son Éminence grise, il joua tous les mauvais tours qu'il put. Un jour l'empereur en colère finit par s'écrier : « Un pauvre capucin a mis dans son capuchon six bonnets d'Électeurs ![14] »

Quand Richelieu mourut, la maison d'Autriche était bien près d'être vaincue. Le cardinal avait tenu la promesse qu'il avait faite à Louis XIII, celle de défendre la France et de la rapprocher des anciennes limites de la Gaule, ce qu'il appelait, rendre « notre pré carré ». À son lit de mort, Richelieu répondit à son confesseur qui lui demandait s'il pardonnait à ses ennemis :

« Je n'en ai jamais eu d'autres que ceux de l'État. »

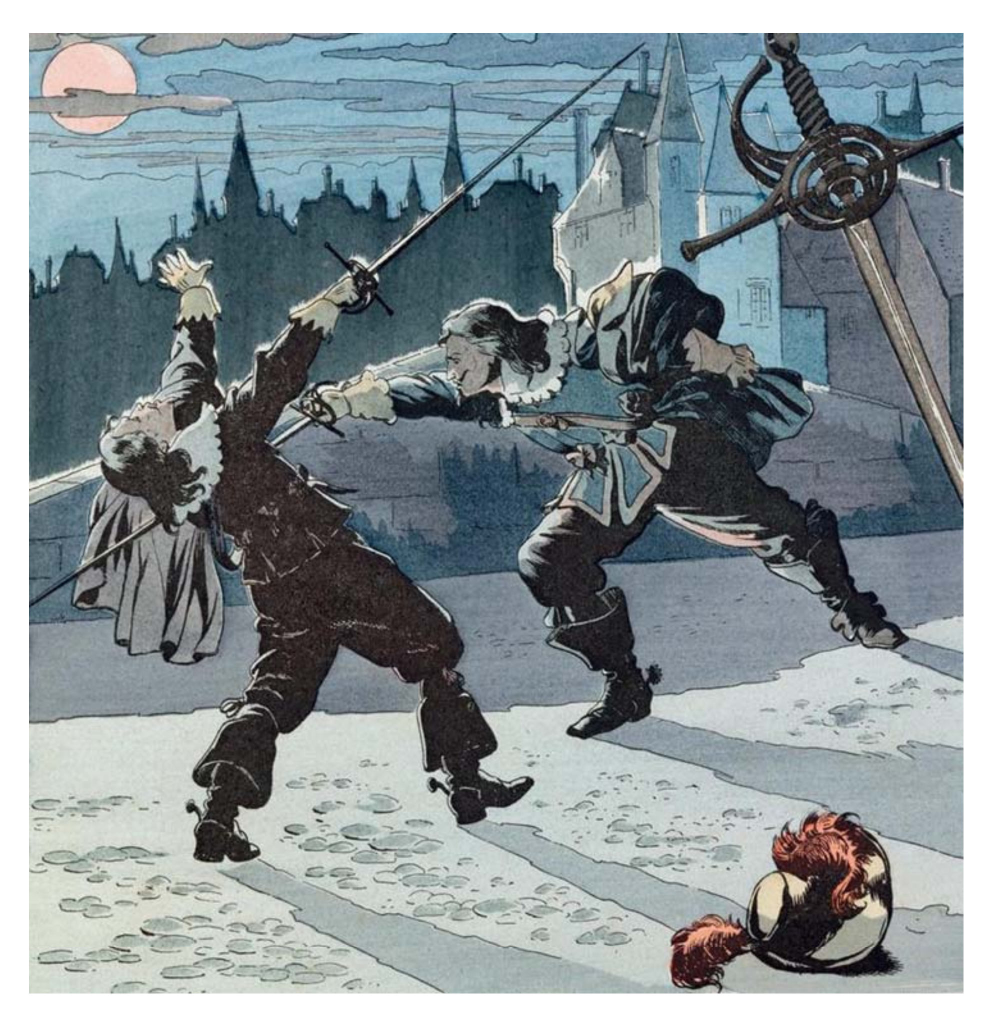
Louis XIII mourut six mois après son ministre, le plus grand peut être que la France ait eu. On eût dit que tous deux étaient inséparables.

[14] Le Père Joseph avait mené les tractations avec les Électeurs catholiques dressés contre l'empereur.

Sur les chemins de l'Histoire : La ville et le parc de Richelieu

Richelieu a fait construire, à l'emplacement de la propriété familiale, au carrefour de la Touraine, de l'Anjou et du Poitou., un vaste château, reflet de sa grandeur et une ville nouvelle, à proximité, pour y loger sa cour. Ce chantier titanesque préfigurait le chantier de Versailles.

La ville de Richelieu est un exemple unique en France d'urbanisme du 17ème siècle, remarquablement conservée, aujourd'hui site classé. On y trouve notamment sa Grande Rue, bordée de 28 hôtels particuliers, sa halle et son église du 17 ème siècle, ses remparts, son parc abritant les vestiges du château.



Duel entre un mousquetaire et un garde du cardinal

23 - Mazarin et la Fronde

Cette fois encore, le roi était un enfant. Mais cet enfant devait être le grand roi Louis XIV. Et sa mère, Anne d'Autriche, devint régente. Et, comme sous toutes les régences, il y eut des troubles dans le royaume.

Il y avait alors un ministre que Richelieu lui-même avait recommandé à Louis XIII. Mazarin était aussi cardinal, et il était Italien de naissance. Il avait même gardé l'accent de son pays et il prononçait les « u » comme des « ou » et les « j » comme des « z ». Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir le cœur français et de travailler au bien de la France. On peut seulement lui reprocher d'avoir trop aimé l'argent et les richesses.

Mazarin continua la lutte contre l'empereur allemand. Et il fut aidé par deux grands généraux. L'un s'appelait Condé et l'autre Turenne. Condé, à vingt-deux ans, battit à Rocroy la redoutable infanterie espagnole. Turenne entra victorieusement jusqu'en Allemagne et fit trembler l'empereur, qui finit par signer la paix. Cette paix de Westphalie est la plus glorieuse et la meilleure que la France ait signée, parce que, pendant cent cinquante ans, elle a mis notre pays à l'abri des invasions allemandes.

Mais les Français n'en tinrent pas compte à Mazarin. Ils lui reprochaient d'être étranger. Ils lui en voulaient de faire payer des impôts. Et, un jour, une révolte éclata à Paris.

Cette révolte s'appela la Fronde, du nom que portait le jeu favori des petits garçons d'alors. Pourtant la Fronde ne fut pas tout à fait un jeu d'enfants. On s'y amusa sans doute à faire des mazarinades, c'est-à-dire des écrits injurieux et des chansons contre le premier ministre :

Un vent de fronde
S'est levé ce matin.
Je crois qu'il gronde
Contre le Mazarin.

Ils ont dit…



Mazarin, devant la campagne de railleries, de chansons et de pamphlets dirigée contre lui, disait tranquillement :

« Qu'ils chantent, pourvu qu'ils payent ! »

Mais cette révolte faillit devenir une révolution. Le Parlement s'en mêla. Des barricades furent élevées dans les rues. Un jour, le bruit ayant couru que la régente allait s'échapper, des insurgés vinrent s'assurer que son fils était toujours là. Le petit roi les vit penchés sur son lit et le dévisageant à la lueur des torches. Louis XIV se souviendra toujours de cette nuit-là, comme il se souviendra d'avoir couché dans des draps troués et même sur la paille, à Saint-Germain, lorsque la régente dut fuir Paris.

On se battit encore entre Français, mais dans un tel désordre et avec une telle légèreté, que Condé et Turenne eux-mêmes furent un moment du côté des rebelles. Et ces rebelles n'étaient pas seulement des hommes du peuple, des bourgeois et des juges du Parlement ; c'étaient aussi des princes et des princesses, des grands seigneurs et des grandes dames. Le duc de Beaufort se faisait appeler le roi des Halles. Au combat du faubourg Saint-Antoine, la Grande Mademoiselle, cousine du roi, tira elle-même le canon sur l'armée royale. On jouait à la fronde comme on aurait joué au ballon.

Bientôt les bourgeois se lassèrent de payer les frais du jeu, qu'ils trouvaient de moins en moins amusant. Mazarin, qui avait cru prudent de s'éclipser, revint à Paris. Malgré les mazarinades, il n'avait pas mal travaillé pour la France, puisqu'il avait terminé la guerre avec l'Espagne et signé la paix des Pyrénées, aussi bonne que la paix de Westphalie.

Bientôt Mazarin mourut. Alors Louis XIV devint vraiment roi, et un grand roi.

24 - Louis XIV, le Roi Soleil

Louis XIV le prouva bientôt, alors que, très jeune encore, il était rentré à Paris après la Fronde. Le parlement ayant opposé quelque résistance pour enregistrer un nouvel impôt, le jeune monarque parut en séance, dit-on, en tenue de chasse, et l'admonesta vivement. Il défendit à l'assemblée de se réunir de nouveau, la déclarant inutile et dangereuse, et résuma sa pensée en ces mots : « L'État, c'est moi. »

On sut qu'à l'avenir il y aurait quelqu'un pour commander. Et la France en fut très contente, car elle avait beaucoup souffert des méfaits des frondeurs et elle ne tenait pas à recommencer. C'est pourquoi Louis XIV a eu tant d'admirateurs. Et les grands écrivains de son siècle, La Fontaine, Racine, Boileau, Molière, ont tous fait son éloge. Louis XIV ne voulait pas non plus que quelqu'un fût plus puissant que le roi. Avec lui, les grands seigneurs n'osèrent plus bouger, et, au lieu de se révolter, vinrent lui faire leur cour. À partir de ce moment-là, on n'entendit plus parler des féodaux.

Et Louis XIV ne voulait pas davantage que des financiers devinssent trop riches aux dépens du pays. Il y en avait un qui avait gagné tant d'argent, qu'il en avait plus que le roi lui-même. Et Fouquet était si fier qu'il se croyait au-dessus du roi, si orgueilleux qu'il avait pris pour devise : « Où ne monterai-je pas ? » Un jour, il donna dans son château de Vaux une fête si magnifique, que c'était lui qui semblait être le premier en France. Louis XIV, qu'il avait invité comme pour l'humilier, jura « qu'il ferait rendre gorge à ces gens-là ». Quelques jours après la fête de Vaux, Fouquet fut arrêté et condamné à la prison perpétuelle.

Ce fut une leçon donnée aux vaniteux, et tout le monde se tint pour dit qu'il n'y avait qu'un maître en France. Louis XIV voulut que son règne fût le plus brillant qu'on eût encore vu. Il y réussit, car on parle encore du siècle de Louis XIV comme de celui où, en toutes choses, la France fut à la tête des nations. Il n'y eut jamais tant d'écrivains célèbres. Les livres qu'ils ont écrits sont restés comme des modèles, et ce sont encore ceux qu'on fait lire dans les classes et où les Français apprennent à bien parler leur langue.



Jean de La Fontaine s'adressant à une jeune fille.
Autour d'eux, des animaux présents dans les fables du poète.

Pour bien montrer la grandeur de son règne, Louis XIV voulut avoir son palais à lui. Délaissant le Louvre, que ses prédécesseurs avaient habité, il construisit le château de Versailles. Et son ministre Colbert, qui était économe, lui reprochait souvent cette grande dépense.

Colbert était fils d'un drapier de Reims dont la boutique avait pour enseigne : « Au Long-Vêtu ». C'était un bourgeois, comme beaucoup de ministres de la Monarchie. Tandis que le roi mettait de l'ordre dans le royaume, il en mettait, lui, dans les finances. C'est pourquoi Versailles lui arrachait tant de soupirs. Le roi le laissait soupirer.



Le Roi Soleil, Louis XIV

On a peine à s'imaginer que, dans la grandeur à laquelle elle était arrivée, la France ne fût pas encore complète. Elle l'était si peu, que de grandes villes comme Lille, Strasbourg, Besançon, n'en faisaient pas partie. Aussi, continuant l'œuvre de ses ancêtres, Louis XIV eut pour ambition de rendre à la France les frontières qui avaient été celles de la Gaule et qu'elle avait perdues depuis si longtemps.

Quand on parle des conquêtes de Louis XIV, il faut donc se dire que, sans ces conquêtes-là, la France compterait aujourd'hui plusieurs départements de moins.

Il commença par la Flandre, qui appartenait alors à l'Espagne, comme si les Espagnols eussent eu le droit de posséder Lille et Douai, qui sont très loin de Madrid. Louis XIV revendiqua cette province comme la dot de sa femme Marie-Thérèse. Ce fut une vraie promenade, et cette belle province fut conquise presque sans batailles.

Mais les autres pays furent jaloux, surtout la Hollande. Les Hollandais ayant formé une ligue contre Louis XIV pour l'empêcher de garder la Flandre et la Franche-Comté, qu'il avait également conquise, le roi envahit leur pays et passa lui-même le Rhin avec son armée. Mais la Hollande est aussi appelée les Pays-Bas, parce qu'elle est en effet plus basse que la mer. Avec un héroïsme digne d'admiration, les Hollandais n'hésitèrent pas à ouvrir leurs écluses, et une vaste inondation fit reculer les Français, vaincus non par le fer et par le feu, mais par l'eau.

Alors il se forma contre Louis XIV une première coalition qui réunit contre lui près de la moitié de l'Europe. Elle voulait lui reprendre ce que la France avait acquis depuis Richelieu et défaire notre « pré carré ». Parmi nos ennemis, on retrouvait l'empereur allemand, avide de prendre sa revanche des traités de Westphalie. On rencontrait aussi pour la première fois la Prusse et les Prussiens.

Louis XIV tint tête à tous. Il avait encore pour généraux Condé et Turenne, qui furent vainqueurs partout. Un moment, pourtant, les Impériaux envahirent l'Alsace. Mais Turenne les repoussa si bien qu'il franchit le Rhin. Il était à la veille de remporter une grande victoire, lorsqu'en examinant les positions de l'ennemi, s'étant trop avancé, il fut frappé par un boulet en pleine poitrine et tomba entre les bras de son fils. Ses soldats le pleurèrent comme un père, et les Français comme un héros.

Ils ont dit…

Louis XIV, à Versailles, alors qu'il attendait ses carrosses, et les voyant arriver à l'heure prévue, dit :

« J'ai failli attendre ! »



Cependant la guerre se termina à notre avantage, et la France y gagna encore la Franche-Comté avec Besançon. Ensuite, Louis XIV décida de réunir au royaume Strasbourg et quelques autres villes de l'Est, au nom des traités qui venaient d'être signés.

Ces nouvelles extensions réveillèrent la jalousie de l'Europe. Il se forma contre la France une nouvelle coalition, encore plus redoutable que la précédante, car, cette fois, l'Angleterre en faisait partie. Et, en même temps, Louis XIV commit une faute. Ce fut la révocation de l'Édit de Nantes. Les protestants perdaient le droit de pratiquer leur religion. En très grand nombre, plutôt que de se convertir, ils préférèrent quitter la France, qui perdit ainsi beaucoup d'hommes actifs et industrieux qui allèrent porter à l'étranger, et surtout en Prusse, leurs métiers et aussi leurs rancunes. Lorsque Louis XIV s'aperçut de son erreur, il était trop tard. Mais il faut dire aussi que tout le reste de la France l'avait poussé à révoquer l'Édit de Nantes et l'en avait loué comme l'une de ses plus belles actions.

Ce fut encore une grande guerre sur terre et sur mer, que celle de la ligue d'Augsbourg. La France fut attaquée partout, mais partout elle porta la guerre chez l'ennemi. Si Tourville perdit ses vaisseaux à la bataille navale de la Hougue, Jean-Bart et Duguay-Trouin firent aux Anglais une rude guerre de corsaires. Sur terre, Catinat et le maréchal de Luxembourg remportèrent de grandes victoires. Après celle de Nerwinden, Luxembourg rapporta à Paris tant de drapeaux, qu'on l'appela le tapissier de Notre-Dame.

Deux fois la France avait résisté à l'Europe. Elle allait lui résister encore une fois dans la guerre de succession d'Espagne.

Le roi d'Espagne était mort sans enfants et il avait laissé sa couronne au duc d'Anjou, le petit-fils de Louis XIV. Celui-ci savait bien que, s'il acceptait cet héritage, l'Europe lui en voudrait beaucoup. Mais si on le refusait, un prince allemand régnerait à Madrid, comme sous Charles-Quint. La France aurait un ennemi derrière les Pyrénées. Après avoir bien hésité, Louis XIV accepta le testament.

En annonçant que le duc d'Anjou devenait roi d'Espagne, sous le nom de Philippe V, il dit :

« Il n'y a plus de Pyrénées. »

En effet, depuis ce temps, les Bourbons ont régné sur l'Espagne, qui a cessé d'être notre ennemie. Mais comme Louis XIV l'avait prévu, il eut encore à soutenir une grande guerre contre l'Europe, et la France eut tant d'adversaires à combattre à la fois, qu'ils purent croire qu'elle succomberait. Un moment elle fut même tout près d'être envahie, après la défaite d'une de nos armées à Malplaquet. Le chemin de Paris était ouvert. Mais bientôt, à Denain, le maréchal de Villars remporta une grande victoire après laquelle la paix fut signée.

Louis XIV gardait toutes ses conquêtes. Son petit-fils régnait sur l'Espagne, au lieu que ce fût un prince allemand. Ce long règne de soixante-dix ans avait connu à la fin des heures sombres. Mais il s'achevait dans la gloire.

Pourtant, à son couchant, le Roi-Soleil était bien triste, car la mort était venue lui prendre presque tous ses enfants. Lorsqu'il mourut, en 1715, il ne restait plus, pour lui succéder, que son arrière-petit-fils, Louis XV, qui avait cinq ans.



Portrait du roi Louis XIV avec sa devise en latin :
Nec pluribus impar - À nul autre pareil -.

Sur les chemins de l’Histoire : Les fortifications Vauban charentaises

Autre personnage important sous le règne de Louis XIV : Vauban, ingénieur et architecte militaire. Il conçut ou améliora une centaine de places fortes pour protéger la France par une « ceinture de fer », qui resta inviolée durant tout le règne de Louis XIV.

Si le Nord et l’Est furent l’objet d’un soin défensif particulier, l’ensemble des frontières du Royaume Vauban conçut le réseau défensif à partir du modelé du terrain et des lignes d’obstacles naturels – les fleuves, les montagnes, la morphologie du littoral –, adaptant au site chaque construction ancienne ou nouvelle. On trouve nombre de ces citadelles sur les côtes de l’Aunis et de la Saintonge.

Citons celle de Saint-Martin-de-Ré, qui possédait un port également fortifié, qui, sous l’Ancien Régime, était le plus grand port de la région, notamment pour l’exportation de sel vers la Baltique. Il remplaçait ainsi le port de la citadelle de Brouage. Partant du port, suivant les remparts, on rejoint la citadelle, où l’on peut admirer la porte monumentale. La citadelle, qui fut l’unique point de regroupement des condamnés aux travaux forcés, avant leur départ pour le bagne de Cayenne, est, aujourd’hui encore, un important centre pénitencier.

Au pied du pont de l’île d’Oléron se trouve le Fort Chapus, ou Fort Louvois. Édifié sur le rocher du Chapus sous l’ordre de Monsieur de Louvois, il en pris le nom. Ses canons devaient croiser le tir avec ceux de la citadelle du Château d’Oléron, en face, pour empêcher le passage aux anglais et protéger l’arsenal maritime de Rochefort. On peut y accéder soit à pied, à marée basse, via une voie submersible de 400 mètres de long ou en bateau depuis le port du Chapus à marée haute. Reconnaissable par sa forme de fer à cheval, on y découvre son donjon, sa caserne, sa halle aux vivres, sa poudrière ou son corps de garde.

25 - Louis XV et la Régence

Le duc d'Orléans gouverna, en attendant que le jeune roi fût majeur. Et le Régent s'appliqua surtout à conserver la paix. C'est pourquoi, l'Angleterre ayant été notre principale ennemie, il s'allia avec elle, ce qu'on reprocha beaucoup à son ministre Dubois. D'ailleurs, il ne se serait rien passé de particulier sous la Régence sans un étrange personnage, l'Écossais Law - dont le nom doit se prononcer Lo -, et qui a tellement frappé les Français de ce temps-là, que son souvenir n'est pas encore oublié.

Comme il est facile de le comprendre, les guerres que Louis XIV avait soutenues avaient coûté fort cher. L'État était très pauvre. Un moment la détresse avait été telle, même à la cour, que le grand roi avait donné l'exemple en faisant fondre ses plats et ses couverts d'argent. Lorsque le Régent arriva, les finances étaient encore très mal en point. On ne savait plus à quel saint se vouer pour trouver des ressources, lorsqu'un banquier d'Écosse se présenta.

Il possédait, disait-il, un secret merveilleux. Au lieu de frapper des monnaies d'or et d'argent, il suffisait d'imprimer des billets de banque. Et il se vantait d'enrichir la France comme par une recette magique avec ce papier sur lequel des chiffres seraient inscrits.

Tout le monde voulut avoir de ce papier merveilleux. Et, en effet, ceux qui en avaient devinrent riches. Des fortunes énormes s'élevaient en quelques jours. On jouait fiévreusement à la Bourse d'alors, qui se trouvait rue Quincampoix. Et l'on citait un petit bossu qui avait gagné des sommes énormes rien qu'à prêter son dos pour servir de pupitre et pour écrire.

Cependant un jour vint où quelques-uns de ceux qui avaient le plus gagné se dirent que le moment était venu d'échanger ce papier contre quelque chose de plus solide, des louis d'or, par exemple. Et l'on s'aperçut alors que les billets de Law n'étaient qu'une illusion. Tout le monde voulut s'en débarrasser et les vendre. Et ceux qui arrivèrent trop tard perdirent tout et furent ruinés.

L'Écossais Law lui-même dut quitter la France plus pauvre qu'il n'y était venu. Et depuis, quand on parle des gens qui croient qu'on peut faire de la richesse rien qu'avec du papier et en imprimant des billets, on dit : « Ils ont donc oublié l'expérience du système de Law ! »

Pendant longtemps les Français ne l'oublièrent pas, et ils ne voulurent plus être payés qu'en bonnes espèces d'or et d'argent.

On a l'habitude de dire beaucoup de mal de Louis XV. On lui reproche d'avoir été indolent, d'avoir aimé les plaisirs et de s'être laissé conduire par des favoris et des favorites. Tout de même, comme la plupart de ses prédécesseurs, il a trouvé le moyen d'agrandir la France et il lui a laissé la Lorraine et la Corse.

Ce n'est déjà pas si mal quand on pense qu'en ce temps-là les Français eurent pour ennemies l'Angleterre et la Prusse. Ils avaient même commencé par combattre la maison d'Autriche, par une sorte de vieille habitude. Mais ce n'était plus la maison d'Autriche qui était l'adversaire. C'était le roi de Prusse, qui était devenu bien plus dangereux et qui était bien plus perfide, car il faisait quelquefois semblant d'être notre ami.

Par la guerre avec l'Autriche, on aurait achevé la conquête de la Flandre, c'est-à-dire qu'une grande partie de la Belgique serait devenue française. Mais cela, l'Angleterre ne le permettait pas. Elle nous déclara donc la guerre, et, comme sous Louis XIV, forma contre nous une coalition. Notre allié était le roi de Prusse. Mais c'était un allié infidèle, toujours prêt à trahir dès qu'il y voyait son intérêt.

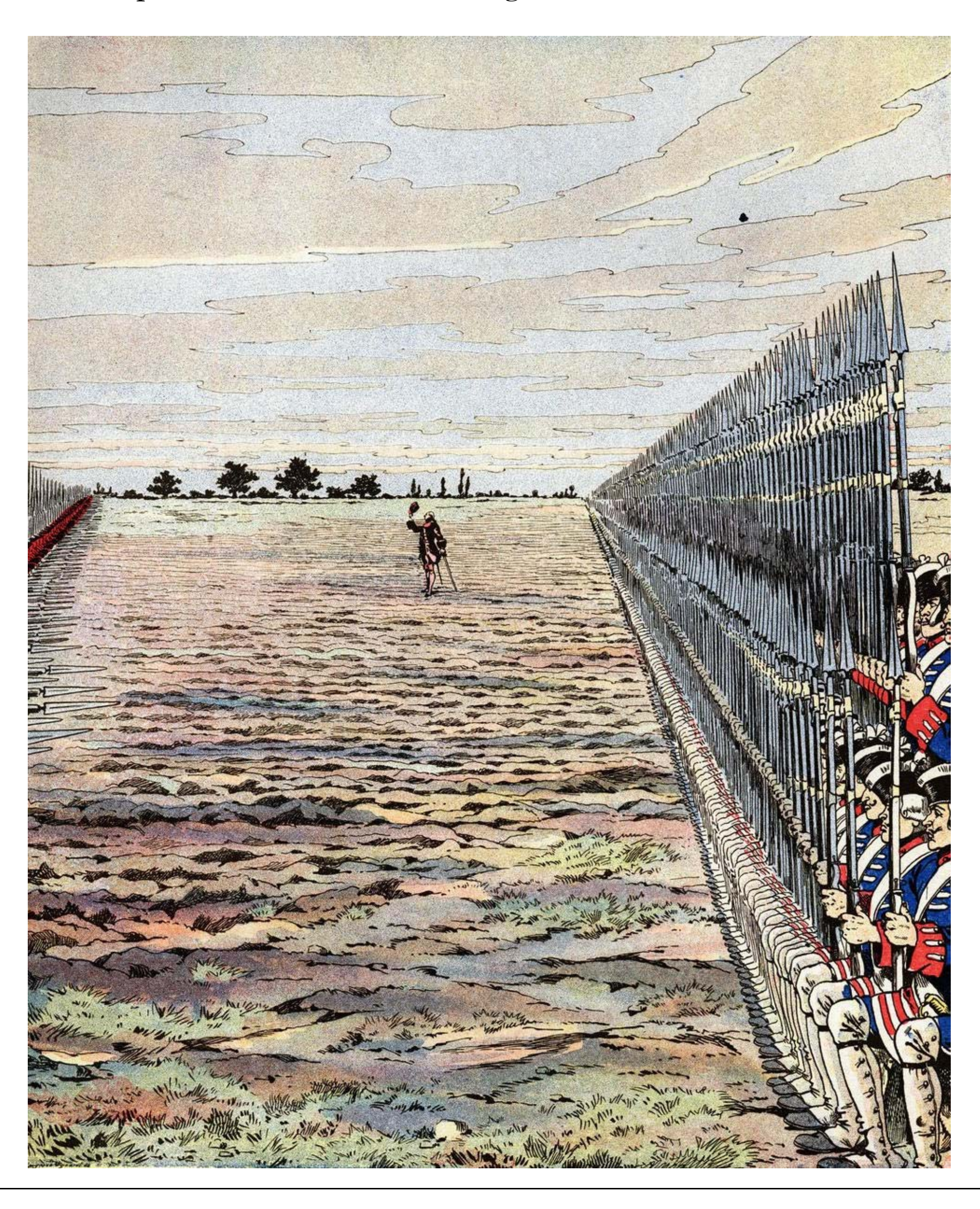
Cette guerre fut longue, car elle dura sept ans. Elle fut mêlée de succès et de revers. Les Français allèrent bien loin, jusqu'en Bohême, où ils prirent la ville de Prague.

Cependant l'ennemi refusait de faire la paix. On la lui arracha par une victoire. Le roi lui-même se rendit en Flandre, accompagné du maréchal de Saxe, illustre soldat, mais presque impotent et si malade, qu'il ne pouvait plus monter à cheval. Il se faisait traîner dans une petite voiture d'osier et il allait regarder les lignes ennemies d'aussi près que s'il avait été en selle.

Ils ont dit…

Louis XIV avait légué à ses successeurs les traditions de la plus exquise courtoisie, qu'ils devaient encore exagérer jusqu'à l'imprudence. Ainsi, à la bataille de Fontenoy, en 1745, il fallut toute l'habileté du duc de Richelieu et du maréchal de Saxe pour réparer le « tour de faveur » que nous avions donné à l'ennemi, en disant, au début de l'action :

« Tirez les premiers, messieurs les Anglais ! »



Le maréchal de Saxe, ainsi qu'il l'avait annoncé, rencontra les Anglais dans la plaine de Fontenoy, dont le nom est resté celui d'une victoire mémorable.

Après le fameux « Messieurs les Français, tirez les premiers. », la vérité oblige à dire que les gardes françaises n'attendirent pas que les Anglais eussent tiré et déchargèrent même leurs fusils sans ordre et un peu trop vite, en sorte que la fusillade anglaise fut très meurtrière. L'ennemi avança, et quelques boulets vinrent tomber tout près de l'endroit où le roi se tenait impassible. Alors le maréchal de Saxe, malgré ses souffrances, se fit amener un cheval et lança la cavalerie et l'artillerie contre les Anglais, dont le carré fut disloqué et qui s'enfuirent dans une véritable panique.

L'autre guerre que soutint Louis XV fut aussi une guerre de sept ans, et c'est sous ce nom qu'elle est restée connue.

Alors nous eûmes encore pour ennemie l'Angleterre, qui voulait dominer les mers et nous prendre nos colonies, car nous possédions l'Inde et une grande partie de l'Amérique du Nord avec le Canada, où il y avait déjà cent ans que des colons français s'étaient fixés. Et à l'Angleterre s'était joint le roi de Prusse Frédéric, tandis que notre alliée était cette fois l'Autriche.

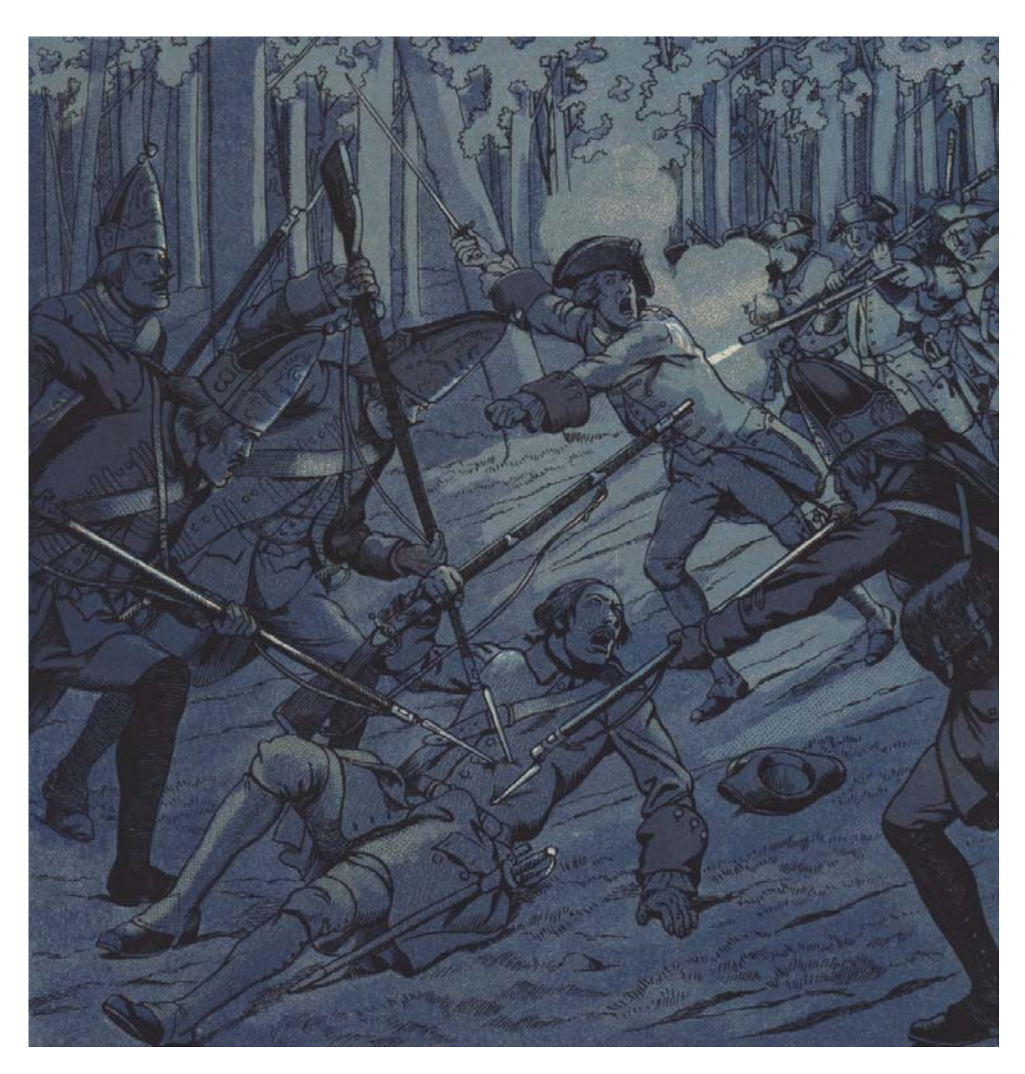
On se battit partout, sur terre et sur mer, en Europe, en Amérique et en Asie. Du moins, la guerre n'avait-elle pas lieu en France, mais de l'autre côté du Rhin, sur le territoire allemand. Si la bataille de Rosbach fut perdue, ce fut en Allemagne. Mais les Français, en ce temps-là, comme il leur est arrivé bien souvent avant et depuis, faisaient la guerre avec un peu trop de légèreté et d'élégance, ce qu'on a appelé la guerre en dentelles. Soubise fut tout étonné d'être battu à Rosbach. Mais on disait de lui qu'il se faisait suivre par des cuisiniers, tandis que le roi de Prusse se faisait précéder de cent espions. Comme à Crécy et à Poitiers, les Français étaient parfois imprudents, mais toujours chevaleresques. Un des plus beaux épisodes de cette guerre fut celui du sergent Dubois et du chevalier d'Assas. Tous deux, en Allemagne, conduisaient une nuit en éclaireurs le régiment d'Auvergne, lorsque le sergent Dubois, qui était en avant, tomba au milieu des Anglais, qui lui dirent que, s'il poussait un cri, il était un homme mort.

Mais Dubois voulut avertir ses camarades du danger et s'écria d'une voix retentissante :

« À nous, Auvergne, ce sont les ennemis ! »

Il tomba percé de coups. Et le chevalier d'Assas, qui le suivait, ordonna à ses soldats de tirer sans prendre garde à lui. Une de leurs balles le frappa à mort. Ce dévouement de deux héros sera toujours cité en exemple.

Cette guerre eût été gagnée si l'héroïsme eût suffi. Il en fut déployé beaucoup aussi dans les batailles navales et dans les pays lointains. Mais il fallut céder au nombre et surtout à la supériorité de la flotte anglaise.

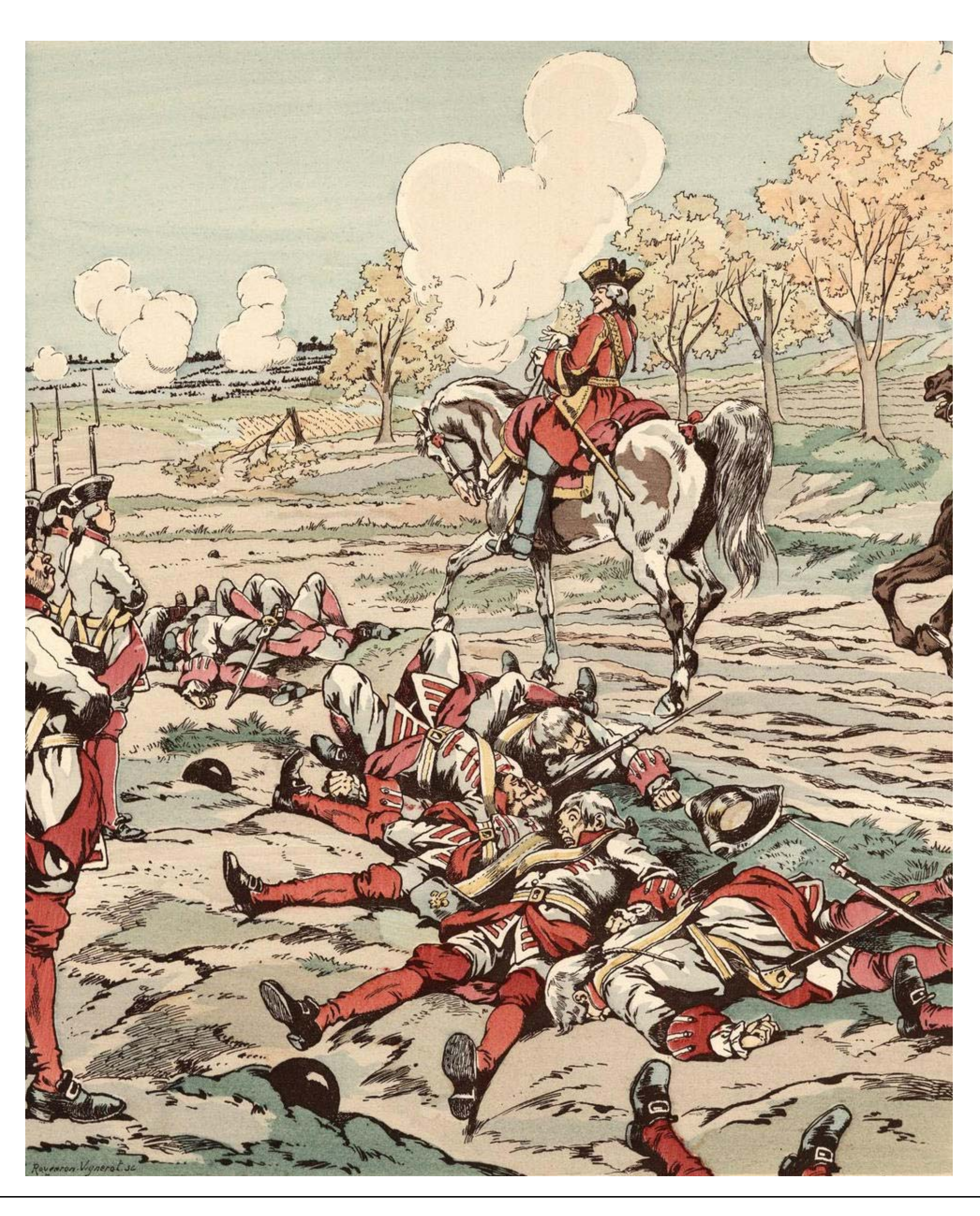


Le sergent Dubois et le chevalier d'Assas à la bataille de Kloster Kampen.

Ils ont dit…

À la bataille de Minden, que nous perdîmes en 1759, pendant la guerre de Sept ans, les grenadiers de France avaient des files entières emportées par le feu d’une batterie d’artillerie. M. de Saint-Pern, qui les commandait, se promenait au petit pas, sa tabatière à la main, pour leur donner du courage.

« Qu’est-ce que c’est, mes enfants ? disait-il. Du canon ? Eh bien, ça tue, ça tue, voilà tout !



Au traité de Paris, la France ne céda pas un pouce de son territoire, mais elle perdit presque toutes ses colonies, l'Inde malgré l'énergie de Dupleix, le Canada malgré la vigueur de Montcalm.

La fin du règne de Louis XV se passa à essayer de réparer ce malheur. Un grand ministre, Choiseul, rendit à la France une marine. La Corse fut conquise, malgré les Anglais. Et la Lorraine, qui n'avait jamais pu être réunie que passagèrement, devint pour toujours française.



Fanfan-La-Tulipe

26 - Louis XVI

Lorsque Louis XV mourut, il y avait beaucoup de mécontents et l'on frondait beaucoup, mais avec des livres et des pièces de théâtre. On se plaignait de tout, du gouvernement, des guerres, des alliances, et principalement des impôts.

Le nouveau roi, Louis XVI, petit-fils de Louis XV, montait sur le trône avec les meilleures intentions du monde.

Son premier mot, quand il apprit la mort de son aïeul, fut :

« Grand Dieu, guidez-nous, nous régnons trop jeune ! »

Peu après, à Reims, au moment où il recevait la couronne, il eut un mouvement d'impatience :

« Elle me gêne ! » dit-il.

Triste pressentiment ! Pourtant la vie lui souriait au début de son règne, et, tandis que Marie-Antoinette n'était encore que dauphine, on avait pu lui dire, en lui montrant la foule devant les Tuileries :

« Madame, ce sont autant d'amoureux qui vous regardent. »

Louis XVI voulait réaliser les réformes que tout le monde réclamait à la suite des grands écrivains du temps, Voltaire et Rousseau. Malheureusement, il était très jeune et il n'avait pas beaucoup d'expérience. Son caractère était irrésolu, et, dans son désir de bien faire, il essayait beaucoup de choses sans aller jusqu'au bout. C'est ainsi que, sans le vouloir, il prépara la Révolution.

Pourtant il avait beaucoup de bonté. ïl choisit d'abord pour ministre Turgot, que tout le monde réclamait. Il cherchait les moyens de rendre le peuple heureux. Croiriez-vous qu'à cette époque-là, les gens refusaient de manger des pommes de terre, croyant qu'elles donnaient la lèpre ? Un savant, Parmentier, aidé par le roi qui portait une fleur de pomme de terre à sa boutonnière, démontra que c'était un mets excellent qu'on mangeait à Versailles tous les jours.

L'Anglais Jenner avait inventé le vaccin dont beaucoup de gens avaient peur sans savoir pourquoi : Louis XVI se fit vacciner le premier.

Mais tout cela ne suffisait pas et, pour éviter la Révolution, il eût fallu surtout gouverner fermement.

Ce que Louis XVI désirait encore, c'était effacer le malheureux traité de Paris, et prendre une revanche sur l'Angleterre. Or il arriva que les colonies anglaises de l'Amérique du Nord se révoltèrent. Leur cause souleva beaucoup d'enthousiasme en France parce que c'était celle de la liberté, et aussi parce qu'on était content des ennuis qui arrivaient aux Anglais. Beaucoup de jeunes gentilshommes allèrent au secours des insurgés américains, comme on allait autrefois à une croisade, et à leur tête se trouvait La Fayette.

Conseillé par son ministre Vergennes, Louis XVI décida d'aider l'Amérique à proclamer son indépendance. C'était la guerre avec l'Angleterre ; mais la France était cette fois de taille à la soutenir. Elle avait des navires et des alliés. Suffren, Grasse et Guichen battirent les amiraux anglais, tandis qu'en Amérique le général Rochambeau, débarqué avec ses troupes, obligeait les soldats du roi d'Angleterre à capituler. Grâce à la France, l'Amérique était libre. La grande République des États-Unis était fondée. Grâce à Louis XVI et à Vergennes, à La Fayette et à Rochambeau, les Américains peuvent déployer aujourd'hui leur drapeau étoilé.

Nous y gagnâmes aussi, avec une solide rancune de l'Angleterre, de retrouver une partie des colonies perdues au traité de Paris.

Mais cette guerre avait encore coûté très cher, comme Turgot, qui l'avait désapprouvée pour cette raison, l'avait prévu. Elle avait coûté d'autant plus cher que Louis XVI ne voulut pas réclamer aux Américains l'argent qu'il leur avait prêté. Aussi, les finances allèrent-elles en France encore plus mal qu'avant. Les impôts ne diminuaient pas. On parlait de banqueroute, et le mécontentement s'accrut.

C'est pourquoi, après avoir essayé en vain plusieurs ministres des finances, Louis XVI résolut de convoquer les États généraux, ce qui était le remède auquel on avait eu recours autrefois dans les moments difficiles et troublés.

Les États généraux furent convoqués en 1789. C'est ce jour-là que commença la grande Révolution.

Sur les chemins de l'Histoire : Versailles au cinéma

Le château de Versailles fut la résidence des rois de France Louis XIV, Louis XV et Louis XVI. Le roi, la cour et le gouvernement y résidaient.

Il est possible d'imaginer la vie de ce lieu à ces différentes époques au travers des films historiques qui l'ont eu comme décor. En voici quelques exemples :

L'Allée du roi, de Nina Companeez, avec Dominique Blanc : la marquise de Maintenon, épouse de Louis XIV, relate les souvenirs de sa vie.

Nicolas Le Floch, de Philippe Bérenger : à la fin du règne de Louis XV, sur fond de luttes de pouvoir, le jeune et brillant commissaire Le Floch enquête pour le compte de Monsieur de Sartine, lieutenant général de la police du roi.

Marie-Antoinette, de Sofia Coppola, avec Kirsten Dunst : Évocation de la vie de la reine, de son départ de Vienne le 21 avril 1770, jusqu'à la Révolution.

L'Affaire du collier, de Charles Shyer, avec Hilary Swank : relate l'un des nombreux scandales qui affaiblit la monarchie française.

Ridicule, de Patrice Leconte, avec Charles Berling, Jean Rochefort et Fanny Ardant : étude de la cour de Louis XVI et ses antichambres, à Versailles, en 1780.

Jefferson à Paris, de James Ivory, avec Nick Nolte, Michael Lonsdale et Charlotte de Turckheim : Thomas Jefferson, ambassadeur des États-Unis à la cour de France entre 1784 et 1789, et futur président des États-Unis d'Amérique, rencontre le roi Louis XVI et la reine Marie-Antoinette à Versailles.

La nuit de Varennes, d'Ettore Scola, avec Jean-Louis Barrault, Marcello Mastroianni et Jean-Claude Brialy : retrace l'arrestation à Varennes, en juin 1791, de Louis XVI et de la reine, lorsqu'ils voulurent fuir les Tuileries.[15]

[15] Voir plus loin, page 138.

27 - La Révolution

Tout alla d'abord très bien. On était dans l'enthousiasme. On croyait que la France allait être plus heureuse qu'elle n'avait jamais été, et personne n'en voulait à Louis XVI.

Mais bientôt le bruit courut que le roi, poussé par la reine Marie-Antoinette, voulait renvoyer les États généraux. Marie-Antoinette était une princesse d'Autriche, ce qui la rendait suspecte pour beaucoup de gens pour qui l'Autriche était toujours l'ennemie, et on l'appelait même l'Autrichienne.

Il y avait aux États généraux trois sortes de députés, qu'on appelait les trois ordres. Les uns étaient des ecclésiastiques, les autres étaient des nobles, d'autres enfin étaient des bourgeois. Ceux-là, qui formaient le troisième ordre, ou tiers État, décidèrent, quoi qu'il arrivât, de ne pas se séparer. Ce fut le Serment du jeu de Paume. Et quelques jours plus tard, Mirabeau, homme d'une grande éloquence, répondait au marquis de Dreux-Brézé, grand maître des cérémonies du roi :

« Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes ! »

Mais Louis XVI n'aimait pas à se servir des baïonnettes, et il laissa les États généraux devenir une assemblée qui donnerait un gouvernement à la France, et qui se mit à voter des lois et des réformes.

Alors beaucoup d'agitation commença à se répandre dans Paris, et il y eut une grande indignation quand on apprit que le roi voulait renvoyer Necker, un ministre qui s'était rendu populaire. Le peuple se souleva, on fabriqua des piques, on déroba des fusils et des canons, et l'on marcha sur la Bastille, vieille forteresse d'autrefois qui servait de prison.

La Bastille n'était guère défendue que par de vieux invalides, de sorte que, malgré ses gros murs, il ne fut pas bien difficile d'y entrer. Quand elle fut prise, il y eut une grande joie, comme si la tyrannie eût été renversée.



Banquet révolutionnaire après la prise de la Bastille

C’était le 14 juillet 1789, que l’on fête encore tous les ans. Pourtant les vainqueurs de la Bastille ne se conduisirent pas très bien. Ils tuèrent leurs prisonniers et coupèrent les têtes, qu’ils promenèrent au bout de leurs piques.

Louis XVI apprit cette nouvelle à son retour de la chasse.

« C'est donc une révolte ? dit-il.

— Non, sire, répondit le duc de Liancourt. C'est une révolution. »

Le duc de Liancourt avait raison, et la Révolution devait verser encore bien du sang, commettre bien des crimes et des persécutions. Cependant les Parisiens croyaient que tout le mal venait de ce que Louis XVI restait à Versailles et que, s'il était parmi eux, il échapperait à ses mauvais conseillers.

On était pressé de voir la famille royale rentrer à Paris, et, comme le pain manquait, une grande foule, où il y avait beaucoup de femmes, se rendit à Versailles pour ramener, disait-on, « le boulanger, la boulangère et le petit mitron », c'est-à-dire le roi, la reine et le dauphin.

Encore une fois, tout semblait très beau. On s'embrassait en attendant de se guillotiner. Pour l'anniversaire de la prise de la Bastille, il y eut au Champ de Mars une grande fête que le roi présida et d'où l'on vint de toutes les parties de la France.

La Révolution et la Royauté avaient l'air de marcher ensemble. Mais, bientôt, l'Assemblée vota contre la religion des lois que Louis XVI, dans sa conscience de chrétien, ne crut pas devoir approuver. Ne se sentant plus libre, il voulut quitter Paris avec sa famille. Et, une nuit, il partit en voiture des Tuileries, il fut reconnu sur la route par le maître de poste Drouet, qui compara son visage à celui qui était gravé sur les écus. Arrêté à Varennes, le roi fut ramené à Paris.

Il fut dès lors suspect. Les révolutionnaires enragés, qu'on appelait les Jacobins, et qui en voulaient autant à l'Église et aux prêtres qu'à la royauté, commencèrent à demander sa déchéance. On l'accusa même de trahir et de conspirer avec les émigrés, il en était de même pour la reine, l'Autrichienne ; car à ce moment la Révolution devint guerrière et déclara la guerre à l'Autriche, à qui les Français gardaient toujours leur animosité d'autrefois.

Ils ont dit…

Le lendemain de la prise de la Bastille, la garde nationale était formée. Elle prenait pour chef La Fayette qui, plaçant le blanc - couleur de la royauté - entre le bleu et le rouge - couleurs de la municipalité -, inaugura ainsi la cocarde tricolore, et la confia à ses soldats en leur disant :

« Elle fera le tour du monde. »



28 - La Terreur

Il ne fallut pas combattre seulement l'empereur d'Autriche. Le roi de Prusse se dit que, le désordre s'étant mis en France, il lui serait facile de battre les Français et de leur prendre quelques provinces. Seulement son général, le duc de Brunswick, eut la maladresse de lancer un manifeste où il annonçait qu'il venait rendre à Louis XVI son autorité, et où il menaçait de détruire Paris.

Alors les Jacobins envahirent les Tuileries en réclamant l'arrestation du roi. Toujours bon, Louis XVI refusa de se défendre et empêcha sa garde suisse de tirer sur le peuple. Il alla se livrer avec sa famille à la Convention, c'est-à-dire à l'Assemblée, qui prononça aussitôt sa déchéance, et le fit enfermer à la sombre prison du Temple.

Ce jour-là, 10 août 1792, la Monarchie, qui durait depuis Hugues Capet, c'est-à-dire depuis huit cents ans, fut abolie. Et les révolutionnaires affectèrent de ne plus appeler Louis XVI que Louis Capet.

Pendant ce temps, les Prussiens envahissaient la France. Alors ce ne fut plus seulement la Révolution, ce fut la Terreur. On ne voyait partout que des traîtres. À la nouvelle de la prise de Verdun, la foule, excitée par Danton, envahit les prisons et égorgea les royalistes et un grand nombre de prêtres qui y étaient enfermés. Ce furent les fameux massacres de septembre.

Heureusement, tandis que les massacreurs promenaient des têtes au bout de leurs piques, des volontaires étaient accourus au cri de « la Patrie est en danger » et ils étaient allés rejoindre ce qui restait de l'ancienne armée pour tenir tête aux Prussiens. Ceux-ci se heurtèrent à une résistance qu'ils n'attendaient pas. Arrêtés à Valmy, ils préférèrent quitter la France pour aller partager la Pologne.[16]

[16] La Prusse voulut réclamer une partie des terres polonaises à Catherine II. Le 23 janvier 1793, la Prusse signe un traité avec la Russie : il s'agit du deuxième partage de la Pologne.

Peu après, les Autrichiens, qui étaient arrivés jusqu'à Lille, furent battus à Jemmapes.

La République, proclamée le lendemain de Valmy, commençait par des victoires.



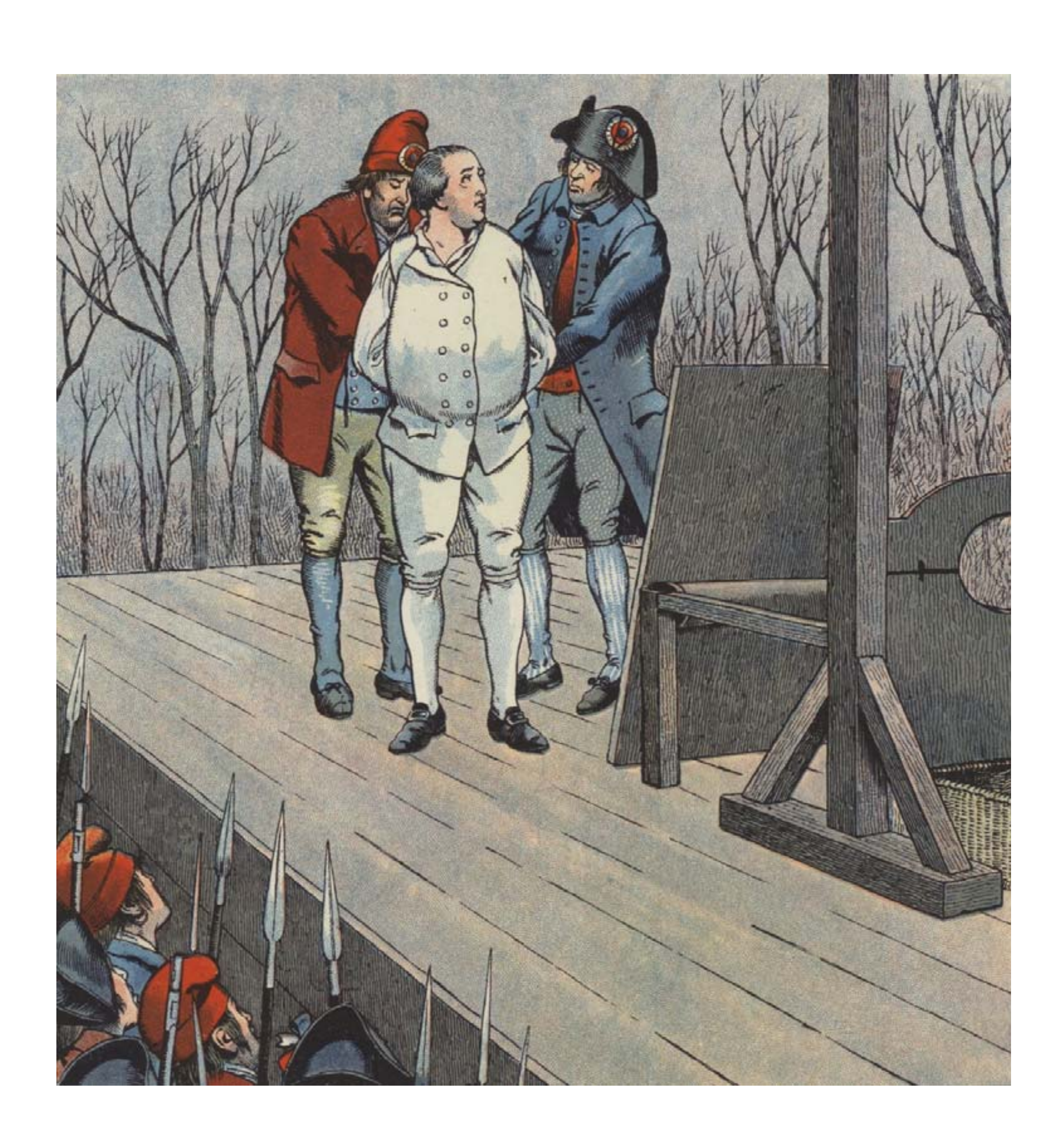
La Bataille de Valmy en 1792.

Mais le danger était toujours grand, et les ennemis du dehors menaçaient la France d’une grande coalition.

« Jetons-leur en défi une tête de roi » s’écria Danton.

Dès lors, la mort de Louis XVI fut résolue. Il passa en jugement et fut condamné à avoir la tête tranchée par un instrument qui avait déjà beaucoup servi, la guillotine, inventée par un certain docteur Guillotin.

Le 21 janvier 1793, Louis XVI fut conduit à l’échafaud après avoir fait ses adieux à la reine et à ses enfants. Sa résignation fut admirable, car il avait toujours été doux, faible et irrésolu, et de là lui étaient venus ses malheurs. Beaucoup de personnes pleuraient en le voyant passer.



Quand il fut livré au bourreau, il voulut parler à la foule. Il put dire seulement :

« Dieu veuille que ce sang ne retombe pas sur la France ! », car le terrible Santerre leva son sabre, les tambours retentirent, et la tête du roi, fils de Saint Louis, tomba dans le panier.



Bientôt Marie-Antoinette elle-même fut exécutée à son tour, tandis que le petit dauphin, resté enfermé au Temple et privé de ses parents, était livré à l'infâme cordonnier Simon qui le brutalisait et s'amusait à lui apprendre des jurons horribles. Celui qui aurait dû être Louis XVII finit par mourir de ces mauvais traitements.

Le sang du roi et de la reine retomba sur les révolutionnaires eux-mêmes, qui ne tardèrent pas à s'accuser les uns les autres. L'ennemi était toujours plus redoutable car l'Angleterre dirigeait, maintenant comme autrefois, une vaste coalition.

Toute une partie de la France, indignée par l'exécution du roi et par la persécution de la religion se soulevait.

La Convention dut soutenir une « lutte de géants » contre les paysans vendéens, royalistes et catholiques. De plus, la misère était grande, et les billets ou assignats, qu'on imprimait à la façon de Law, n'étaient plus que du mauvais papier.

Alors la guillotine fonctionna sans relâche. On y envoya non seulement des nobles, mais des prêtres et même de pauvres gens simplement parce qu'ils étaient dénoncés comme de mauvais républicains. On y envoya aussi les généraux qui perdaient une bataille, car la Terreur était un moyen de sauver la République et la Patrie.



Insurrection royaliste contre la Convention.

À la fin, les révolutionnaires se guillotinèrent entre eux. Les Girondins y passèrent d'abord, et, pour les venger, Charlotte Corday assassina l'infâme Marat, qui, dans son journal, réclamait des têtes tous les jours. Puis ce fut le tour de Danton, lorsque Robespierre, le plus farouche des Jacobins, eut pris le pouvoir. C'est lui qui, au grand scandale des croyants, avait inventé de faire adorer dans les églises une femme sous le nom de déesse Raison.

Sous Robespierre, la charrette des condamnés menait tous les jours des fournées de victimes à la guillotine. Alors on exécuta pêlemêle des savants comme Lavoisier, des poètes comme André Chénier, et aussi des députés.

Cependant les Français ne sont pas si cruels. Tout ce sang répandu, ce massacre quotidien commençaient à les indigner. Un jour, le 9 thermidor - car on avait tout changé, même le calendrier -, Robespierre fut renversé par la Convention. Ses amis les Jacobins essayèrent en vain de le défendre. Atteint d'un coup de feu au visage, il fut conduit tout sanglant à la guillotine, où il avait envoyé tant de Français.

La Terreur était finie, mais la Révolution ne l'était pas encore.



Le marquis de Bonchamps mortellement blessé après la bataille de Cholet en 1793, sauve des prisonniers républicains des mains des chouans.

Sur les chemins de l'Histoire : Le logis de la Chabotterie, en Vendée

Le bois qui entoure le logis de la Chabotterie est l'endroit où François Athanase Charette de La Contrie, dit « Charette », personnage emblématique des Guerres de Vendée, fut arrêté le 23 mars 1796.

Dans ce haut lieu des Guerres de Vendée sont retracés les grands moments de ces évènements tragiques pour la Vendée.

Cette guerre civile fit plus de cent mille victimes coté vendéen, sur une population de 800 000 habitants, en 1792, dans le territoire insurgé.

La « Vendée militaire » s'étendait du sud de la Loire-Inférieure – Bretagne –, au sud-ouest du Maine-et-Loire – Mauges –, au nord de la Vendée et au nord-ouest des Deux-Sèvres.

Suie à la défaite de l' » Armée catholique et royale », les révolutionnaires envoyèrent les colonnes de Turreau, qui massacrèrent les civils, et qui incendièrent nombre de bourgs et de villages.

Les neuf salles historiques meublées, comme si vous étiez à la fin du XVIIIème siècle, juste avant la Révolution, les jardins à la française, le parc boisé de 48 hectares, avec jardin d'agrément, potager, lavoir, rivière, prairies et bois, se visitent également.

Et on y trouve aussi des activités amusantes, pour le bonheur des enfants !

29 - Le général Bonaparte

Dans la Corse que Louis XV nous avait donnée trente ans plus tôt, il était né un enfant, Napoléon Bonaparte, dont la destinée serait merveilleuse et qui remplirait le monde de son nom.

Sa famille n'était pas riche, et il avait sept frères et sœurs dont il fera plus tard des rois et des reines.

Son père l'envoya à l'École militaire, où ses camarades se moquaient de lui parce que, lorsqu'on lui demandait son nom, il répondait avec l'accent de son pays : « Napolioné Buonaparté. » Aussi le surnommait-on « la paille au nez ». Mais, dans les jeux, il était toujours le chef.

Sous la Révolution, il était capitaine d'artillerie lorsqu'il fut envoyé au siège de Toulon. À ce moment nos affaires allaient si mal, que ce grand port était occupé par les Anglais. Le général révolutionnaire qui voulait le leur reprendre était incapable. Ce fut le petit capitaine d'artillerie corse qui dit ce qu'il fallait faire. Les Anglais durent quitter Toulon, et Bonaparte, en récompense, devint général.

Il fut envoyé en Italie, où l'armée française, manquant de tout, était sur le point de battre en retraite. D'abord les soldats accueillirent mal ce jeune général, maigre, jaune, et qui ne payait pas de mine. Mais il sut leur dire des paroles qui les électrisèrent. Avec lui, ils volèrent de victoire en victoire, bousculant l'ennemi bien plus nombreux. À Arcole, il s'agissait de traverser un pont balayé par la mitraille. Voyant que les grenadiers hésitaient, Bonaparte saisit un drapeau et s'élança le premier. Tous le suivirent. Il fut jeté dans la rivière, il allait être pris. Mais ses grenadiers le délivrèrent, le pont fut franchi et les Autrichiens battus.

Bonaparte rentra à Paris victorieux. Cependant la France restait malheureuse. Il y avait beaucoup de désordre et de misère, et les Anglais ne consentaient pas à faire la paix. Afin de les y forcer, Napoléon proposa de conquérir l'Égypte pour leur couper le chemin des indes.



Bonaparte étudiant à l'École militaire royale de Brienne

Le voilà débarquant, comme jadis Saint Louis, au pays des mamelucks. Il faisait bien chaud, on avait soif et les soldats commençaient à se plaindre, lorsque l'armée arriva devant les pyramides géantes que les anciens Égyptiens avaient construites.

« Soldats, s'écria le général Bonaparte, qui trouvait toujours le mot qu'il fallait dire pour relever les courages, soldats, du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent ! »

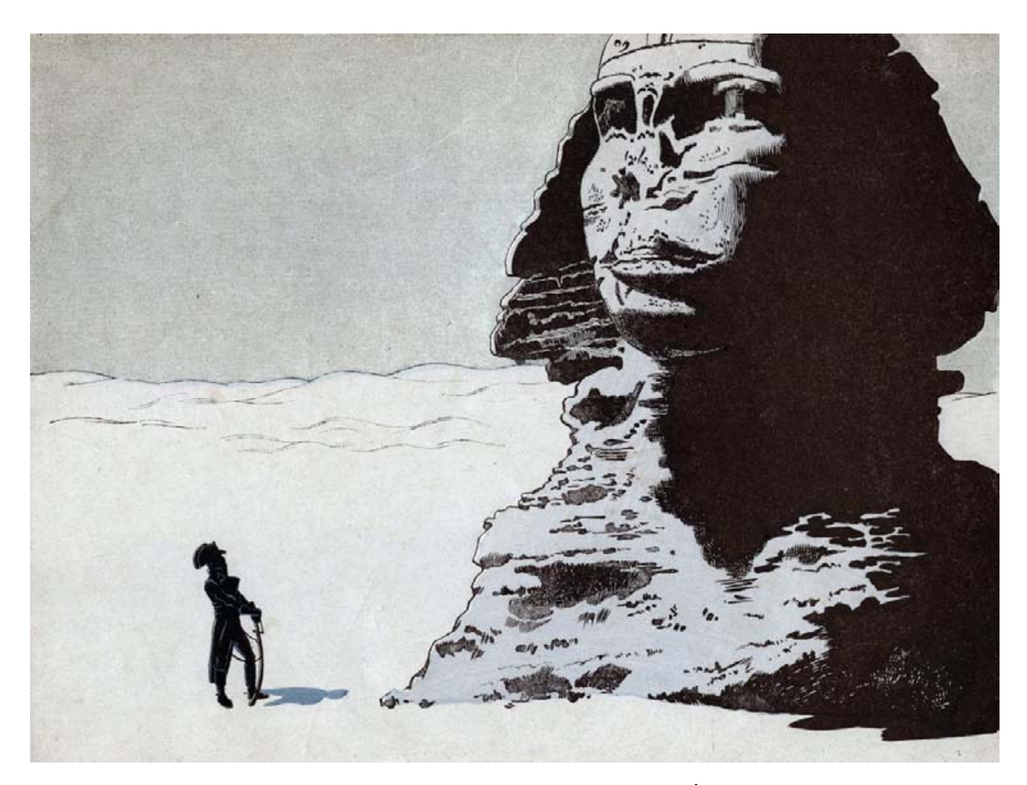
Ils ont dit…

Au siège de Toulon, Bonaparte commençait sa carrière. Le sergent Junot, dit la Tempête, écrivait un jour une lettre sous sa dictée. Il l'avait à peine terminée, qu'une bombe anglaise éclata auprès de lui et couvrit la lettre de terre :

« Bon, dit Junot, nous n'avions pas besoin de sable pour sécher l'encre ! »

Cette intrépidité décida de sa fortune.





Napoléon étudiant le Sphinx en Égypte

Le pays des mamelucks fut conquis au pas de course. Par malheur, pendant ce temps, notre escadre était détruite par les Anglais à Aboukir. Bonaparte était enfermé en Égypte ! Il ne s'émut pas pour si peu et s'en alla conquérir la Syrie. Ne craignant jamais rien pour lui-même, il brava le désert et la peste, comme il allait braver la flotte anglaise. De mauvaises nouvelles lui étaient venues de France. Il savait que, sous le gouvernement du Directoire, tout allait de mal en pis, que l'Italie était de nouveau perdue, qu'une grande coalition menaçait d'envahir le territoire. Alors, laissant le commandement de l'Égypte au brave Kléber, il monta à bord d'un navire léger, traversa toute la Méditerranée, échappa aux marins anglais qui cherchaient à l'arrêter, passa hardiment entre leurs vaisseaux et débarqua à Fréjus.

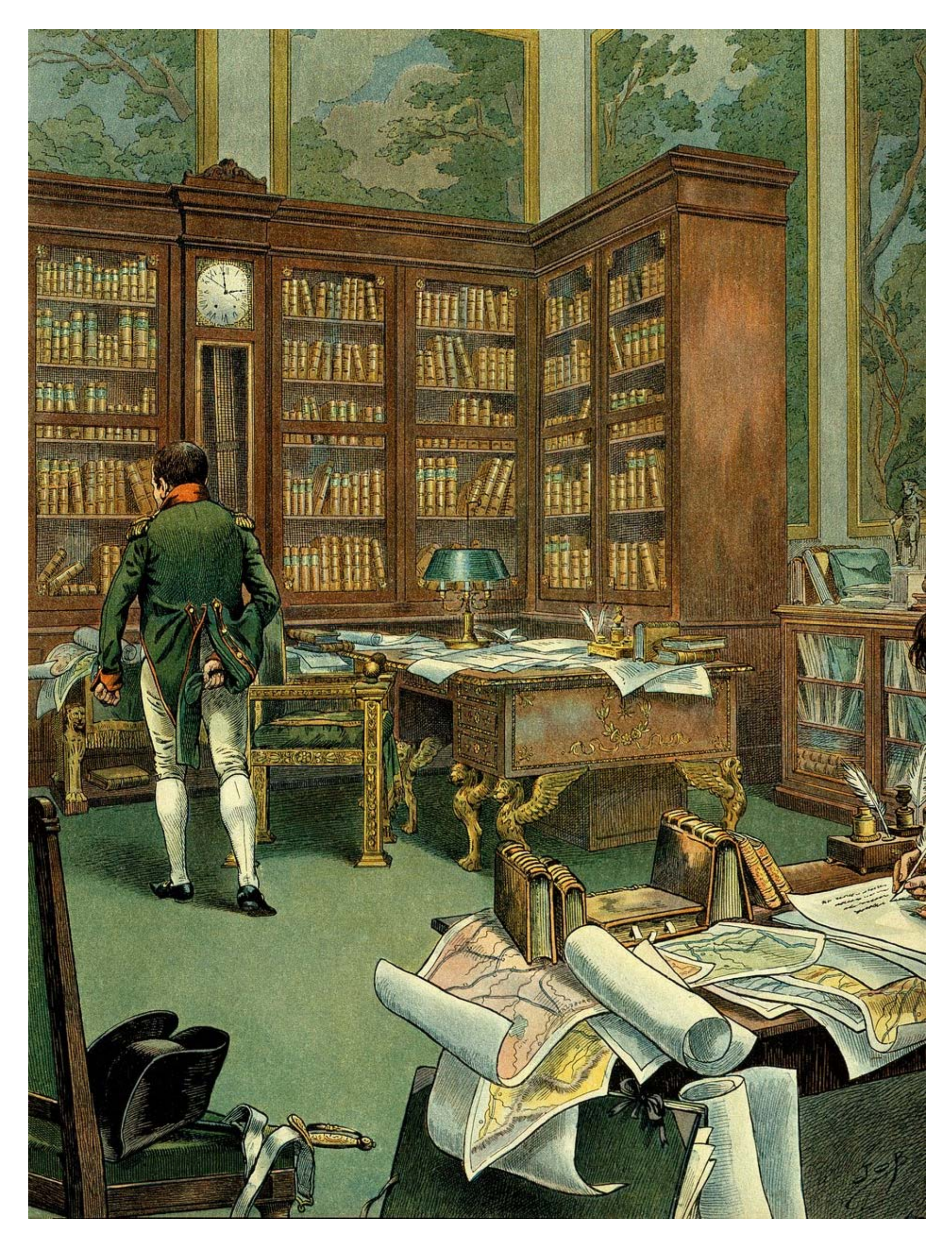
Lorsqu'on sut que le général Bonaparte était de retour, il y eut en France un grand enthousiasme. On comptait sur lui pour ramener la victoire et mettre fin aux disputes, au chaos et à la désolation intérieure. Quelques membres du Directoire lui demandèrent même de les aider à chasser du gouvernement les Jacobins, qui continuaient à répandre la haine et l'anarchie. Dans la journée du 18 brumaire, à Saint-Cloud, il chassa les députés.



Retour d'Alexandrie en Égypte, à bord de la frégate « La Muiron »

Alors il devint Premier Consul, c'est-à-dire le chef de la France. Il s'efforça de réconcilier les Français et d'effacer les souvenirs de la guerre civile. Bientôt il rétablira la religion persécutée, et signera avec le Pape un accord appelé Concordat. Mais surtout il fallait mettre le pays à l'abri des envahisseurs. Il retourna en Italie, remporta encore une victoire éclatante à Marengo, et obligea l'ennemi à signer la paix.

Ces choses se passaient en l'année 1800, mille ans après le couronnement de Charlemagne. Le petit Corse, quatre ans plus tard, allait être couronné par le Pape, comme l'empereur à la barbe fleurie.



Cabinet de travail de Bonaparte au premier étage du Palais des Tuileries, alors qu'il était Premier Consul

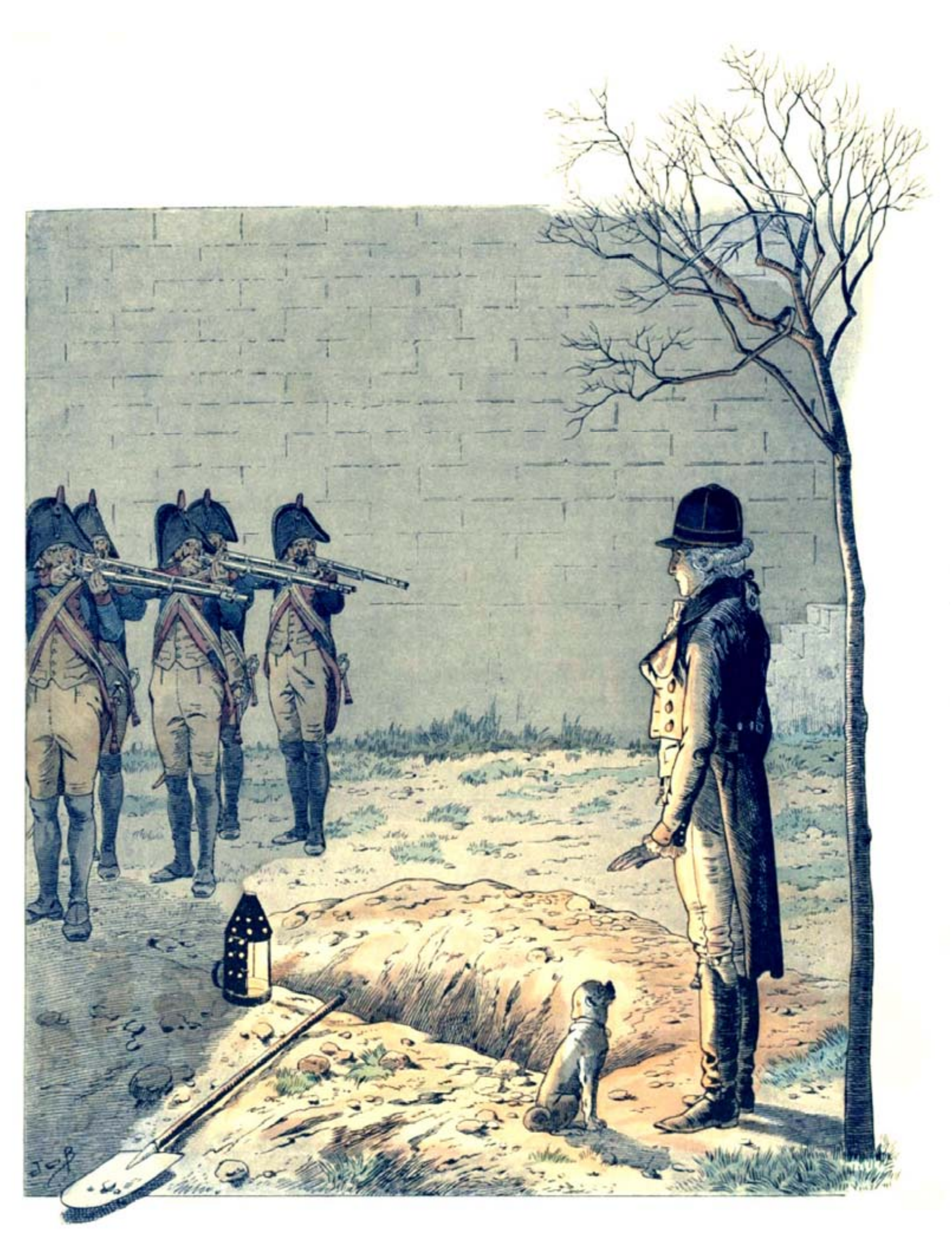
30 - Napoléon Ier

Il est malheureux qu'à ce moment-là Napoléon ait souillé sa mémoire par un crime. Mais il avait été appelé au pouvoir par des révolutionnaires qui avaient voté la mort de Louis XVI. Lui-même craignait le retour des Bourbons. Pour effrayer les royalistes, il ordonna que le duc d'Enghien fût enlevé par des dragons, et le fit fusiller dans les fossés de Vincennes.

Il se passa alors cette chose extraordinaire que les Français, qui n'avaient plus voulu de roi, acclamèrent un empereur qui était le maître absolu et qui gouvernait sans Assemblée. Le pape Pie VII vint à Notre-Dame lui donner l'onction du sacre. Mais au moment où le Pape allait poser la couronne sur sa tête, Napoléon la lui prit des mains et se couronna lui-même.

Cependant l'Angleterre ne devait pas faire la paix tant que les Français occuperaient la Belgique et la rive gauche du Rhin. Elle devint l'ennemie mortelle de Napoléon, qui le comprit et voulut la frapper au cœur. Il réunit à Boulogne une grande armée qui devait franchir le Pas de Calais et marcher sur Londres. Longtemps, l'Empereur attendit la flotte de l'amiral Villeneuve. Mais Villeneuve ne vint pas : les Anglais avaient coulé tous ses vaisseaux à Trafalgar.

Décidément, la fortune, sur la mer, était contraire à Napoléon. Mais sur terre, il était toujours irrésistible. Quittant Boulogne, il se dirigea vers l'Allemagne avec rapidité. À Ulm, il fit capituler les Autrichiens, alliés de l'Angleterre. À Austerlitz, le 2 décembre, jour anniversaire de son couronnement, il rencontra encore une grande armée d'Autrichiens et de Russes. Il les manœuvra de telle manière, qu'ils s'engagèrent sur des étangs gelés dont il fit briser la glace à coups de canon. Des milliers d'ennemis s'y engloutirent. La plus belle des batailles napoléoniennes était gagnée, et l'Empire n'eut pas de soleil plus brillant que celui d'Austerlitz.



L'assassinat du duc d'Enghien.

Cependant l'Angleterre ne se lassait pas de susciter des ennemis contre la France. Par toute l'Europe, on vit l'Empereur, que ses soldats appelaient le petit caporal, courir avec son petit chapeau et sa redingote grise, car il laissait à ses généraux les uniformes chamarrés. Les grenadiers de sa garde grognaient quelquefois, et c'est pourquoi on les appelait les Grognards, mais ils le suivaient toujours.

Ce furent les Prussiens que l'Angleterre, pour effacer Austerlitz, lança contre lui. Napoléon marcha vers eux si vite, qu'il les écrasa à Iéna, et le prince de Prusse fut tué d'un coup de sabre par un hussard français. À ce moment, Napoléon n'aurait eu qu'à siffler et la Prusse n'existait plus. Il fut trop clément avec elle, et elle instruisit secrètement des soldats qui devaient l'attaquer par derrière le jour où ses revers commenceraient. Car toutes les victoires qu'il remportait sur la terre laissaient l'Angleterre en sécurité dans son île. Pour la faire céder, Napoléon voulut l'affamer par le blocus continental, c'est-à-dire en interdisant à tous les pays d'Europe de lui vendre des marchandises et de lui en acheter.

C'était un très beau projet, seulement il fallait contraindre les autres pays à l'accepter et, par-là, Napoléon fut conduit à conquérir peu à peu toute l'Europe. Il alla battre les Russes à Eylau et à Friedland. Il fit de son frère Joseph un roi d'Espagne, de son frère Louis un roi de Hollande, et de son frère Jérôme un roi de Westphalie. Mais les Espagnols se révoltaient. Les Autrichiens, pendant ce temps, reprenaient la lutte, et il fallut que Napoléon quittât l'Espagne pour aller les battre à Wagram. Tout était toujours à recommencer.

Pourtant, à ce moment-là, Napoléon n'avait jamais paru plus puissant, au point que l'empereur d'Autriche lui donnait sa fille Marie-Louise en mariage. Le petit capitaine d'artillerie était entré dans la famille de Marie-Antoinette et de Louis XVI. Et son fils, le fils de l'aigle, s'appellera le roi de Rome. Mais l'Aiglon ne régnera pas et il mourra, un jour, obscurément, chez ses parents d'Autriche, simple duc de Reichstadt.

Après avoir vaincu l'empereur d'Autriche et l'empereur de Russie, Napoléon était devenu le gendre du premier et l'allié du second. L'Angleterre ne cédait pas, parce que le blocus continental n'était pas observé partout. Pour y contraindre les Russes, qui, à l'instigation des Anglais, avaient rompu leur alliance avec la France, Napoléon décida d'aller, à leur tour, les battre dans leur pays.

Il se mit en route avec une armée immense, la plus nombreuse qu'on eût jamais vue, et qui restera pour toujours la Grande Armée.

Ils ont dit…

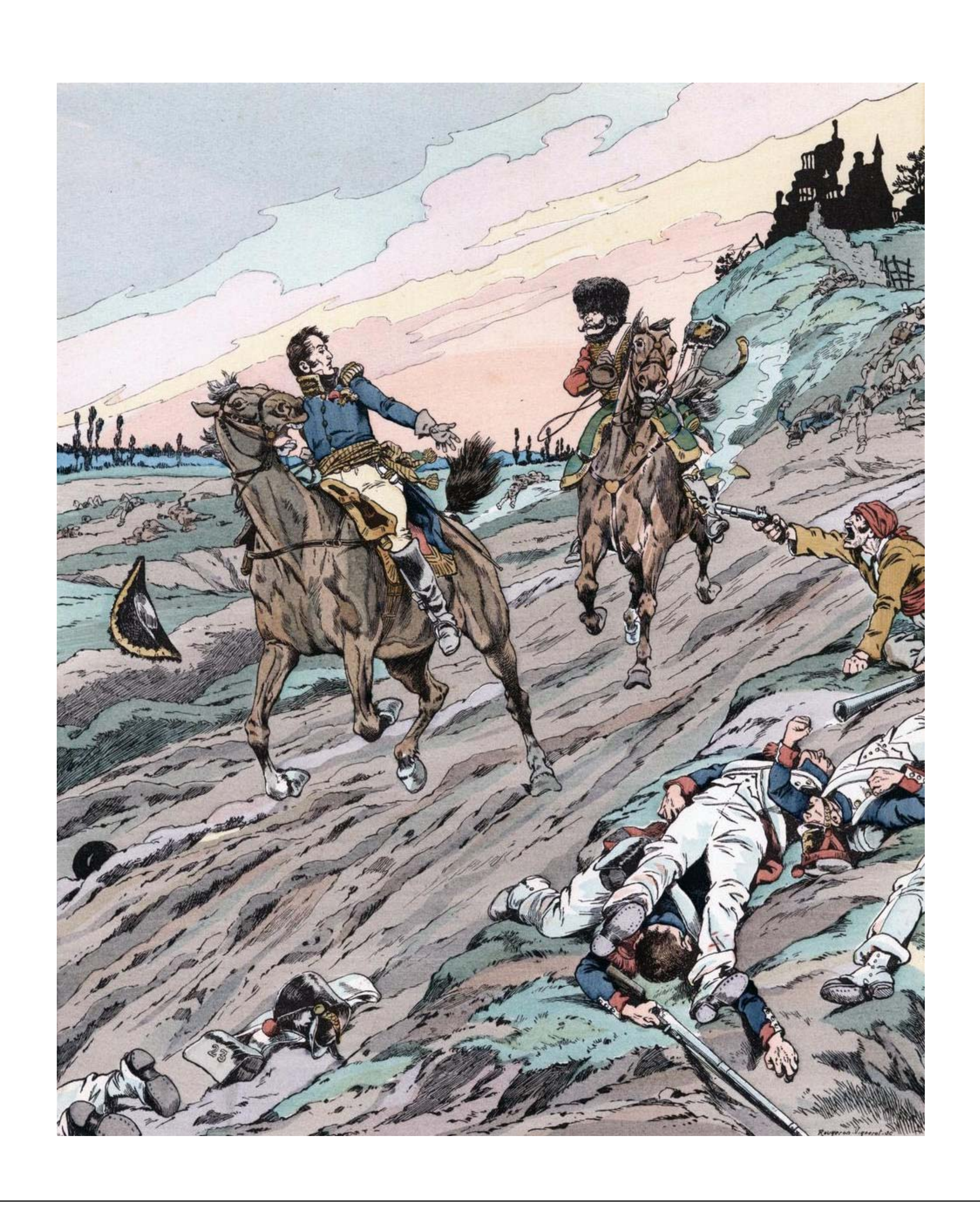
Napoléon se porta en Espagne, dont les habitants refusaient d'accepter pour roi Joseph Bonaparte, son frère, qu'il voulait leur imposer.

Victor Hugo a immortalisé un épisode de cette lutte :

Mon père, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard[17] *qu'il aimait entre tous*
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un Espagnol de l'armée en déroute
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié.
Et qui disait : « À boire ! À boire par pitié ! »
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
Et dit : « Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé. »
Tout à coup, au moment où le housard baissé
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de maure[18]*,*
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,
Et vise au front mon père en criant : « Caramba ! »
Le coup passa si près que le chapeau tomba
Et que le cheval fit un écart en arrière.
« Donne-lui tout de même à boire », dit mon père.

Victor Hugo, La Légende des siècles, 1859

[17] Housard ou hussard : soldat de la cavalerie utilisé pour les opérations de reconnaissance.
[18] Maure : nom donné autrefois aux populations musulmanes, originaires d'Afrique du Nord.


23

Et l’on s’enfonça dans les plaines de Russie jusqu’à la ville lointaine de Moscou, dont les mille clochers en forme d’oignons peints de toutes les couleurs brillaient au soleil d’automne. Napoléon, qui était déjà entré à Vienne, à Berlin, à Madrid, entra dans la ville sainte des Russes et s’installa au Kremlin.

La Russie était envahie, elle n’était pas battue. Ses soldats, invisibles et insaisissables, attendaient un puissant renfort : la neige et le « général Hiver ». Ils n’hésitèrent pas à brûler eux-mêmes Moscou pour en chasser les Français.



Napoléon contemple l’incendie de Moscou.

Il fallut commencer la retraite à travers les vastes plaines que la neige commençait à couvrir. Le chemin était long, le froid devenait terrible, la neige tombait de plus en plus épaisse, et les cosaques harcelaient sans cesse la Grande Armée, enlevant les traînards. On arriva enfin en face d’une grande rivière, la Bérésina, qui charriait d’énormes glaçons. Plus de pont, les Russes l’avaient brûlé.

Il fallut, en jeter un à la hâte, et les pontonniers du général Éblé durent se mettre héroïquement dans l’eau glacée pour le construire. Mais c’était une passerelle étroite et fragile sur laquelle des milliers et des milliers de fuyards s’engagèrent dans une terrible bousculade sous le canon des Russes.



Défaite de la campagne de Russie et retour à Paris

La campagne de Moscou s'était terminée par un désastre. La Grande Armée avait fondu. Le « général Hiver » avait vaincu Napoléon, et, dès lors, rien ne lui réussit plus. L'Angleterre le tenait. Un à un, tous les pays d'Europe se soulevèrent contre lui, l'Allemagne la première. À Leipzig, bataille des nations, l'empereur fut vaincu. Il fallut reculer, reculer, repasser le Rhin, défendre la France, puis Paris même. Malgré quatorze batailles, dont douze furent des victoires, les Alliés avançaient toujours. Bientôt les cosaques et les uhlans campèrent dans les Champs-Élysées.

Alors Napoléon abdiqua après avoir fait, à Fontainebleau, ses adieux à ses compagnons d'armes, et les alliés donnèrent l'île d'Elbe, - en face de la Corse - comme domaine à celui qui avait commandé toute l'Europe.

Il n'y resta pas longtemps. Il s'en échappa encore comme il s'était échappé d'Égypte. Débarqué golfe Juan, il remonta vers Paris. L'aigle volait, disait-on, de clocher en clocher. Ney, qui avait juré de l'arrêter et de le ramener dans une cage de fer, tomba dans ses bras lorsqu'il revit son empereur. La France, avec lui, voulut encore tenter la chance. La victoire avait cessé d'être de son côté. Napoléon, marchant au-devant des Anglais, les rencontra à Waterloo. La bataille était rude, et il attendait les renforts du général Grouchy. Ce fut Blücher qui arriva avec les Prussiens. Alors les Français furent accablés sous le nombre. Pour protéger la retraite, la garde impériale se forma en carré.

La France était épuisée. La partie était perdue. Pour lever les dernières armées, on avait enrôlé jusqu'aux jeunes garçons de quinze ans. Napoléon résolut alors de s'en remettre à la générosité des véritables vainqueurs : il se livra aux Anglais.

Mais les Anglais ne lui avaient pas pardonné. Ils l'exilèrent dans une petite île solitaire, à Sainte-Hélène, très loin dans l'Océan, du côté de l'Afrique, où le geôlier Hudson Lodwe le tourmenta longtemps. Et celui qui était né dans une île du côté où le soleil se lève mourut dans une île du côté où le soleil se couche. Plus tard on alla y chercher ses restes, qui reposent aujourd'hui dans un grand tombeau de marbre sous la coupole des Invalides.

Ils ont dit…

L'Europe entière se ligua alors contre Napoléon, et il perdit contre les alliés la bataille de Waterloo. La garde impériale, formée en carré, recula pied à pied.

« Rendez-vous ! cria l'ennemi.

— La garde meurt et ne se rend pas », riposta le général Cambronne avec indignation, et l'on continua à se battre.

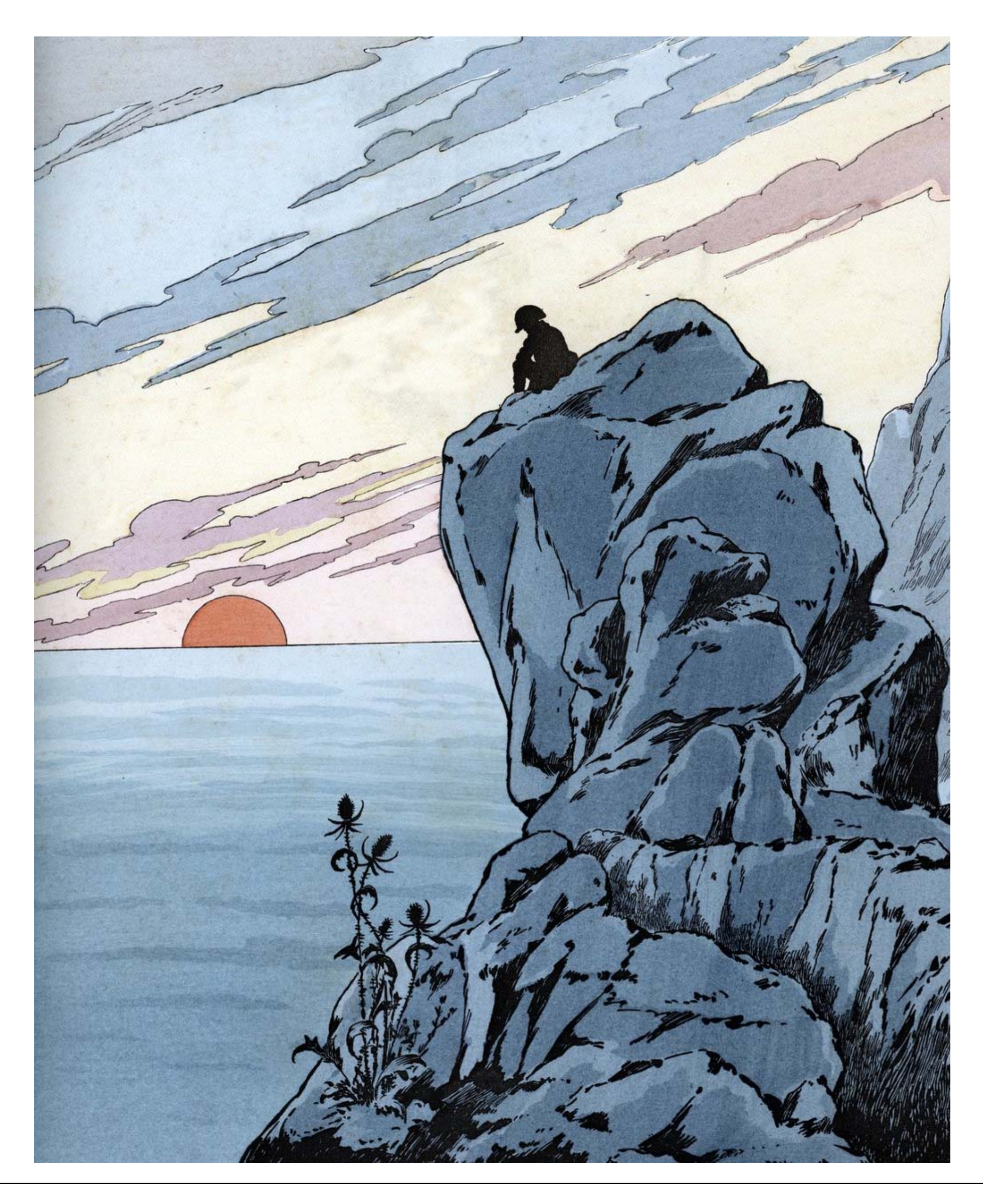


Ils ont dit…

Napoléon abdiqua cette fois définitivement et écrivit au prince régent d'Angleterre :

« Je viens, comme Thémistocle, m'asseoir au foyer du peuple britannique. »

Pour toute réponse, on l'envoya dans l'île Sainte-Hélène, où il fut gardé à vue, privé même de toutes communications avec son fils.



31 - Louis XVIII et Charles X

La Révolution avait eu besoin de Napoléon pour sauver la France, et Napoléon ne l'avait pas sauvée. Alors il ne restait plus qu'à rappeler les Bourbons et à rétablir la royauté. Louis XVII étant mort au Temple, celui qui régna fut Louis XVIlI, frère de Louis XVI.

Louis XVIII venait pour faire la paix et pour rendre à la France son ancienne prospérité. Son gouvernement fut celui de la Restauration.

C'était un prince sage et prudent auquel il manquait seulement d'avoir l'air d'un soldat. Il était gros, il marchait péniblement et il ne pouvait pas monter à cheval, ce qui faisait un grand changement avec Napoléon Ier. Mais Louis XVIII venait pour donner la paix à la France. Il voulait que cette paix fût aussi bonne que possible et il ne permettait pas aux Alliés d'abuser de leur victoire ni de lui manquer de respect.

Le roi de Prusse ayant prétendu faire sauter à Paris le pont d'Iéna qui lui rappelait la défaite des soldats prussiens, Louis XVIII dit qu'alors il irait se mettre sur le pont et sauterait avec lui. Et le roi de Prusse n'osa pas toucher au pont d'Iéna. Louis XVIII s'y prit si bien que les uhlans et les cosaques, au bout de très peu de temps, quittèrent la France, qui redevint un pays riche, tranquille, et que les autres peuples respectaient.

C'est ainsi que Louis XVIII mourut tranquillement dans son lit, alors que Louis XVI avait péri sur l'échafaud et que Napoléon était mort en exil à Sainte-Hélène.

Comme Louis XVIII n'avait pas de fils, ce fut un de ses frères, Charles X, qui lui succéda. Charles X n'avait pas du tout le même caractère. Il aimait la gloire et le panache.

II rêvait de rendre à la France les conquêtes de la Révolution et la rive gauche du Rhin. Mais il était imprudent et entêté, et c'est pourquoi, au bout de peu de temps, il perdit son trône.

Pourtant son règne très court avait été glorieux. À la bataille de Navarin, les navires français avaient détruit la flotte turque et délivré la Grèce. Car la France était redevenue assez forte pour rendre service aux malheureux.

C’est aussi à Charles X que nous devons l’Algérie. Car Alger était encore un nid de pirates musulmans qui descendaient parfois sur les côtes de Corse et de Provence, et qui emmenaient des Français en esclavage. Un jour, l’envoyé du roi ayant fait des reproches au bey d’Alger, celui-ci le frappa d’un coup d’éventail. Charles X résolut alors de prendre le repaire des pirates et il prépara une flotte et une armée, ce qui rendit les Anglais fort jaloux, L’ambassadeur d’Angleterre s’étant plaint, le ministre de la marine lui répondit que cela lui était égal et que la flotte partirait. En effet, nos soldats débarquèrent en Afrique, et, en quelques jours, Alger fut prise, et devint, en terre africaine, le chef-lieu d’un département français.

Charles X conduisait aussi bien nos affaires en Afrique qu’il conduisait mal les siennes en France. Dans le mois même où Alger fut conquise, en juillet 1830, il entra en querelle avec les Parisiens, qui se mirent, selon une vieille habitude, à élever des barricades. Charles X n’avait pris aucune précaution. Il ne voulait pas croire au danger, et il jouait aux échecs tandis que la fusillade commençait.

Cependant l’émeute devint une révolution. Comme il n’avait presque pas de troupes pour le défendre, Charles X dut quitter Paris et renoncer au trône.

Ils ont dit…

Il perdit la partie, et la révolution éclata. Charles X quitta la France avec grandeur et dignité. En recevant de ses gardes du corps leurs étendards :

« Je les garderai, dit-il, cet enfant vous les rendra. »

L’enfant c’était son petit-fils, le duc de Bordeaux, comte de Chambord, en faveur duquel venaient d’abdiquer Charles X et son fils aîné, le duc d’Angoulême.



Ils ont dit…

Le 31 mai 1830, le duc d'Orléans donna une grande fête au Palais-Royal en l'honneur du roi de Naples. Charles X y assistait et disait, souriant :

« Les vents sont au nord, bon présage pour ma flotte d'Alger. »

Tandis que M. de Salvandy, prévoyant la révolution, disait au duc d'Orléans :

« C'est une vraie fête napolitaine : nous dansons sur un volcan. ».



Ils ont dit…

Le 6 juillet, Alger était prise, et, le 26, paraissaient des ordonnances royales qui modifiaient gravement la constitution. Le prince de Polignac centralisait le pouvoir, ayant dit :

« Je joue ma tête ; je veux tenir les cartes. »



32 - Louis-Philippe

Il fut remplacé par son cousin, le duc d'Orléans, qui devint roi sous le nom de Louis-Philippe et qui reprit le drapeau tricolore, tandis que Louis XVIII et Charles X avaient eu le drapeau blanc.

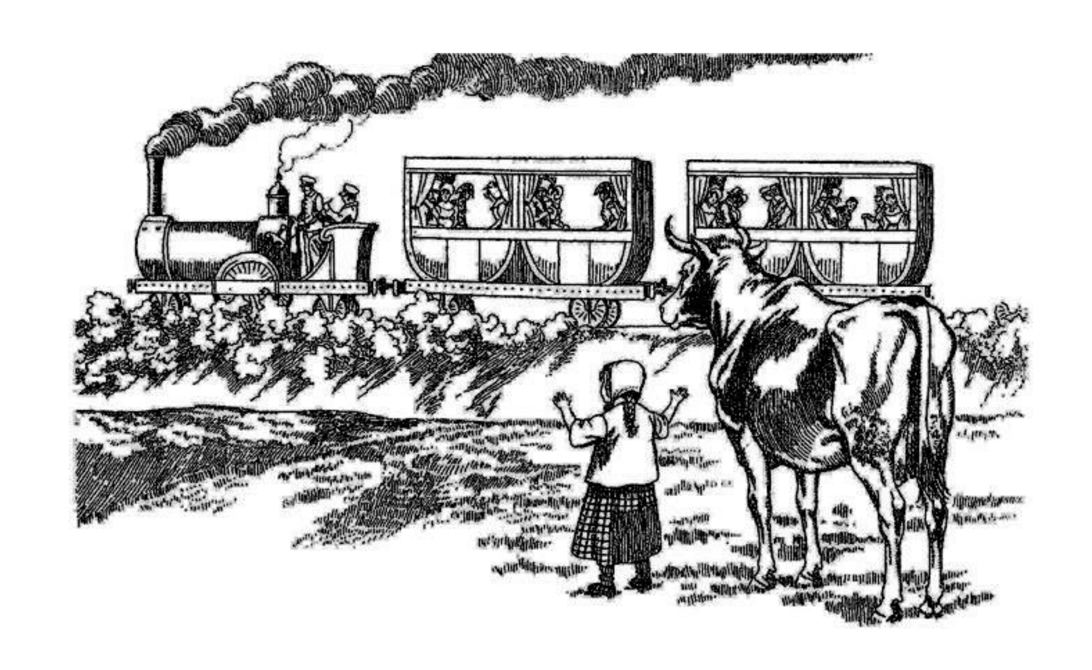
Louis-Philippe, dont le père avait été guillotiné sous la Terreur, avait eu une existence très agitée. Il avait été soldat sous la Révolution. Ensuite, ayant dû émigré, il avait gagné sa vie comme professeur en donnant des leçons. C'était un homme très simple, qui s'habillait comme un bourgeois et qui allait se promener à pied avec un parapluie. Ce qui n'empêchait pas les révolutionnaires de le détester. Plusieurs fois on tira sur lui. Mais il ne s'en émouvait pas et pensait que c'étaient les inconvénients du métier de roi.

Un peu comme Louis XVIII, il désirait que la France fût calme et riche. Aussi fit-on sous son règne de nombreux progrès, et c'est alors qu'au lieu de voyager en diligence, on eut des locomotives et des chemins de fer.

Le premier chemin de fer qui fut construit n'allait pas bien loin. Il ne menait qu'à Saint-Germain. Et des hommes pourtant très intelligents disaient que c'était un joujou qui ne pourrait jamais servir à rien de plus sérieux. D'autres prétendaient qu'il serait impossible de percer des tunnels, parce que les voyageurs, en passant sous la terre, auraient trop froid et risqueraient de mourir.

Cependant on n'arrive pas à la perfection du premier coup. Les premiers wagons étaient bien peu confortables.

Et l'on avait l'étrange idée d'enfermer les voyageurs à clef pour les empêcher de tomber par la portière. Un jour, une voiture ayant pris feu, les voyageurs ne purent pas sortir et furent brûlés vifs. Parmi eux, il y avait l'amiral Dumont-Durville, qui avait fait plusieurs fois le tour du monde sans aucun accident.



Louis-Philippe n'aimait pas la guerre, quoiqu'il l'eût faite à Valmy et à Jemmapes. Il trouvait qu'il y avait eu assez de Français tués pendant la Révolution et l'Empire. Les seules expéditions auxquelles il consentit furent pour achever la conquête de l'Algérie.

Ce fut long, car les Arabes se défendaient très bien. Il fallut prendre d'assaut Constantine, ville perchée sur un rocher et que ses défenseurs croyaient inaccessible. Il fallut aussi vaincre un guerrier courageux l'émir Abd-el-Kader. La lutte dura longtemps, car lorsque l'émir était serré de trop près, il allait se réfugier dans le désert du Sahara. Enfin il dut se rendre, et fut exilé en Syrie.

Mais les campagnes d'Afrique ne suffisaient pas aux Français. Ils regrettaient les victoires de Napoléon que leur rappelaient les poètes et les écrivains d'alors, et surtout le plus célèbre de tous, Victor Hugo. On trouvait Louis-Philippe trop pacifique et l'on s'ennuyait. On lui reprochait aussi de s'obstiner à ne pas vouloir que tous les Français fussent électeurs. En 1848, les Parisiens firent encore une révolution pour avoir le suffrage universel, et, comme Charles X, Louis-Philippe abdiqua.

Alors, de nouveau, la République fut proclamée ; mais ce ne fut pas pour longtemps. Parmi les républicains, il y en avait qui tenaient à garder le drapeau tricolore, et les autres arboraient le drapeau rouge. Le poète Lamartine, qui gouvernait, s'écria :

« Le drapeau tricolore a fait le tour du monde, tandis que le drapeau rouge n'a fait que le tour du Champ-de-Mars ! »

On finit par se battre, et il y eut beaucoup de sang versé aux journées de Juin. L'archevêque de Paris, Mgr Affre, fut tué d'une balle au moment où il voulait réconcilier les deux partis. Enfin l'insurrection fut vaincue. Et la France, ayant horreur de la guerre civile, élut comme président le neveu de Napoléon Ier pour qu'il rétablît l'ordre, comme son oncle après le 18 Brumaire.

Sur les chemins de l'Histoire : Le Château d'Eu, en Normandie
Le château d'Eu. bâti au XVIème siècle par Henri de Guise et embelli, au siècle suivant, par la Grande Mademoiselle, la célèbre cousine de Louis XIV, fut agrandi pour le roi Louis-Philippe, puis restauré et décoré par Viollet-le-Duc pour le comte de Paris. . Le Musée Louis-Philippe présente mobilier, porcelaine, orfèvrerie, tableaux et souvenirs historiques attachés à Louis-Philippe et sa famille, mais aussi aux deux séjours de la reine Victoria chez le roi français, au château d'Eu, en 1843 et 1845, ce qui permis de concrétiser une première entente cordiale entre la France et le Royaume-Uni. Le mobilier la Galerie de Guise, pièce la plus prestigieuse, est orné de tapisseries de Beauvais, commandées par Louis-Philippe pour cette salle. Les vitraux du portique ont été dessinés par Viollet-le-Duc.

33 - Napoléon III

D'abord président de la République, Louis Napoléon Bonaparte devint empereur sous le nom de Napoléon III, suite au coup d'état du 2 décembre 1851.

Et le second Empire commença aussi bien que le premier. Les Français, qui aimaient la gloire, furent contents, car les premières guerres du nouvel empereur furent victorieuses.



Guerre de Crimée.

Après la guerre de Crimée, ce fut la guerre contre l'Autriche, pour délivrer l'Italie. Deux victoires, à Magenta et à Solferino, obligèrent les Autrichiens à rendre aux Italiens une partie de leur pays.

Mais l'expédition du Mexique fut moins heureuse. Au fond, personne ne savait très bien ce que nous allions faire dans ce pays lointain auquel Napoléon III imposait un empereur dont les Mexicains ne voulaient pas. Ils finirent par prendre l'empereur Maximilien, le fusillèrent, et sa femme, l'impératrice Charlotte, devint folle de douleur.

Ils ont dit…

La guerre de Crimée, où nous avions pour alliés les Anglais, se termina par la prise de Sébastopol. C'est là que le maréchal de MacMahon, étant monté à l'assaut d'un bastion, fit une réponse célèbre. Comme on lui disait que les Russes avaient miné le bastion qui allait sauter, Mac-Mahon s'écria :

« J'y suis, j'y reste ! »

Il resta et ne sauta pas.



Pendant que nos troupes s'usaient au Mexique, il y avait à Berlin un homme qui méditait d'écraser la France. Cet homme était un Prussien. Il s'appelait Bismarck.

Profitant de ce que Napoléon III était occupé ailleurs, Bismarck et le roi Guillaume agrandissaient la Prusse. Ils organisaient aussi une armée puissante et redoutable, munie de nombreux canons et d'un fusil perfectionné, le fusil à aiguille.

Lorsque Bismarck jugea le moment venu, il tendit un piège à Napoléon III. Il arrangea une dépêche, la fameuse dépêche d'Ems, qui faisait croire que le roi Guillaume avait insulté notre ambassadeur. Comme Bismarck l'avait calculé, les Français s'indignèrent. La guerre fut déclarée à la Prusse, et tout Paris cria :

« À Berlin ! »

Au lieu d'aller à Berlin, ce furent les Prussiens qui vinrent à Paris.

À Sedan, Napoléon III vaincu rendit son épée au roi Guillaume. Deux jours plus tard, le 4 septembre 1870, le second Empire était renversé. L'impératrice Eugénie devait prendre le chemin de l'exil. Quant à son fils, le petit Prince impérial, que les parisiens avaient vu si souvent faire l'exercice dans le jardin des Tuileries, il ne devait pas régner plus que l'Aiglon. Plus tard, il mourut bien loin, dans un pays sauvage d'Afrique, percé d'une lance par un Zoulou.

Sur les chemins de l'Histoire : Le Palais du Louvre
S'il est un lieu pour évoquer les fastes du second empire, ce sont bien les appartements que l'empereur Napoléon III a réservé pour son ministre d'État, deuxième personnage de l'Empire. Aux petits appartements privés du ministre, sans fioritures, succèdent les grands appartements d'apparat, cadre somptueux à toutes sortes de réceptions, dîners mondains ou bals masqués. Les fêtes faisaient partie de l'art de vivre de la haute société du Second Empire.

34 - La Guerre de 1870

Après le désastre de Sedan, la France fut envahie. Des légions d'Allemands chaussés de lourdes bottes et coiffés de casques à pointe avancèrent de tous côtés pour s'emparer de Paris.

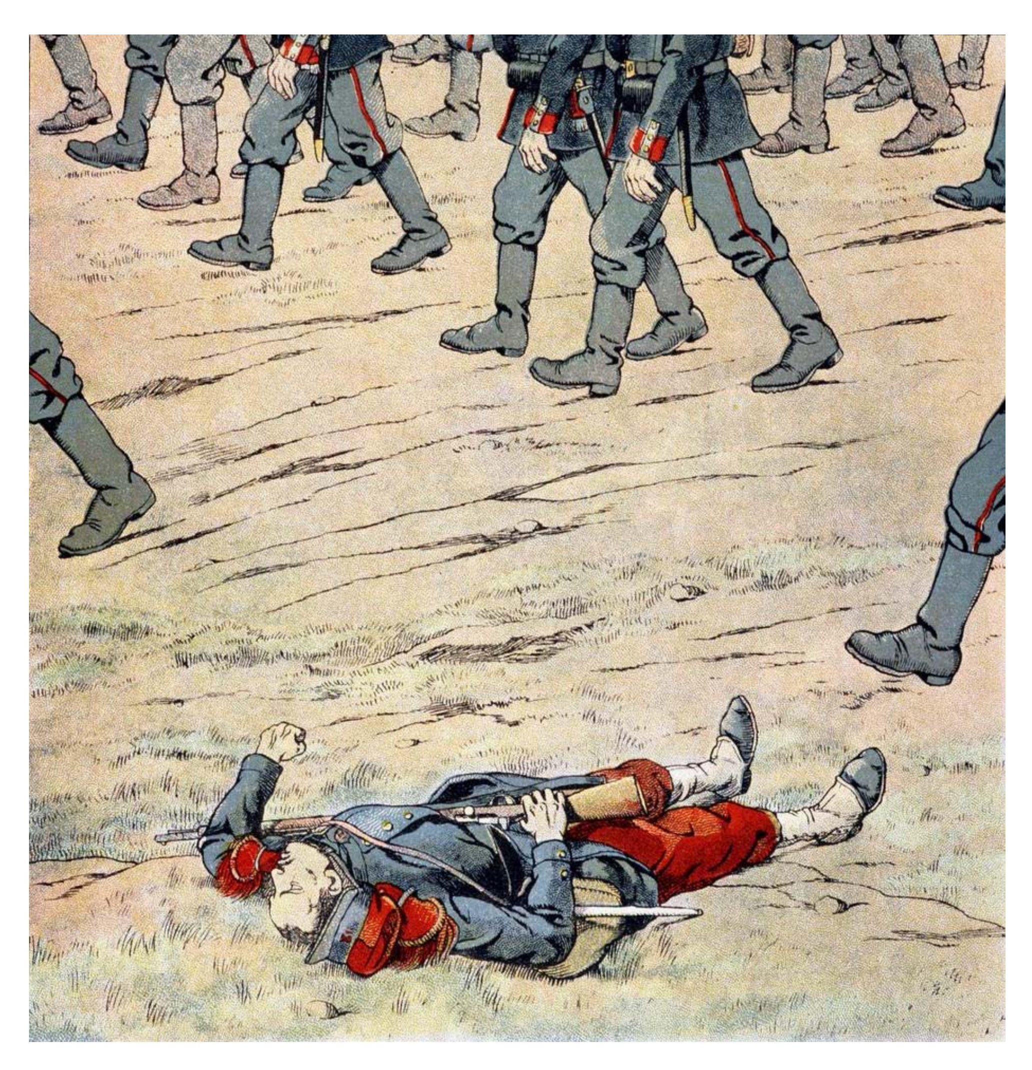


Le Moblot - soldat de la Garde nationale mobile pendant la guerre de 1870 -.

Et, bientôt, deux millions d'habitants, enfermés dans ses murs commencèrent à manquer de tout. On finit par se nourrir de pain moisi, de chiens, de chats et de rats.

C'est en vain que des sorties furent tentées et que les Parisiens essayèrent de rompre le cercle des Prussiens au Bourget et à Champigny. C'est en vain aussi que Gambetta s'échappa de Paris en ballon pour organiser en province la levée en masse. Malgré quelques beaux faits d'armes, ces armées improvisées succombèrent devant les Prussiens trop nombreux, disciplinés et pourvus d'armes excellentes.

Paris dut se rendre mais les Prussiens osèrent à peine y entrer. Ils se contentèrent d'envoyer quelques régiments défiler aux Champs-Elysées.

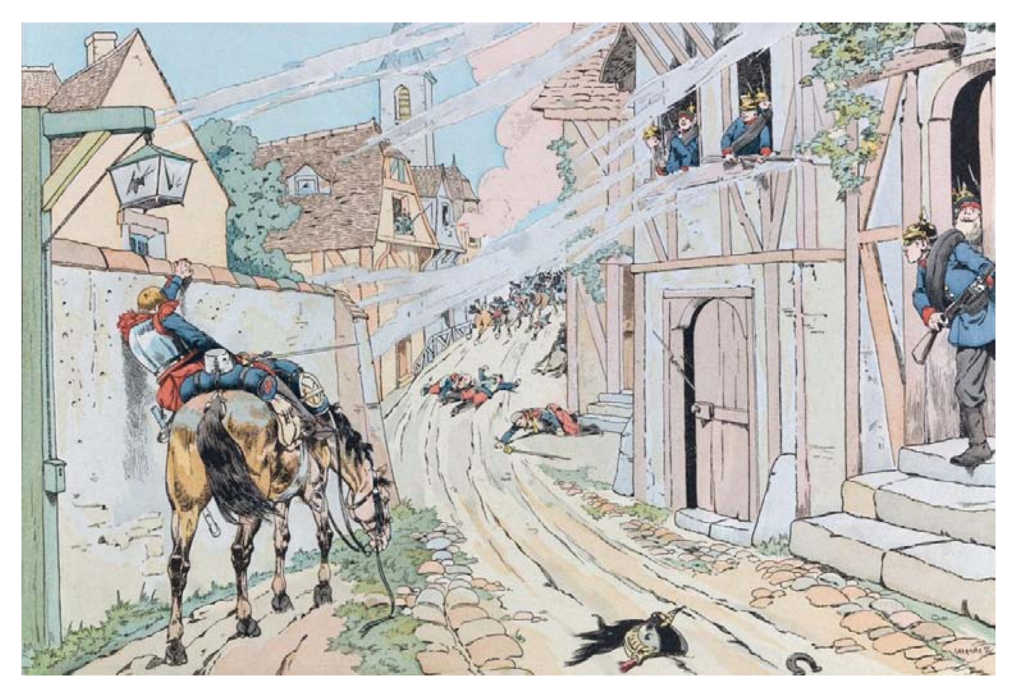


Un soldat mort sur le champ de bataille.

Cependant nos malheurs n'étaient pas finis, car les Parisiens avaient été exaspérés par leurs souffrances et par leurs déceptions, et une partie d'entre eux écouta les révolutionnaires. La Commune fut proclamée. On arbora le drapeau rouge, dont le reste de la France ne voulait pas. Et sous les yeux moqueurs des Prussiens, qui campaient non loin de là, l'armée de Versailles dut reprendre Paris rue par rue. Se voyant battus, les Communards fusillèrent les otages qu'ils avaient pris, et eurent même l'atroce idée de brûler la ville après avoir arrosé les maisons de pétrole. Du château des Tuileries et du vieil Hôtel de Ville il ne resta que des cendres.

Pendant ce temps, à Versailles, dans le palais de Louis XIV, le roi Guillaume, victorieux, s'était fait proclamer empereur de toute l'Allemagne. Et Bismarck imposa à la France le traité de Francfort, dont il avait arrêté toutes les conditions avant de partir en guerre.

Nous perdions l'Alsace avec Strasbourg, une partie de la Lorraine avec Metz, et ces provinces, malgré leurs protestations, furent annexées au nouvel Empire allemand.



Assaut donné par les 9ème cuirassiers dans le village de Morsbronn.

Enfin nous devions payer une indemnité de cinq milliards, et des troupes prussiennes occuperaient notre territoire tant que cette grosse somme d'argent ne serait pas versée jusqu'au dernier sou. Sedan nous avait coûté encore plus cher que Waterloo. Pourtant la France a exécuté le traité de Francfort. Elle a payé les cinq milliards. Et si elle a pleuré les provinces perdues, elle n'a pas essayé de les reprendre par la force. Pour que l'Alsace et la Lorraine redevinssent françaises, il a fallu que l'Allemagne elle-même, en 1914, déclarât la guerre avec l'intention de faire encore des conquêtes.

Sur les chemins de l'Histoire : Loigny-la-Bataille

La bataille de Loigny, s'est déroulée en Eure-et-Loir, au nord d'Orléans, opposant trois corps de l'armée de la Loire à l'armée du grand-duc de Mecklembourg, marqua la fin de la campagne de la Loire, et la défaite finale de la France.

Un musée retrace les grands moments de la guerre de 1870, des rives du Rhin aux plaines de la Beauce. On peut y voir des uniformes, des casques et des armes d'époque, et revivre la bataille au travers d'un film et d'une animation utilisant la réalité augmentée.

Une église jouxte le musée. Elle a été construite en 1871, un an après la bataille, en hommage aux nombreuses victimes. La chapelle mortuaire et l'ossuaire abritent les restes de 1260 soldats français et prussiens. La crypte de l'église abrite les tombes du général Sonis et du général de Charrette, qui jouèrent un rôle crucial dans la bataille de Loigny.

Ils ont dit…

À la bataille de Reischoffen, connue pour sa lourde charge en 1870, il fallait encore quelques escadrons pour sauver une position. Un officier en réclama.

« Des cuirassiers ? il n'y en a plus, » répondit le général.



35 - La troisième République

Comme l'Empire de Napoléon III était tombé, il fallait choisir pour la France un nouveau gouvernement. Serait-ce la monarchie avec Henri V, ou la République ?

À l'Assemblée nationale de 1871, les monarchistes étaient les plus nombreux. Mais ils ne surent pas se mettre d'accord, et les républicains l'emportèrent. Pourtant la République ne fut votée qu'à une voix de majorité.

Le premier président fut le maréchal de Mac-Mahon, celui qui avait dit à Sébastopol : « J'y suis, j'y reste. » Parmi les huit autres présidents qui se succédèrent avant la grande guerre, notons le Président Sadi-Carnot, petit-fils du grand Carnot de la Révolution, qui fut assassiné par un anarchiste ; et le plus célèbre d'entre eux, Raymond Poincaré, qui a été président pendant la Grande Guerre.

Je ne vous raconterai pas l'histoire de la troisième République, car j'aurais à vous citer trop de changements de ministres et de ministères.

Pendant ces batailles de la Chambre des députés, des Français hardis agrandissaient les colonies de la France.

Le Tonkin fut conquis sur les Pavillons-Noirs. La Tunisie fut ajoutée à l'Algérie. Ensuite ce fut le Maroc, où le maréchal Lyautey a laissé un aussi grand nom que jadis Dupleix dans l'Inde. Toute l'Afrique du Nord est devenue française, quatre-vingts ans après la prise d'Alger par Charles X.

Au cœur de l'Afrique, d'autres Français allaient porter notre drapeau. Le commandant Marchand, accompagné d'un lieutenant qui devait être un grand général, et rendre illustre le nom de Mangin, traversa audacieusement tout le continent noir, et, parti de l'océan Atlantique, arriva en Égypte. Là, sur le Nil, à Fachoda, il rencontra les Anglais, et l'on crut un moment que les anciennes guerres coloniales avec l'Angleterre allaient renaître. Mais cette vieille querelle était finie, et l'on s'aperçut que la France et l'Angleterre avaient plus de raisons de s'entendre que de se battre.



Le changement parlementaire entre les partis de droite et de gauche.

Mais il y avait une grande Allemagne qui, non contente d'avoir annexé l'Alsace et la Lorraine, était jalouse que la France fût riche et qu'elle eût un sol fertile qui donnait en abondance du pain blanc et du bon vin. Bien que la France évitât de provoquer les Allemands, ils ne cessaient de rendre leur armée plus forte, de fabriquer plus de fusils et plus de canons, et l'on sentait qu'ils n'attendaient qu'une occasion de nous envahir à nouveau.

Comme ils étaient 60 millions contre 40 millions de Français, il nous fallait des alliés pour pouvoir nous défendre. C'est ainsi que se forma l'alliance franco-russe.

Le danger allemand devenait si menaçant pour tout le monde, que le tsar de Russie n'hésita pas à s'unir à la République française. Ensuite, l'Angleterre elle-même, inquiète de la grande flotte dont l'Allemagne s'était pourvue, se rapprocha de nous, et ce fut l'entente cordiale entre Anglais et Français, qui oublièrent les luttes d'autrefois.

Pendant les dix années qui précédèrent 1914, les Allemands ne cessèrent pas de nous chercher des querelles et de nous adresser des provocations. L'empereur Guillaume II disait tout haut qu'il tenait « son épée aiguisée et sa poudre sèche ». L'armée allemande devenait de plus en plus nombreuse. Pourtant il y avait beaucoup de gens, en France et ailleurs, qui ne voulaient pas croire que la guerre fût possible. Les Allemands se chargèrent de les détromper.

Sur les chemins de l'Histoire : L'écomusée de Marquèze

Situé au cœur du département des Landes, écomusée de Marquèze est une reconstitution du cadre de vie des habitants de la Grande Lande au XIXème siècle, cette société de bergers-agriculteurs qui vivait en symbiose avec son environnement.

La race des brebis de la lande, la culture des céréales anciennes, les maisons et leur mobilier, et leurs jardins, le moulin sur pilotis, tout concourt à l'authenticité du lieu.

Le train des résiniers est l'unique moyen d'accéder au quartier de Marquèze. Ses voitures, datant de 1903 à 1910, sont classées Monument Historique. La ligne Sabres-Labouheyre fut exploitée pour transporter voyageurs et marchandises, de 1889 aux années 1960.

36 - La Grande Guerre

À la fin du mois de juillet 1914, l'ambassadeur d'Allemagne à Pans avertit le gouvernement français qu'il lui ferait la guerre si la France restait fidèle à l'alliance russe. À la vérité, l'Allemagne cherchait un prétexte quelconque, et c'était bien la France qu'elle avait l'intention d'attaquer. On négociait encore, lorsque Guillaume II inventa que des avions français étaient venus voler au-dessus de Nuremberg, et la guerre nous fut déclarée.

Ce fut la plus grande guerre et la plus terrible de tous les temps. Non seulement elle dura plus de quatre années, non seulement dix millions d'hommes y périrent, non seulement on se battit dans presque toute l'Europe, mais l'Allemagne était si forte et si dangereuse pour la liberté des autres peuples, que vingt-sept nations, y compris la grande République des États-Unis d'Amérique, durent s'unir pour venir à bout de l'Empire allemand.

Dans cette lutte, ce fut aussi la France qui fit le plus de sacrifices après avoir sauvé le monde à la bataille de la Marne.



Soldat fantassin et Tirailleurs sénégalais de l'armée française



La lettre du pépère - poilu[19] *dans une tranchée écrivant à sa famille -*

[19] Nom donné au soldat combattant de la guerre de 1914-1918.

Les Allemands en voulaient si bien à la France, que, pour arriver plus vite à Paris, ils traversèrent la Belgique, bien qu'ils n'en eussent pas le droit, car ils s'étaient engagés eux-mêmes à la respecter. Ils violèrent cyniquement leur parole : « Chiffon de papier ! », dit leur chancelier. Ils croyaient alors que la victoire effacerait ce parjure.



Messe donnée dans une tranchée



Et ils se crurent bien près d'être victorieux. En effet, ayant passé à travers la Belgique, alors que l'armée française les attendait sur les Vosges, ils avancèrent à marches forcées et envahirent nos départements du Nord, se rapprochant tous les jours de Paris. Sûrs d'eux-mêmes, ils criaient joyeusement : « Nach Paris ! »[20]

Ils étaient trop sûrs d'eux-mêmes. Les présomptueux sont toujours imprudents. Le général von Kluck s'imagina que les soldats français, s'étant repliés devant l'avalanche, étaient battus d'avance. Mais il y avait, dans le camp retranché de Paris, un chef énergique, Galliéni, qui observait tous ses mouvements. Il sut, par un avion, que von Kluck s'était découvert. Aussitôt, réquisitionnant tous les taxis de Paris - qu'on appellera les taxis de la Marne - , il envoya ses troupes le prendre de flanc, tandis que le généralissime de l'armée française, Joffre, ordonnait une offensive générale. Surpris, bousculés, les Allemands reculèrent en désordre.

La bataille de la Marne était gagnée. Paris était sauvé. C'était une victoire aussi grande que celle des Gallo-Romains et des Francs qui avaient mis en fuite Attila, que celle de Denain qui avait arrêté l'invasion sous Louis XIV. Quand le chef d'état-major de Guillaume II lui annonça cette nouvelle, il lui dit :

« Majesté, nous avons perdu la guerre, »

---

[20] « Vers Paris ! »

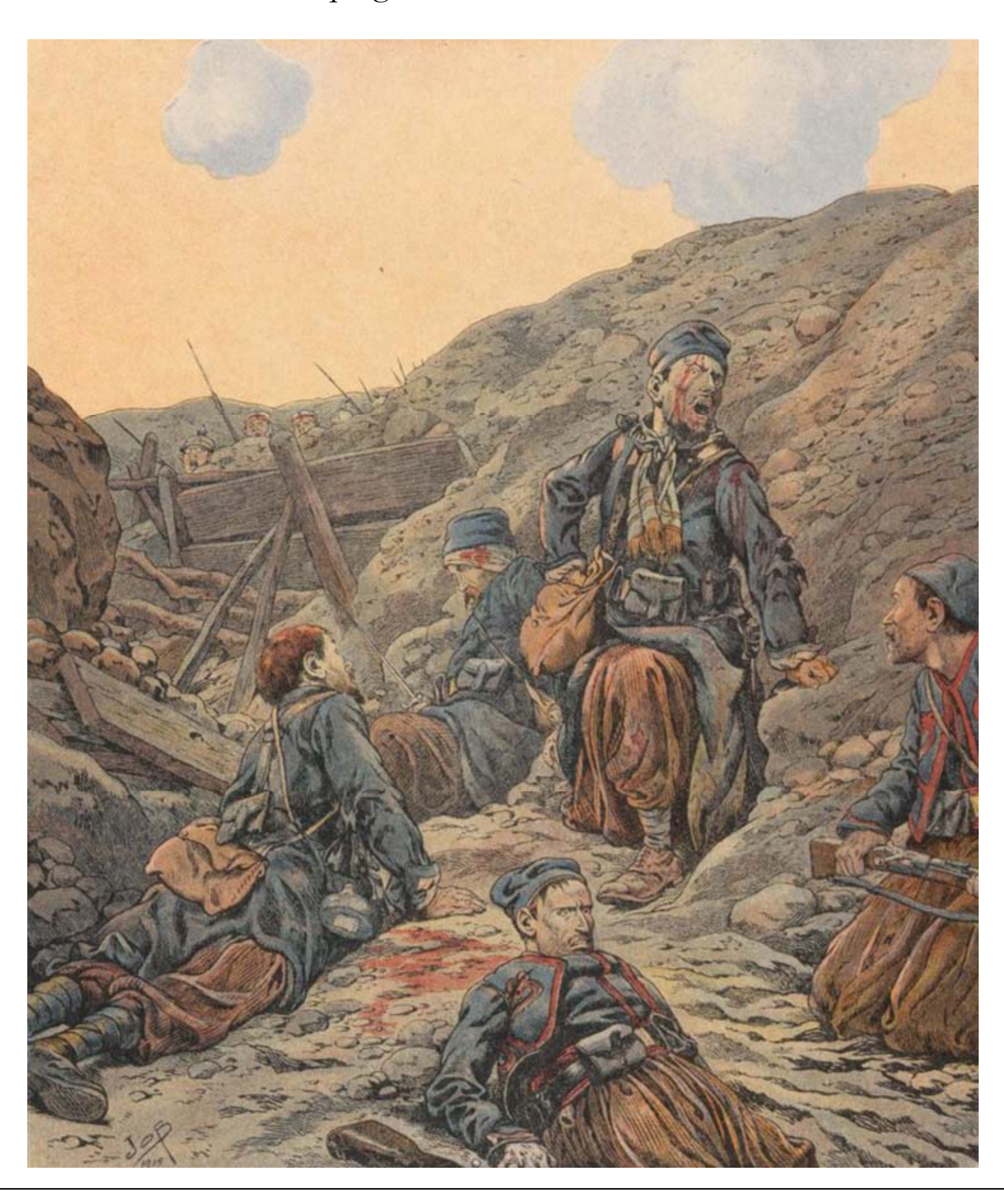


Les poilus lors de la bataille de la Marne

Ils ont dit…

Toutes sortes d'engins furent employées dans cette lutte des tranchées où le courage personnel devait remplacer l'excitation des combats à découvert, et la volonté y jouait un rôle prédominant. Dans un boyau gisaient des zouaves grièvement blessés. Soudain, le moins atteint aperçut des Allemands qui s'avançaient. Il rassembla ses forces et d'instinct poussa le cri :

« Debout les morts ! », qui galvanisa ses camarades.





En effet, quoi qu'ils aient tenté, les Allemands n'ont jamais pu réparer leur défaite de la Marne. Comme des rats pris dans une ratière, ils se sont démenés furieusement pendant de longs mois sans arriver à d'autre résultat que de faire tuer beaucoup de braves gens.

Après la bataille de la Marne, ils s'étaient réfugiés derrière des fortifications qu'ils avaient élevées en grande hâte sur notre sol, et la terrible guerre de tranchées commença. Les guerres du passé n'étaient rien à côté de celle-là, car tout ce que la science peut inventer pour détruire la vie humaine, les Allemands l'appliquèrent. Bientôt on ne se battit plus seulement avec des canons qui lançaient d'énormes obus, avec des grenades, avec des lances qui jetaient du feu, on se battit dans l'air avec des avions, sous la mer avec des sous-marins. Les Allemands, les premiers, se servirent de gaz asphyxiants qui allaient au loin empoisonner les soldats.

Il faudrait un gros livre pour énumérer toutes les batailles qui se livrèrent à travers l'Europe. On crut que cette guerre ne finirait jamais.

Pendant des mois, des régiments allemands se lancèrent à l'assaut de Verdun, et cette bataille-là dura cent fois plus longtemps que les batailles du temps passé.

Sur les chemins de l'Histoire : Verdun

De nombreux sites historiques, des cimetières, des monuments aux morts, mais aussi de musées plus récents, commémorent, à Verdun, et dans ses environs, cette grande bataille. Les plus emblématiques sont l'ossuaire de Douaumont et la tranchée des baïonnettes.

Au sein du cloître de l'ossuaire de Douaumont, vingt-deux alvéoles abritent les tombeaux où reposent quelques 130 000 soldats non identifiés, recueillis sur les terres du champ de bataille après l'Armistice. La tranchée des baïonnettes, monument construit par un mécène américain, repose sur une légende : celle de soldats français ensevelis debout dans leur tranchée lors de violents bombardements.

Des reconstructions de tranchées, et un ouvrage fortifié, permettent d'imaginer le quotidien des soldats. Les extérieurs de plusieurs autres fortifications sont également accessibles.

Il y avait déjà près de quatre ans que l'on se tuait de tranchée à tranchée, lorsque les Allemands, se sentant à bout, voulurent jouer le tout pour le tout. Leur généralissime Ludendorff était aussi présomptueux que von Kluck. Il attaqua Amiens avec violence, dans l'espoir de rompre le front des alliés. En même temps, des canons, à longue distance, bombardaient Paris, tuant des femmes et des enfants, tandis que chaque nuit des gothas[21] venaient jeter des bombes explosives sur la ville.

Ludendorff trouva à qui parler. La France était dirigée par Clemenceau, un ministre au cœur intrépide. Et les alliés, qui, jusque-là, avaient marché en ordre dispersé, acceptèrent d'être conduits par un chef unique, un grand soldat français, le maréchal Foch, qui arrêta la marche des Allemands. D'autres généraux français, Fayolle, Pétain, Mangin, Gouraud, entraînèrent leurs troupes, et, alors, ce furent les Allemands qui commencèrent à reculer. Leur retraite devint bientôt une débâcle. Ils se démoralisèrent. Guillaume II, voyant que tout était perdu, abdiqua et s'enfuit en Hollande.

Le 11 novembre 1918, toutes les cloches de Paris sonnèrent. Le matin, en forêt de Compiègne, les parlementaires allemands étaient venus implorer un armistice auprès du maréchal Foch, dans le wagon d'où il dirigeait les opérations.

L'Allemagne était vaincue.

Sept mois plus tard, la paix était signée à Versailles, dans la galerie des glaces où, en 1871, Guillaume Ier avait été proclamé empereur des Allemands. L'Allemagne devait rendre l'Alsace et la Lorraine et restituer tout ce qu'elle avait pris autrefois aux peuples nos amis, par exemple aux Polonais. Elle devait aussi payer de nombreux milliards pour réparer les ruines et les dévastations qu'elle laissait dans notre pays.

Un million et demi de Français ont été tués pour cette victoire. Beaucoup ont été blessés. D'autres ont perdu un bras, ou une jambe, ou sont devenus aveugles.

---

[21] Les Gotha G étaient une famille de bombardiers biplans bimoteurs allemands qui furent les plus gros avions opérationnels de la Première Guerre mondiale.

Les drames humains de cette guerre ont eu des répercussions dans les familles, sur plusieurs générations, et leurs stigmates sont encore présents aujourd'hui, pour l'observateur attentif. La fleur montante des jeunes écrivains, talentueux comme leurs aînés, a été décimée. Ce fut la fin de la grande littérature française.[22]



Le retour à la terre - militaire français retournant au champ, après la fin de la guerre -

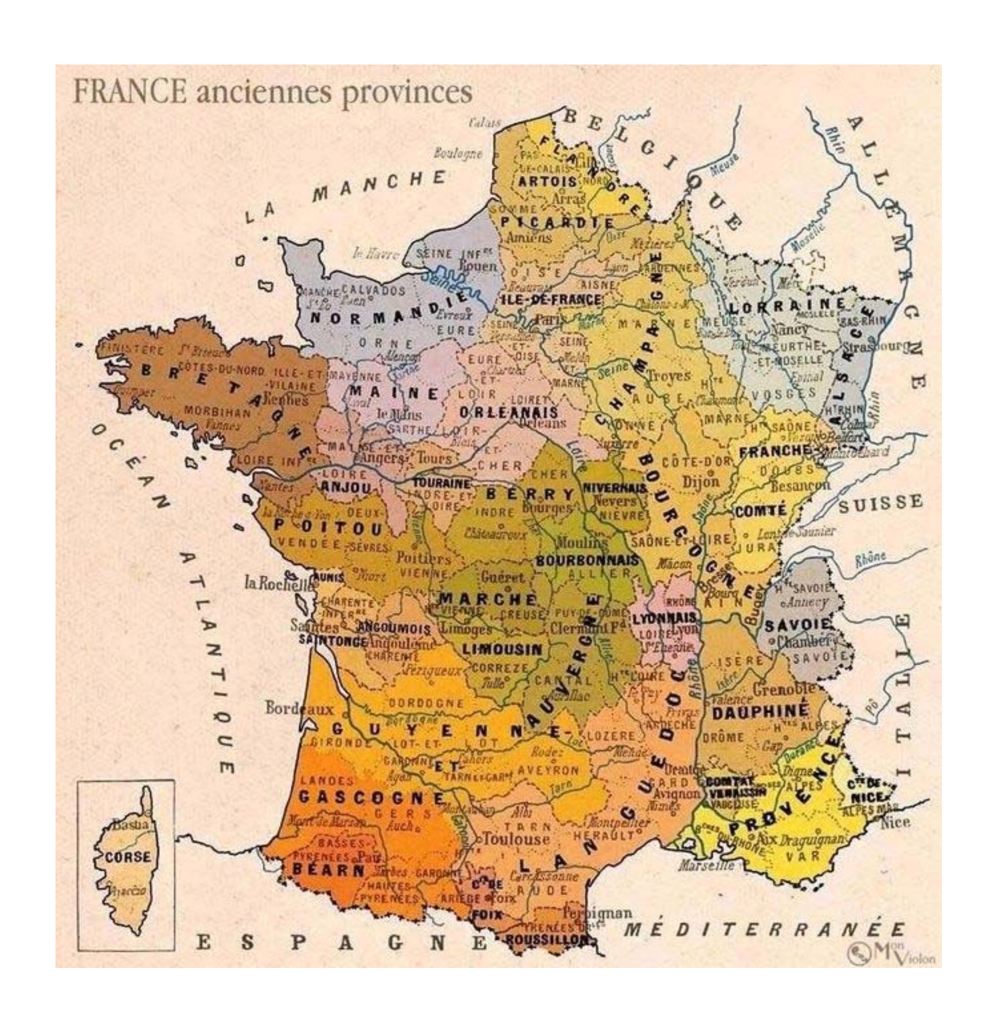
[22] Note personnelle.

Ils ont dit…

Ce sont tous ces soldats, jeunes et vieux, de tout grade, de toutes peaux et de toutes armes qui ont préparé le geste libérateur du généralissime Joffre disant aux notables de Thann, en Alsace :

« Notre retour est définitif. Je vous apporte le baiser de la France. Le pays suivra l'exemple des vivants et la leçon des tombes. »




FRANCE anciennes provinces
LA MANCHE
BELGIQUE
ALLEMAGNE
SUISSE
ITALIE
ESPAGNE
MÉDITERRANÉE
OCÉAN ATLANTIQUE
FLANDRE
ARTOIS
PICARDIE
NORMANDIE
ILE-DE-FRANCE
CHAMPAGNE
LORRAINE
ALSACE
BRETAGNE
MAINE
ORLÉANAIS
ANJOU
TOURAINE
BERRY
NIVERNAIS
BOURGOGNE
FRANCHE-COMTÉ
POITOU
AUNIS
MARCHE
BOURBONNAIS
LYONNAIS
SAVOIE
ANGOUMOIS
SAINTONGE
LIMOUSIN
AUVERGNE
DAUPHINÉ
GUYENNE ET GASCOGNE
LANGUEDOC
COMTAT VENAISSIN
PROVENCE
C^{té} DE NICE
BÉARN
C^{té} DE FOIX
ROUSSILLON
CORSE